

LES IDENTITÉS PLURIELLES

4^{ème} rencontre euro-algérienne des écrivains



Délégation de l'Union
Européenne en Algérie



LES IDENTITÉS PLURIELLES

4^{ème} rencontre euro-algérienne des écrivains



Rencontre euro-algérienne des écrivains organisée les 25 et 26 Janvier 2012 à Alger par la Délégation de l'Union européenne en Algérie, et les services culturels des Etats membres de l'UE



Les identités plurielles

4^{ème} rencontre euro-algérienne des écrivains

Direction de la publication : S.E. Madame Laura Baeza,
Chef de Délégation de l'Union européenne en Algérie

Coordination : Wahiba Labrèche
© Photographies de : Louisa Ammi-Sid

Remerciements aux services et instituts Culturels des ambassades des Etats membres
de l'Union européenne pour leur contribution

Ce livre a été élaboré avec l'aide de l'Union européenne. Le contenu de la publication
relève de la seule responsabilité des écrivains et ne peut aucunement être considéré
comme reflétant le point de vue de l'Union européenne.

Sommaire

Le lieu l'appartenance et le moi

- Identité et Hors Lieu, «C'est bien la pire folie que de vouloir être sage dans un monde de fous.» (Didier Erasme) - Fatma Oussedik
- A la recherche d'Ulysse - Salim Bachi
- L'identité comme prétexte à ne pas être soi - Anouar Benmalek
- La poésie, liberté de l'exil Intérieur - Stancu Valeriu
- Ici et maintenant, le double là - Chawki Amari
- These women are too white - guilt and love towards a place you will never belong - Elina Hirvonen
- «D'où vient le printemps arabe ?» Souvenirs d'un révolutionnaire allergique à la nostalgie - Mohamed Kacimi
- S'éloigner de la force centripète de la ferme: l'agriculture comme moyen de voyager - Chris Stewart

L'appropriation des langues et la transmission des imaginaires

- Être un écrivain bilingue: arabiser l'italien et italianiser l'arabe - Amara Lakhous
- Cosmopolites - Irene Vallejo Moreu
- *Langues, cultures : La mort du singulier.* Quatre lettres dans une boîte postale scellée - Amin Zaoui
- « Femme sauvage, bêtes sauvages, langue(s) sauvage(s) : l'univers symbolique de Kateb Yacine et de M'hamed Issiakhem » - Roswitha Geyss
- S'approprier pour se diversifier. Jusqu'en sa propre langue. - Marc Quaghebeur

L'identité et la pratique culturelle, transfert des modèles identitaires

- Double cultural identity or schizophrenia - Marjaneh Bakhtiari
- Dis-moi ou tu vis je ne dirai pas qui tu es - Hamid Grine
- L'identité collective : cas de la revendication berbère - Abdenmour Abdesselam

L'appartenance unique à l'ère de la mondialisation

- Aucune langue n'est supérieure à une autre - Eleni Torossi
- Exil, mon pays d'origine - Karima Berger
- Les identités plurielles - Outoudert Abrous



Discours de Madame Laura Baeza, Ambassadeur Chef de Délégation de l'Union européenne

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Tout d'abord je voudrais vous souhaiter la bienvenue à tous et à chacun en particulier.

J'ai aujourd'hui l'honneur d'inaugurer la quatrième rencontre euroalgérienne des écrivains et d'accueillir les 18 écrivains algériens et européens qui ont répondu favorablement à notre invitation.

Je les remercie de leur participation. Je suis convaincue que les interventions de nos invités et votre active participation dans les débats, chère assistance, contribueront à notre enrichissement mutuel. Car notre objectif est d'avoir un débat franc et ouvert pour échanger nos idées et établir un intense dialogue interculturel, indispensable pour établir les bases d'une meilleure compréhension de l'autre.

Cette quatrième rencontre des écrivains a pour thème, *«Les identités plurielles»*, celui-ci aura été inspiré par l'essai d'Amin Maalouf, *«Les identités meurtrières»*. Dans cet essai, l'écrivain franco-libanais, nous conduit dans un périple à travers l'histoire, la sociologie et la culture de notre monde mais surtout autour de notre bassin méditerranéen. Comme Ulysse à la recherche d'Ithaque, son Odyssée se veut plus contemporaine, les épreuves des héros de la mythologie, sont les épreuves et difficultés que les gens ordinaires traversent, ce sont les obstacles auxquels nous-mêmes ou beaucoup de nos semblables sont confrontés.

Comment se dépasser, comment se sublimer lorsqu'on a été élevé, éduqué et formé à penser, à raisonner d'une façon restrictive dans le cadre d'une appartenance unique à une école de pensée, une culture, une religion, un environnement spécifique, c'est-à-dire à une et unique identité?



Comment se libérer de cette visière limitative à laquelle une appartenance unique nous mène? Le message humaniste d'Amin Maalouf nous transcende, nous pousse au-delà de la recherche d'une identité, d'un idéal, à réfléchir sur notre identité profonde.

Il suscite en nous la question de qui sommes-nous réellement? Ne sommes-nous pas tous le produit d'expériences, d'interactions, de cultures, d'écoles de pensées et donc d'identités différentes, d'identités multiples et complexes?

Permettez-moi ici de citer Amin Maalouf:

«Quiconque revendique une identité plus complexe se retrouve marginalisé. Un jeune homme né en France de parents algériens porte en lui deux appartenances évidentes, et devrait être en mesure de les assumer l'une et l'autre. J'ai dit deux, pour la clarté du propos, mais les composantes de sa personnalité sont bien plus nombreuses. Qu'il s'agisse de la langue, des croyances, du mode de vie, des relations familiales, des goûts artistiques ou culinaire, les influences françaises, européennes, occidentales se mêlent en lui à des influences arabes, berbères, africaines, musulmanes... une expérience enrichissante et féconde si ce jeune homme se sent libre de la vivre pleinement, s'il se sent encouragé à assumer toute sa diversité; à l'inverse son parcours peut s'avérer traumatisant si chaque fois qu'il s'affirme français, certains le regardent comme un traître, voire comme un renégat, et si chaque fois qu'il met en avant ses attaches avec l'Algérie, son histoire, sa culture, sa religion, il en butte à l'incompréhension, à la méfiance ou à l'hostilité.»

Ce jeune homme dont parle l'écrivain pourrait être vous, moi ou toute autre personne dans ce monde. Car cette vérité nous concerne tous. Que de fois n'avons-nous pas jeté un regard désapprobateur ou méfiant sur tel ou telle parce qu'il ou elle est différent de nous, parce qu'il n'a pas la même couleur, la même langue, la même culture parce que son apparence et son identité sont différents.

Par contre l'acceptation de cette différence, de cette diversité et de toutes les richesses qui en découlent, permettent à chacun d'entre nous de devenir libre de nos choix, d'accepter les autres dans leurs différences mais aussi de nous accepter nous-mêmes dans nos similitudes et différences. De là découlent toutes les bénéfices du dialogue interculturel car il nous permet de mieux nous comprendre, de mieux nous accepter. Il éclaire notre regard sur nous-mêmes, ainsi que sur les autres, constamment.

Ce dialogue interculturel me paraît, aujourd'hui plus que jamais, indispensable. Pas seulement à niveau individuel, mais aussi et surtout au niveau collectif de notre société.

Dans ce monde globalisé dans lequel nous vivons, nous sommes amenés, voire condamnés à entrer en contact avec l'autre. Les nouvelles technologies abolissent les frontières et nous poussent à vivre de plus en plus dans un «village global». Et la question qui se pose naturellement est quel sera notre avenir, notre devenir dans cet environnement en mutation perpétuelle que plus personne ne saurait contrôler.



Je vais me permettre de citer, encore une fois, un passage des «Identités meurtrières» d'Amin Maalouf :

«Aujourd'hui on sait que l'histoire ne suit jamais le chemin qu'on lui trace. Non qu'elle soit par nature erratique, ou insondable, ou indéchiffrable, non qu'elle échappe à la raison humaine, mais parce qu'elle n'est, justement, que ce qu'en font les hommes, parce qu'elle est la somme de tous leurs actes, individuels ou collectifs, de toutes leurs paroles, de leurs échanges, de leurs affrontements, de leurs souffrances, de leur haines, de leur affinités. Plus les acteurs de l'histoire sont nombreux et libres, plus la résultante de leurs actes est complexe, difficile à embrasser, rebelle aux théories simplificatrices.

L'histoire avance à chaque instant sur une infinité de chemins. Se dégage-t-il de cela, malgré tout, un sens quelconque? Nous ne le saurons sans doute qu'à «l'arrivée». Encore faudrait-il que ce mot lui-même ait un sens.

L'avenir sera-t-il celui de nos espérances ou bien celui de nos cauchemars? sera-t-il fait de liberté ou bien de servitude? La science sera-t-elle, en fin de compte, l'instrument de notre rédemption ou bien celui de notre destruction?

Aurons-nous été les assistants inspirés d'un créateur ou bien de vulgaires apprentis sorciers? Allons-nous vers un monde meilleur ou bien vers «le meilleur des mondes»? Et d'abord, plus près de nous, que nous réservent les décennies à venir? Une «guerre des civilisations», ou la sérénité du «village global»?

Ma conviction profonde, c'est que l'avenir n'est écrit nulle part, l'avenir sera ce que nous en ferons.»

Comme l'explique l'auteur, beaucoup d'autres auteurs auront essayé d'expliciter et même de rationaliser le cours de l'histoire et ceci est évidemment un exercice beaucoup plus simple a posteriori plutôt qu'a priori.

Mais l'histoire de cette humanité ne peut s'expliquer par des règles rationnelles, car il y a tant de choses qui nous échappent, auxquelles on ne pourrait avoir la prétention que d'apporter quelques éléments de réponse mais difficilement une certitude bien établie.

Certains expliquent le cours de l'histoire en établissant des théories bien connues, comme celles du conflit des civilisations, et la question est de savoir si ces conflits sont-ils inévitables.

Ainsi Amin Maalouf nous pousse à nous interroger sur notre présent et notre devenir. Et c'est là que se trouve toute la richesse de son message. Pour comprendre l'évolution de notre société, il faut d'abord essayer de cerner l'homme qui y est à la base, car l'avenir n'est que la résultante de notre présent, Amin Maalouf nous pousse donc à nous interroger sur ce que nous faisons de notre présent.

Comment l'homme en arrive-t-il à se rebeller, se révolter et même à en tuer son frère? Nous essayons de vivre notre présent suivant certaines conceptions, qui pourraient être perçues comme des idéaux, mais ceux-ci nous rendent-elles justice, en tant qu'individus, sont-ils réellement ce que nous recherchons en nous?

Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme étant la somme



de ses diverses appartenances, au lieu de les confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême, et en sentiment d'exclusion, parfois en instrument de guerre.

Pour tous ceux dont la culture originelle ne coïncide pas avec celle de la société où ils vivent, il faut qu'ils puissent assumer sans trop de déchirements, cette double appartenance, maintenir leur adhésion à leur culture d'origine, ne pas se sentir obligés de la dissimuler comme une maladie honteuse, et s'ouvrir parallèlement à la culture du pays d'accueil.

L'Europe dans la mesure où elle tend vers l'unité, devra bien concevoir son identité comme la somme de toutes les appartenances linguistiques, religieuses ou autres. Si elle ne revendique pas chaque élément de son histoire, et si elle ne dit pas clairement à ses futurs citoyens qu'ils doivent pouvoir se sentir pleinement européens sans cesser d'être ou allemands, ou français, ou italiens, ou grecs, elle ne pourra tout simplement pas exister. Forger l'Europe c'est forger une nouvelle conception de l'identité, pour elle, pour chacun des pays qui la composent et un peu aussi pour le reste du monde.

Autant de questions, combien de réponses, il y en a sûrement quelques unes, chacun devra les chercher en soi d'abord et peut être qu'une fois qu'il aura trouvé sa part de vérité, il pourra contribuer à mieux cerner notre réalité collective.

Le dialogue interculturel nous pousse à chercher et trouver notre part de vérité et à construire ainsi une réalité meilleure, car chacun devrait pouvoir inclure dans ce qu'il estime être son identité, une composante nouvelle appelée, je l'espère du moins, à prendre de plus en plus d'importance au cours du nouveau siècle, du nouveau millénaire, le sentiment d'appartenir aussi à l'aventure humaine.

Je terminerai par une autre citation de l'essai «Les identités meurtrières»

«Pour ce livre, qui n'est ni un divertissement ni une œuvre littéraire, je formulerai le vœu inverse : que mon petit fils, devenu homme, le découvrant un jour par hasard dans la bibliothèque familiale, le feuillette, le parcourt un peu, puis le remette aussitôt à l'endroit poussiéreux d'où il l'avait retiré, en haussant les épaules, et en s'étonnant que du temps de son grand-père, on eut encore besoin de dire ces choses là».

Merci de votre attention, maintenant j'aimerais demander à M. Amin Zaoui de prendre la parole pour présenter les écrivains pour le premier atelier «Le lieu, l'appartenance et le moi».

Je déclare, ainsi, ouvert les travaux de cette 4^{ème} rencontre en espérant qu'elle contribuera à notre enrichissement mutuel et surtout nous rapprochera d'avantage.



Le lieu l'appartenance et le moi





Fatma Oussedik



Fatma Oussedik

Née le 7 Avril 1949 à Bologhine- Alger, est docteur en sociologie et a enseigné dans plusieurs universités notamment à l'université Catholique de Louvain – Belgique, 1996, à la faculté des Sciences Humaines et Sociales – Université d'Alger et à l'Ecole Supérieure des Beaux Arts d'Alger. Elle a également occupé le poste de Directrice de recherches, Chef d'équipe de recherches au CREAD - Alger. Membre du Comité Scientifique de la Revue Diogène- Paris. Membre du Comité Scientifique de la Revue Intercontinentales - Paris.

Elle compte à son actif plusieurs ouvrages dont:

- Philosophie et islam dans les sociétés musulmanes - codirigé avec Abdenour Bidar
- Diogène - Revue Internationale de Philosophie - 2009/2 (n° 226).
- Racontes-moi ta ville - Sous la direction de Fatma Oussedik - Enag - Alger. 2008
- Le Maghreb à Naples - Sous la direction de Fatma Oussedik et Mourad Boukella
- CREAD - Alger 2009.

Publications collectives:

- Sisterhood is Global - The International Women's Movement - Anthology - Garden City - New York-Anchor Press - 1984.
- Histoire des Femmes au Maghreb - (sous la direction de Dalenda Larguèche) - Centre de Publication Universitaire - Tunis - 2000.
- Le Identità Mediterranee e la Costituzione Europea - a cura di Vittorio Cotesta
- Rubettino- Universita Degli Studi Di Salerno - Collana Scientifica - Ottobre 2005.



Identité et Hors Lieu, «C'est bien la pire folie que de vouloir être sage dans un monde de fous.» (Didier Erasme)

« Un cauchemar m'étreint ; je sens bien que je suis couché et que je dors... (...) je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine (...). Moi je me débats, lié par une impuissance atroce (...) j'essaye avec des efforts affreux, en, haletant, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, — je ne peux pas ! (...) Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Puis il s'est levé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne pouvais plus remuer »¹



Jheronimus Bosch van Aken, dit Bosch (v.1450 - 1516)
"v" (détail), v. 1510 - 1515

1- Guy de Maupassant ; Le Horla et autres contes inquiétants, Paris, Garnier, 1976, p. 424-428.



L'angoisse perceptible dans ces lignes de Guy de Maupassant renvoie à une crainte que nous pourrions désigner comme une peur, la peur d'être dépossédé de sa vie, de son identité. Si finalement notre être était avalé, bu par d'autre, un autre, au bénéfice de qui nous aurions été placé en situation de renoncer à être. Cette angoisse de perte de Soi s'oppose à la définition de l'identité, en philosophie, qui est perçue comme la conscience de la persistance et de la permanence du moi à travers le temps et le lieu. L'identité du moi elle doit être une certitude, sans laquelle on sombrerait dans la folie, incapable de se différencier de l'altérité.

Pourtant, le moi, comme certitude, pourrait être une illusion, en ce sens qu'il s'agirait d'une construction obéissant aux désirs des autres, de l'entourage social, de la demande politique et social. De façon emblématique cet être là se présente comme un « algérien », « un norvégien », une « algérienne », « une norvégienne » digne. Le sujet alors se souvient davantage de ce qu'il lui est demandé d'être plutôt que de ce que lui-même a fait ou pensé auparavant, le sujet est placé dans l'oubli de Soi et au service d'une référence. Mais ici, l'identité individuelle nous apparaît alors comme une simple fiction de l'esprit, certes nécessaire, mais tout de même comme une production a posteriori qui vise à donner une unité rassurante à notre être dispersé à travers le temps?

1 - L'identité personnelle serait donc une illusion.

Cette fiction, ce récit produit par le groupe permettrait de s'approprier en groupe un lieu et une histoire. Mais ici l'objectif c'est encore le groupe, être d'un groupe et ce qui est au centre de cette démarche c'est le désir des autres. Ce désir renvoie le sujet à un monde de codes, de rituels, de pratiques, il est englué dans des façons d'être et d'agir.

Eloignons nous alors de cette part d'identité du sujet pour tenter de répondre à une seconde interrogation : « comment le sujet parvient-il à vivre au sein d'un groupe, à quoi renonce-t-il en se conformant ? »

La question posée ici serait alors la suivante : « les identités construisent-elles les territoires, ou les territoires construisent-ils les identités ? » Le désir du groupe précède-t-il la nécessité d'être.

Tenter de répondre à cette question nous renvoie encore au récit fort connu de Guy de Maupassant : le Horlà. Et d'abord, d'où vient ce terme ? Selon Maupassant dans la première version, le héros baptise ainsi le Horlà, sans même savoir pourquoi. Dans la seconde, le Horlà aurait lui-même susurré son nom à l'oreille de sa victime. Il est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du héros, il est hors et pourtant là. Horlà serait une sorte de vampire invisible qui, la nuit, aspire l'énergie vitale des hommes dont il s'alimente.

Ce texte nous replonge donc sans cesse dans l'angoisse déjà citée, celle de la dépossession de soi, angoisse d'un personnage que beaucoup ont identifié à Maupassant lui-même. Identifié. Il s'agirait donc



d'un moment de l'être Maupassant, qui se donnerait à voir, à saisir, à comprendre dans ce terme : le « Horlà ». L'aventure humaine loin de nous permettre d'habiter notre être ne serait qu'une longue dépossession. « Etre identifié à » signifierait être dépossédé de Soi.

Cette dernière hypothèse s'appuie en particulier sur la seconde version de ce récit, celle inachevée de 1887. L'histoire de cet ouvrage est celle d'un homme de quarante-deux ans qui vivait dans une demeure se situant au bord de la Seine. Un jour sans raison apparente il fut pris d'étranges sensations et de malaises qui laissèrent penser à cet homme qu'il n'était pas seul, qu'on le suivait quoi qu'il fasse, qu'il était pourchassé par un être qu'il ne pouvait voir. On se heurte ici à la remise en cause d'une formule forte de Sigmund Freud : « la première réalité du sujet est corporel ». L'idée à l'œuvre, ici, est celle d'un être qui ne serait pas saisissable dans un corps en un lieu, mais qui aurait une identité, remet en cause nos convictions fondées sur l'articulation entre sujet et lieu. Avoir une identité ne signifierait pas avoir une réalité corporelle et personnelle en un lieu et en un temps.

Un jour le narrateur s'endormit en laissant près de son lit une carafe remplie d'eau. A son réveil qu'elle ne fut pas sa surprise lorsqu'il la trouva vide, persuadé que personne n'avait pu pénétrer dans sa chambre. Il se livra à d'autres expériences : la nuit avant de se coucher, il place divers aliments à côté de son lit (du lait, de l'eau, du pain, du vin et enfin des fraises) à son réveil, les aliments qui le dégouttaient n'étaient plus à côté de son lit. Il aboutit donc à la conclusion effrayante que quelqu'un était présent, qui n'était pas lui, dans cette même chambre, chaque nuit et que cette personne buvait son eau et mangeait les aliments qui le dégouttaient le plus. Un beau jour de printemps, le narrateur se promène dans le jardin, il voit devant lui une rose se casser, s'élever en l'air. Il rentre chez lui angoissé par ce qu'il vient de voir, s'assoit dans un fauteuil pour réfléchir. C'est alors qu'il voit une page de son livre qu'il avait auparavant posé, se tourner comme si une personne était là, en train de lire, sans pour autant pouvoir la distinguer. L'angoisse du narrateur, Maupassant, devient la nôtre à présent. Elle est le produit du constat que cet « Horlà » aurait une identité fondée sur des capacités sensorielles mais n'aurait pas de réalité corporelle :

La fuite lui semble la réponse possible. Aussi, pense-t-il, il s'agit de changer de lieu. Il décide de fuir vers le Mont-Saint-Michel. Pensant être guérit, il retourne chez lui, mais très rapidement sa 'folie' le reprend. Plus tard, il se rend à Paris où il reste trois semaines. De retour il retrouve le « Horlà ». L'autre est donc d'un lieu, de ce lieu précis, mais il est invisible. Et parce qu'il est de ce lieu cela signifie pour le narrateur une perte de substance personnelle.

Pourtant, maintenant, l'homme en est sûr, un être invisible est à quelques pas de lui, l'envahissant de sa



présence pesante ; il baptise cet être 'le Horlà'. Après de multiples tentatives il finit par le voir lorsqu'un soir il se retourne vers son miroir comme il avait l'habitude de faire, sauf que cette fois il fut surpris de ne pas voir son reflet, celui-ci avait disparu..... Puis lentement il réapparut comme si quelque chose était passé devant lui... Il l'avait donc vu, par précisément l'absence de son propre reflet c'est-à-dire par le fait de ne plus être vu, cet être si envahissant qui lui détruisait sa vie. Pourtant, maintenant, l'homme en est sûr, un être invisible est à quelques pas de lui, l'envahissant de sa présence pesante ; il baptise cet être 'le Horlà'. Après de multiples tentatives il finit par le voir lorsqu'un soir il se retourne vers son miroir comme il avait l'habitude de faire, sauf que cette fois il fut surpris de ne pas voir son reflet, celui-ci avait disparu..... Puis lentement il réapparut comme si quelque chose était passé devant lui... Il l'avait donc vu, par précisément l'absence de son propre reflet c'est-à-dire par le fait de ne plus être vu, cet être si envahissant qui lui détruisait sa vie.

L'autre, Soi sont donc d'un lieu mais le « Horla » met un terme à cette seule réalité. La question à laquelle nous introduit Maupassant devient alors : L'invisible, l'autre lieu, pourrait-il exister? Nous pensons ici au lieu où le sujet se rêve, se projette mais aussi dont il se souvient et qu'il reconstruit en se souvenant...

L'existence du 'Horlà' pose donc la question de l'existence du sujet et des liens qui l'unissent au lieu mais aussi à son existence comme aussi un être d'ailleurs, d'un hors-lieu. Ce que nous savons c'est qu'il tire son pouvoir d'être dans un « là » qui est hors de perception et donc qui n'obéit à aucune norme. Le Horlà nous apparaît alors comme l'expression du « sujet » libéré du lieu comme incarnation du groupe, comme pesant.

Quelle peut être cette réalité là ? Celle d'un sujet qui ne serait pas porté par des références, des normes, des règles ?

Le second exemple auquel nous souhaiterions faire référence est le film d'Emir Kusturica, *Underground* : il nous parle d'un lieu inventé comme le film « good bye Lénine ». Mais ce lieu est une mise en scène d'un univers déjà connu par les sujets. Dans les deux cas, il s'agit de fables oniriques dans lesquelles, des individus vivent dans un espace inventé mais pas seulement. Car cette invention est une mise en réalité de normes rigides, de conduites, d'une vision du monde. On peut s'interroger car il s'agit de personnes qui vivent dans une réalité factice qui ne correspond pas à ce qui constitue le contexte général dans lequel ils sont placés, à savoir une Allemagne de l'Est ayant connu la chute de Berlin et une Yougoslavie éclatée. Mais en même temps, ils parviennent à se mouvoir dans cet univers, ils le font leur dans une quotidienneté qui nous interroge. Leurs pratiques, leurs visions du monde sont donc affectées par cette production du réel. Est-ce cela la folie ou est-ce une parabole sur la vraie vie ? Mais alors qui est garant de la raison, ici du lieu d'où nous parlons ?



La première conclusion, ici, est qu'il n'existerait pas de sujet cartésien. La raison n'est plus au centre de l'expérience humaine. On cherche vainement le « cogito ergo sum de Descartes ». On est plus proche de la formule de Shopenhauer : « le monde est ma représentation ». Le lieu même est une création et nous sommes, dans certaines situations, contraints de vivre dans un « Horlà » qui nous garantit une présence « identifiable » et, d'ailleurs, à présent totalement identifiée par des pratiques d'État qui ne laissent à l'individu que l'illusion de sa réalité. Et nous avons le sentiment que nous créons, par le travail de la raison, un univers de contraintes pour « en » être, être là, d'ici, d'un lieu. C'est ici que prend place la réflexion d'Amartya Sen¹, dans « Identité et Violence » : « « Bon nombre de conflit ou d'actes barbares sont alimentés par l'illusion d'une identité unique, qui ne peut faire l'objet d'un choix. L'art de distiller la haine se cache bien souvent derrière le pouvoir quasi magique d'une identité prétendument dominante qui étouffe les autres possibilités d'affiliation et dont les dehors belliqueux inhibent les sentiments de bienveillance et de compassion que nous pourrions éprouver en temps normal. Il peut en résulter une violence élémentaire et frustrer... »

L'Horlà nous apparaît alors comme un possible libérateur par rapport à l'illusion d'une identité du lieu qui serait fixée. Et si, avec le narrateur, nous rencontrons l'angoisse c'est parce qu'il fait et que chacun d'entre nous fait ou a fait l'expérience de ce que le moi et ses perceptions sont en réalité éclatés et multiples. L'identité au groupe ne peut concerner l'ensemble du sujet, car cela signifierait qu'il n'existe plus, que, comme dans l'ouvrage de Guy de Maupassant, il a été absorbé. Ainsi approchée, affrontée devrais-je dire, l'identité n'est pas qu'une illusion, elle est un mouvement, une quête, une aspiration

2. L'identité n'est donc pas qu'une illusion

Il nous faut alors convenir qu'au commencement était le lieu, qu'il existe une identité du lieu, ce lieu fut-il une production ! Car tous les questionnements précédents ne portent en réalité pas sur les liens entre identité et lieu mais sur la réalité du lieu. Le moi nous apparaît, ici, comme une certitude absolue, la conscience est une unité transcendante, je suis et je sais toujours celui que je suis.

Fernand Braudel offre une première réponse à cette interrogation : « la première réalité d'une civilisation, c'est l'espace », écrit-il. Première réalité dit-il ? Il y aurait donc plusieurs réalités comme autant de stations dans la connaissance.

Qu'importe, investissons ce premier moment : « la première réalité d'une civilisation, c'est l'espace », cette phrase constitue-t-elle un écho à la phrase de Freud : « la première réalité du sujet est corporel ». La condition pour que cette égalité soit parfaite serait que « corps » signifie « espace ». La démarche



engagée, ici, est une approche de l'identité par l'intermédiaire des deux moments du concepts : il s'agit à la fois d'une forme qui, du point de vue sociologique, se déploie dans un contexte déterminé socialement et historiquement mais qui, dans un second temps, nous parle de l'interaction qui rend compte de ce qui se passe effectivement dans la réalité sociale, un champ social vécu, approprié, représenté par un sujet, un corps, doté de subjectivité aussi. Dans un premier temps, une référence porte et élève le sujet. C'est un lieu normatif. On peut dire que les lieux relais de l'institution sont des signes. Ils vous font signe, c'est une expression de l'institution. Cette expression prend corps, prend « forme » pourrait-on dire dans la notion webérienne du type idéal. Il s'agit des rites, des codes, des façons d'être et d'agir selon l'expression de Marcel Mauss. Mais, et c'est une des grandes leçons de cette réflexion, pour qu'une référence puisse fonctionner il faut pouvoir la faire vivre comme telle, c'est à dire la maintenir à distance, en partir et s'y référer. L'histoire collective et individuelle des sujets nous permet de voir « fonctionner » la référence à travers, les difficultés, les conflits, les détournements, les demandes en direction des êtres et de la société. Mais aussi l'expression d'une identité du sujet nous apparaît dans les révoltes les combats les refus

En vérité, le sujet de cette présentation correspond à la question : comment être femme à Alger? Existe-il des façons d'être et d'agir propres à des sujets féminins algérois. La réponse à une telle question est de l'ordre d'une demande, d'une quête telle que portée par tous les sujets sociaux: qui suis-je, quelle est ma singularité, qu'est-ce qui me porte socialement... Notre objet est donc l'appréhension d'une identité humaine qui se vit dans la longue durée, qui souhaite se projeter. Mais aussi d'un sujet qui se pleure, souhaitant s'aimer encore, aimer d'où il vient. L'attente correspond à la volonté de voir cette identité échapper à la dictature de l'instant et de ne pas définir par exemple les algériennes ou les algériens comme seulement submergés, marqués par les souffrances, par l'assignation à un lieu, à une histoire souvent douloureuse, à la nécessité de n'être qu'une forme. C'est donc le réel et ses difficultés, en un mot le contexte et non le lieu qui constitue un premier moment de l'énoncé de ce questionnement. Car, plus avant, il s'agit de demeurer des sujets vivants, héritiers certes d'un lieu et d'une histoire, mais sûrement aussi des passeurs, passeurs de culture de valeurs, de rites. D'inscrire une transmission sociale dans sa complexité entre soupirs, rêves, projection de Soi et représentation du monde. Il s'agit d'autoriser les algériennes et les algériens à « lâcher prise », selon la formule de Salvador Dali.

Car, si elle est capitale d'un pays indépendant aujourd'hui en crise, Alger est une ville ancienne en Méditerranée. Elle fut tour à tour Ottomane, colonie française. A ce titre c'est une ville avec plein de couches de mémoire, mémoire de soi aussi, dans lesquelles tous les sujets, féminins et masculins, puisent en situation. Ces sujets pour demeurer des passeurs, inscrivent un lien social avec le lieu qui alors devient, selon nous, un contexte. Ils inscrivent ce lien sur le mode de la réappropriation depuis des enjeux qui



appartiennent à chacune et chacun, et c'est ainsi que s'opère une transmission, lorsqu'ils reconnaissent les différentes couches qui les nourrissent comme autant d'éléments de leur histoire, comme les inscrivant donc dans la longue durée.

L'intérêt, ici, sera donc de montrer que l'identité sociale n'est pas fixe, de tenter de mettre à nu des couches et, dans le même temps, le mouvement qui permet de les mobiliser. L'identité est d'ici mais aussi elle est cette aspiration nourrie d'un Horlà. Une aspiration à maîtriser le temps par la projection de Soi dans des temps, des générations futures ou présentes mais ailleurs !

Ainsi, la première compréhension de la notion d'algéroise renverrait à deux thèmes centraux : un espace, Alger, comme lieu chargé de symboles et qui porterait l'identité mais qui ne ferait que la porter; C'est-à-dire qui permettrait d'inscrire des liens sociaux dans un contexte.

Que savons-nous de ce contexte ?

D'abord que les liens sociaux sont noués par un être sexué, des femmes, dans des rapports aux autres femmes, aux hommes, aux groupes. L'algéroise émergerait donc de tout cela, lourde de l'histoire d'une ville et d'un groupe social ; son être intérieur et extérieur se verrait alors seulement soumis aux normes, rites et valeurs. Mais déjà, ces sujets sociaux sont portés par une double référence : un lieu mais aussi un sexe. Et les lieux, les espaces ne sont pas occupés indifféremment selon le sexe. Ces femmes vivent dans une référence citadine qui leur montre, sinon leur impose des façons d'être, qui les distingue. Dans cette perspective, le concept d'identité désigne en particulier différents traits de l'apparaître des femmes d'Alger. Mais celles-ci ne sauraient s'achever ici car ce que nous nous souhaitons désigner ce sont des réalités, c'est à dire des identités mobiles, multiformes, prises dans des singularités qui dans leur ensemble sont des particularités. Ces particularités sont aussi des références de la vie sociale. Car on apprend à être femme avec d'autres femmes concrètes, à travers d'autres femmes : la mère, la tante...mais aussi avec des tableaux, des poèmes, des livres, des chants, des femmes. Au-delà de la formule « identité algéroise », on découvre des femmes portés par des expériences singulières d'une référence fixée.

Secondement, l'acquisition d'une identité ne nous apparaît pas comme un processus linéaire qui suit l'histoire objective/subjective des individus et nous préférons nous référer à une relation entre le sujet et le contexte ¹, comme A. Bastenier, plutôt qu'à la seule relation entre le sujet et le lieu. Nous pensons que la notion d'identité « est située au cœur du débat d'insertion et d'appartenance du sujet ». ² Ce qu'il faut entendre c'est, qu'en situation, le sujet puise aussi dans des ressources individuelles. Il fait alors l'expérience de sa capacité existentielle dans ses relations aux autres et au groupe, les sphères extérieures

1- Identité et Violence- Amartya Sen- Editions Odile Jacob – Paris 2007



à son moi. Le groupe, ici, devient lui-même une fiction.

« Il existe une interaction entre les aspects subjectifs de la construction identitaire et les sources objectives historiques et sociales où elle puise, mais aussi des variations considérables qui affectent ces aspects »³.

Ce qui nous intéresse c'est l'analyse du fonctionnement de la fiction : « *je suis algéroise parce que tout en moi proclame le groupe femme d'Alger* ». Au-delà du rite et de la norme, nous voulons comprendre les effets pratiques de cette revendication d'une ville, dans quelle direction se projette l'être vivant. **De quoi est fait son désir** et comment il affecte son imaginaire et sa pratique

3- L'identité n'est donc pas qu'une illusion

Il nous faut alors convenir qu'au commencement était le lieu, qu'il existe une identité du lieu, ce lieu fut-il une production ! Car tous les questionnements précédents ne portent en réalité pas sur les liens entre identité et lieu mais sur la réalité du lieu. Le moi nous apparaît, ici, comme une certitude absolue, la conscience est une unité transcendante, je suis et je sais toujours celui que je suis.

Fernand Braudel offre une première réponse à cette interrogation : « la première réalité d'une civilisation, c'est l'espace », écrit-il. Première réalité dit-il ? Il y aurait donc plusieurs réalités comme autant de stations dans la connaissance.

Qu'importe, investissons ce premier moment : « la première réalité d'une civilisation, c'est l'espace », cette phrase constitue-t-elle un écho à la phrase de Freud : « la première réalité du sujet est corporel ». La condition pour que cette égalité soit parfaite serait que « corps » signifie « espace ». La démarche engagée, ici, est une approche de l'identité par l'intermédiaire des deux moments du concepts : il s'agit à la fois d'une forme qui, du point de vue sociologique, se déploie dans un contexte déterminé socialement et historiquement mais qui, dans un second temps, nous parle de l'interaction qui rend compte de ce qui se passe effectivement dans la réalité sociale, un champ social vécu, approprié, représenté par un sujet, un corps, doté de subjectivité aussi. Dans un premier temps, une référence porte et élève le sujet. C'est un lieu normatif. On peut dire que les lieux relais de l'institution sont des signes. Ils vous font signe, c'est une expression de l'institution. Cette expression prend corps, prend « forme » pourrait-on dire dans la notion webérienne du type idéal. Il s'agit des rites, des codes, des façons d'être et d'agir selon l'expression de Marcel Mauss. Mais, et c'est une des grandes leçons de cette réflexion, pour qu'une référence puisse fonctionner il faut pouvoir la faire vivre comme telle, c'est à dire la maintenir à distance, en partir et s'y référer. L'histoire collective et individuelle des sujets nous permet de voir « fonctionner » la référence à travers, les difficultés, les conflits, les détournements, les demandes en direction des êtres et de la



société. Mais aussi l'expression d'une identité du sujet nous apparaît dans les révoltes les combats les refus

En vérité, le sujet de cette présentation correspond à la question : comment être femme à Alger? Existe-il des façons d'être et d'agir propres à des sujets féminins algérois. La réponse à une telle question est de l'ordre d'une demande, d'une quête telle que portée par tous les sujets sociaux: qui suis-je, quelle est ma singularité, qu'est-ce qui me porte socialement... Notre objet est donc l'appréhension d'une identité humaine qui se vit dans la longue durée, qui souhaite se projeter. Mais aussi d'un sujet qui se pleure, souhaitant s'aimer encore, aimer d'où il vient. L'attente correspond à la volonté de voir cette identité échapper à la dictature de l'instant et de ne pas définir par exemple les algériennes ou les algériens comme seulement submergés, marqués par les souffrances, par l'assignation à un lieu, à une histoire souvent douloureuse, à la nécessité de n'être qu'une forme. C'est donc le réel et ses difficultés, en un mot le contexte et non le lieu qui constitue un premier moment de l'énoncé de ce questionnement. Car, plus avant, il s'agit de demeurer des sujets vivants, héritiers certes d'un lieu et d'une histoire, mais sûrement aussi des passeurs, passeurs de culture de valeurs, de rites. D'inscrire une transmission sociale dans sa complexité entre soupirs, rêves, projection de Soi et représentation du monde. Il s'agit d'autoriser les algériennes et les algériens à « lâcher prise », selon la formule de Salvador Dali.

Car, si elle est capitale d'un pays indépendant aujourd'hui en crise, Alger est une ville ancienne en Méditerranée. Elle fut tour à tour Ottomane, colonie française. A ce titre c'est une ville avec plein de couches de mémoire, mémoire de soi aussi, dans lesquelles tous les sujets, féminins et masculins, puisent en situation. Ces sujets pour demeurer des passeurs, inscrivent un lien social avec le lieu qui alors devient, selon nous, un contexte. Ils inscrivent ce lien sur le mode de la réappropriation depuis des enjeux qui appartiennent à chacune et chacun, et c'est ainsi que s'opère une transmission, lorsqu'ils reconnaissent les différentes couches qui les nourrissent comme autant d'éléments de leur histoire, comme les inscrivent donc dans la longue durée.

L'intérêt, ici, sera donc de montrer que l'identité sociale n'est pas fixe, de tenter de mettre à nu des couches et, dans le même temps, le mouvement qui permet de les mobiliser. L'identité est d'ici mais aussi elle est cette aspiration nourrie d'un Horla. Une aspiration à maîtriser le temps par la projection de Soi dans des temps, des générations futures ou présentes mais ailleurs !

Ainsi, la première compréhension de la notion d'algéroise renverrait à deux thèmes centraux : un espace, Alger, comme lieu chargé de symboles et qui porterait l'identité mais qui ne ferait que la porter; C'est-à-dire qui permettrait d'inscrire des liens sociaux dans un contexte.



Que savons-nous de ce contexte ?

D'abord que les liens sociaux sont noués par un être sexué, des femmes, dans des rapports aux autres femmes, aux hommes, aux groupes. L'algéroise émergerait donc de tout cela, lourde de l'histoire d'une ville et d'un groupe social ; son être intérieur et extérieur se verrait alors seulement soumis aux normes, rites et valeurs. Mais déjà, ces sujets sociaux sont portés par une double référence : un lieu mais aussi un sexe. Et les lieux, les espaces ne sont pas occupés indifféremment selon le sexe. Ces femmes vivent dans une référence citadine qui leur montre, sinon leur impose des façons d'être, qui les distingue. Dans cette perspective, le concept d'identité désigne en particulier différents traits de l'apparaître des femmes d'Alger. Mais celles-ci ne sauraient s'achever ici car ce que nous nous souhaitons désigner ce sont des réalités, c'est à dire des identités mobiles, multiformes, prises dans des singularités qui dans leur ensemble sont des particularités. Ces particularités sont aussi des références de la vie sociale. Car on apprend à être femme avec d'autres femmes concrètes, à travers d'autres femmes : la mère, la tante...mais aussi avec des tableaux, des poèmes, des livres, des chants, des femmes. Au-delà de la formule « identité algéroise », on découvre des femmes portés par des expériences singulières d'une référence fixée.

Secondement, l'acquisition d'une identité ne nous apparaît pas comme un processus linéaire qui suit l'histoire objective/subjective des individus et nous préférons nous référer à une relation entre le sujet et le contexte¹, comme A. Bastenier, plutôt qu'à la seule relation entre le sujet et le lieu. Nous pensons que la notion d'identité « est située au cœur du débat d'insertion et d'appartenance du sujet ».² Ce qu'il faut entendre c'est, qu'en situation, le sujet puise aussi dans des ressources individuelles. Il fait alors l'expérience de sa capacité existentielle dans ses relations aux autres et au groupe, les sphères extérieures à son moi. Le groupe, ici, devient lui-même une fiction.

« Il existe une interaction entre les aspects subjectifs de la construction identitaire et les sources objectives historiques et sociales où elle puise, mais aussi des variations considérables qui affectent ces aspects »³. Ce qui nous intéresse c'est l'analyse du fonctionnement de la fiction : « *je suis algéroise parce que tout en moi proclame le groupe femme d'Alger* ». Au-delà du rite et de la norme, nous voulons comprendre les effets pratiques de cette revendication d'une ville, dans quelle direction se projette l'être vivant. **De quoi est fait son désir** et comment il affecte son imaginaire et sa pratique

3. De quoi « algéroise » est-elle encore la trace ?

S'agissant d'identité à Alger, nous posons donc qu'il existe une logique de l'espace dans la définition de l'identité ; plus précisément notre hypothèse est qu'il existe des relations dialectiques entre les normes, les



rites, les pratiques et le territoire. C'est à partir de ce territoire, à la fois concret et symbolique, que le sujet part à la conquête de son identité individuelle. Mais il ne s'agit que d'une couche de son être.

Les concepts opératoires de l'identité renvoient donc à des notions telles que l'appartenance à, la délimitation de soi, la représentation de soi, l'expression de soi et la production. Ces éléments de méthode ne prennent de sens, insistons-nous, que lorsqu'ils investissent une réalité. Ma proposition centrale est que la réalité identitaire des algéroises, si elle prend sa source dans ses relations à l'autre, se donne à voir dans le vécu de leur rapport à Alger.

Alger, les autres, sont la manifestation de ce qu'il y a une vie hors du sujet mais qui appelle le sujet à la partager. Il y a une incitation d'être en commun qui nous révèle vers quoi et avec quoi se déplace le sujet. La rencontre du territoire, du temps, comme processus qui historicise les événements, permet précisément d'exprimer la rupture avec une conception figée, éternelle, de l'identité et défend l'idée qu'elle est d'abord processus de constitution, production de Soi. Avec le temps et l'espace s'inscrit l'idée du nécessaire déplacement. *On en est d'ici pour en partir.* Dans son expression figée, les normes et les rites, l'identité exprime certes un versant statique du groupe mais aussi sa mise en spectacle. Le groupe se donne seulement à voir et ne permet pas au sujet d'advenir. Il le lui refuse par la soumission à un vêtement qui devient, seulement ritualisé, un costume, il la lui refuse par une expression stricte de légal et de l'illégal. L'enjeu, ici, est la soumission totale du sujet par son effacement : il ne doit être que l'expression d'un groupe qui, l'absorbant, devient son Horla. Il occupe tout le champ de la conscience du sujet dans une logique épistémologique décrite par Michel Foucault : **ce que l'homme voit et découvre dépend du champ déterminé que sa problématique du moment lui interdit de voir.**

Aujourd'hui on pourrait dire qu'à Alger la communauté est un champ de bataille. Mais au-delà elle porte une quête d'unité et de domination. La question posée par cette quête est aussi celle de la référence; car de quoi l'unité doit-elle être la trace ? D'une unité du sujet perdue ou d'une unité au-delà du combat et qui existe déjà ? C'est par le retour au passé aussi que nous proposons de comprendre aujourd'hui:

L'espace délivrerait donc des parts de l'identité, et, au tout début, à Alger, était la Casbahs. Il existe une pesanteur du cadre bâti, d'Alger saisie à partir d'un « noyau originel » la Casbah. D'autres vous ont déjà présenté ou vous présenteront l'évolution historique de ce lieu.

Dans une tentative de lecture de la profondeur historique du lieu, le travail de Fernand Braudel nous permet de prendre la mesure du poids et du contenu du caractère méditerranéen de la ville d'Alger. A la lecture de son ouvrage, on voit la ville émerger au X^e siècle avec les caravanes de l'or du Soudan, mais elle n'occupe une place centrale dans la région qu'au XVI^e siècle avec la course qui la place parmi les villes les

1- A. Bastenier, op. cité. / 2- Idem. / 3- A ; Bastenier, « la question de l'identité. Genèse des représentations et révision des paradigmes. P.88.



plus importantes de la Méditerranée. Et de cette course, Braudel nous dit que sa prospérité est liée à celle de l'activité économique en Méditerranée. Il l'analyse comme un moment de l'échange forcé en période de prospérité. Son approche place au centre de l'expansion d'Alger la référence au milieu dans lequel elle se trouve: cette méditerranée qu'il organise en plans liquides dans lesquels les marins suivent les côtes, les marins échangent des biens. Avec les produits voyagent aussi ce que Braudel nomme les biens culturels, car dit-il, « tout s'échange en Méditerranée: les hommes, les pensées, les arts de vivre, les croyances, les façons d'aimer ». Cette identité se nourrit, bien sûr, d'une communauté de milieu qu'il appréhende à travers le climat, le sol et il fait une part intéressante aux travaux de bonification engagés dans les marécages et qui nous signalent la circulation des techniques, des capitaux, des spéculations. On voit une période de prospérité nouée à la reconnaissance du milieu naturel et à une capacité à y organiser des échanges.

Aussi, on peut conclure que pour Braudel s'il y a Méditerranée c'est parce qu'il y a des communications dont il étudie les flux, les circuits, les péripéties;

Les communications terrestres y sont aussi importantes, on peut dire qu'elles occupent de fait la première place, puisque la population autochtone, bien que toujours définie comme extérieure à la ville, venait surtout de l'intérieur des terres. Dès sa constitution Alger voit s'organiser une compétition entre la population venue des mers et celle venue des terres.

Et le qualificatif d'algérois, s'il se réfère aux maures, s'est appliqué en réalité à des populations d'origines diverses. Un droit du sol s'est appliqué et a permis à des chrétiens convertis comme à des musulmans d'être maîtres d'Alger. Alger est une ville du métissage entre maltais, siciliens, soudanais, italiens, kabyles et Biskra....Mais tous sont devenus algérois durant des siècles, aujourd'hui la question peut être posée : cette ville délivre-t-elle toujours de l'identité ?

La Casbah des femmes, dans une première approche, est un espace de mouvement et de lumière.

- Cette Casbah de lumière est associée à l'alimentation, des façons de cuisiner.
- Mais aussi des façons de se vêtir qui sont comme l'écho du regard des hommes.
- Des façons de s'exprimer : un accent, des expressions, des sentences ;

On peut voir, à l'occasion de l'apprentissage d'une façon de cuisiner, de se vêtir, de pratiquer des rites et de se mouvoir, se constituer une société de femmes. Dans cette société la transmission ne s'établissait pas strictement entre mère et fille, le monde des voisines était très présent « *t'rebit fi dar eldjiren* »(j'ai été élevée dans la maison, en réalité l'univers, des voisins) nous a-t-on dit, de même les tantes paternelles, en particulier lorsqu'elles vivaient sous le même toit, jouaient un rôle important.

Mais plus intériorisée, comme une casbah seulement des femmes, il existe une casbah de l'ombre,

- Il s'agit d'un monde souterrain de sang, celui des sacrifices, mais aussi d'eau, celle qui purifie, qui permet l'échange avec les forces obscures.



- Il s'agit d'une casbah des esprits, « ces djénouns », nichés dans les fontaines.
- Et c'est par l'eau que nous sommes introduits aux conflits.

La difficulté à être nous l'observons aussi dans le chiffre du professeur Kacha : La plus fréquente des maladies mentales est la dépression nerveuse, qui touche 20% des femmes. «La dépression est une réponse aux déceptions que l'on peut rencontrer dans la vie», estime-t-il.

Nous l'observons dans la présence de femmes parmi les groupes de « harraga ». Dans un contexte où la circulation des femmes est l'objet d'un contrôle social constant, il s'agit pour celles qui tentent l'expérience, de partir, de ne plus être là, de ne pas en être. Il s'agit de départ bien plus que de penser vers où le sujet se déplace.

En se remplissant, en se présentant, mais aussi en se refusant comme les êtres d'un lieu, les femmes se sont représentées. Elles se sont délimitées, se sont distinguées, identifiées. Les rites sont encore, pour certaines, des modes d'appropriation et d'échange sur des réponses possibles maîtrisées par le groupe. Il s'agit d'un récit et ce récit vient ici combler l'abîme. Dans le même temps on observe l'existence de deux systèmes légaux : celui de l'ombre et celui de la lumière. C'est l'énoncé d'une autre légalité qui permet aux femmes de vivre autre chose que la stricte référence. Car, selon l'expression de Ferdinand Céline, « rendre la lumière suppose une large part d'ombre ».

Toutes nous ont dit que la référence servait d'abord à l'obtention du statut de bent familia mais elles ne s'épuisent pas ici. Même si une menace est, dans le même temps, exprimée, celle de la perte de ce statut qui peut survenir à l'occasion d'une histoire particulière, loin du groupe de référence. Cet ailleurs sociologique nous permet de parler à la fois de Soi et des Autres.

Et accepter d'en parler c'est se dire dans sa complexité, dans ses aspirations, dans ses rêves, dans son « ailleurs ». **Et la Casbah, dans un second mouvement, est une Casbah de larmes, elle signifie un abandon de soi, elle est «Louiza, ya Louiza, ya l'Casbah l'aziza», elle est voisine de «Bab el Oued Chouhada», on la pleure, on pleure un vieil Alger et, en pleurant, on s'aime encore...**

La référence existe mais elle s'énonce différemment selon le lieu qui l'a fait vivre: une maison du balcon Saint Raphaël ou la rue de la Lyre. Elle s'énonce comme une nourriture du sujet, comme une référence qui le porte, lorsque le sujet n'en est plus, qu'il est hors de ce lieu d'où il prétend parler. Il est dans l'histoire du lieu, et en particulier celle de la guerre de libération, mais aussi, dans celle des autres sujets : celles qui ne sont pas bent familia, les hommes,

Car, bien évidemment l'histoire travaille tous les niveaux de la vie sociale et, en ce sens, les identités de référence ne sont pas une exception. Elle ne sont pas figées. Et, à Alger, les références à un destin féminin portent la marque en particulier de la scolarisation et du militantisme :



- La scolarisation, c'est surtout, dans les propos, le rapport à l'écriture puis au salaire comme la possibilité d'une redéfinition des rapports à l'espace, aux hommes, à la famille.
 - Le militantisme a changé le rapport au récit, la posture narrative s'est nourrie de l'action.
 - Le contexte a varié aussi avec la production d'un espace national mais aussi les luttes pour le pouvoir entre islamisme et républicanisme
- Et toutes les femmes n'ont pas vécu cette histoire du 20^e siècle de la même façon, des individualités sont apparues à cette occasion.

Conclusion

La référence identitaire nous parle donc d'un moi collectif qui est une synthèse. Nous savons que les femmes pouvaient venir d'ailleurs et se dire algéroises : par le rappel d'une culture formée dans un état antérieur de la société, à travers en particulier la magnificence d'un costume d'apparat, la riche cuisine des jours de fête. Cela a été possible y compris dans des situations de paupérisation, que l'habitation et le vêtement au quotidien désignaient : la misère partagée crée un sentiment d'appartenance sans aboutir à une conscience de groupe. La vieille ville a longtemps revendiqué, dans les propos de femmes, le statut de conservatoire de modèles antérieurs. Ce moi collectif féminin a pourtant sélectionné dans les moyens matériels, la culture scolaire et les techniques nouvelles de santé.

Les petites filles de Turcs, de Maures, de Kabyles ou de Biskris, pauvres ou riches, instruites ou pas, celle dont il s'agit est toujours au début fille de la Casbah. Une casbah dont ces femmes voient la pauvreté actuelle, un peu comme un « *soi flétri* » mais dont elles se rappellent et nous rappellent la richesse, la splendeur. Ce qu'elles ont retenu de la course. Le turc ce n'est pas soi mais on s'y réfère à la lumière aussi des écrits de la conquête. On prétend en être l'héritière, on est déjà d'ailleurs, d'Izmir, Istanbul... Cette synthèse d'éléments disparates s'est construite tout au long de vies particulières autour d'un élément fondamental : une morale sexuelle portée par un cadre bâti (les ruelles, les impasses, les terrasses), des pratiques (le culte des saints, les séances au hammam, la broderie) , nouée à une émotion : la nostalgie d'Alger pauvre et brillante, les pleurs sur Alger pauvre et perdue.

Les femmes que j'ai rencontré ont désigné, en même temps qu'une morale sexuelle, des modes d'enculturation, d'apprentissage d'une ville qui ont fonctionné pendant des générations et aujourd'hui en crise. La séparation des sexes, par exemple, s'est traduite par une construction de la masculinité et de la féminité autour de la distinction dedans/dehors. Cette distinction nous est apparue comme une norme puisque sa ré appropriation nous a été révélée par un dehors légal des femmes : terrasses,



pèlerinages, hammam, puis scolarité. Cette morale qui a fonctionné dans et par un humus culturel a fait émergé ce qui a permis au groupe féminin même d'exister : une capacité à symboliser, par la culture, un rapport aux autres. C'est ainsi que le groupe s'est reconnu, désigné. Dans cette approche de l'identité de référence, l'institution nous est apparue comme une sorte de projet qui a le souci d'une orthodoxie. Cette orthodoxie se distribue: il y a des lieux institutionnels, des personnes, des organisations institutionnelles. On s'y réfère par des mécanismes comme la nostalgie, la ré appropriation, la distanciation, la projection. Il y a des sacrifices à assumer pour être du groupe. Chacune fait ces sacrifices à l'aune de ses capacités particulières, des ses désires.

Ainsi, les femmes d'Alger reprennent l'institutionnalisation d'une identité à partir du lieu, parce qu'elles la rendent vivante et en même temps peuvent la transformer. Le projet c'est la fidélité. C'est le groupe qui va nécessiter l'institution et en même temps il peut, en fomentant la distance, l'ériger, la transformer en référence. Donc l'institution fonctionne comme un point d'appui. Aussi le lieu parle comme les femmes que nous avons rencontré. Il énonce la morale. On peut le mettre à côté du maître, du prêtre. *Alger, dans les propos de ces femmes, est un lieu symbolique, qui implique des soumissions de rites ou de gestuel. C'est un lieu normatif. On peut dire que les lieux relais de l'institution sont des signes. Ils vous font signe, c'est une expression de l'institution.*

Nous avons pu constater une solidarité entre les femmes et l'espace. Mais l'enculturation, l'acquisition d'une identité, selon un processus historique, s'est réalisée à la fois à travers des normes de la citoyenneté féminine transmises et exprimées par les signes inscrits dans l'espace(l'enchevêtrement des rues, la localisation du marché, l'organisation de la circulation y compris dans la maison) et mais aussi à travers d'autres rites permissifs de la ré appropriation, par des individus singulier,s de cet espace(le langage, le vêtement porté, les pratiques alimentaires).

Les étapes de cette citoyenneté vécue au féminin ont permis de remonter aux sources de la production d'un modèle femme algéroise par des femmes adossées à des identités singulières. Car au-delà d'une simple soumission à des signes portés par des institutions, nous avons rencontré une adhésion, un mécanisme qui permet l'utilisation du concept de référence.

L'enjeu, ici, est d'aimer d'où l'on vient à partir de l'allégeance à une houma. Il s'est agit d'abord d'un récit, d'une histoire des sujets, racontée par les sujets, pour les sujets, afin de se rêver, et en se rêvant de s'aimer en groupe, de s'estimer.

Loin de nier la diversité des identités singulières, la référence au lieu nous permet de comprendre ce qui en permet l'unité, comment penser cette unité dans le cas d'un « Être algérienne ».

Pouvoir se vivre algérienne, d'un lieu de façon générale, c'est d'abord, en adoptant une posture narrative sur Soi, opérer un travail de la mémoire qui choisit, car tout travail historique décompose le temps révolu,

1- A. Bastenier, op. cité.

2- Idem.

3- A ; Bastenier, « la question de l'identité. Genèse des représentations et révision des paradigmes. P.88.



choisit entre ses réalités chronologiques. Le hors lieu alors, lorsqu'il surgit, devient un espace de refus, de résistance à l'assignation. Il tient le lieu à distance. Dès 1954, dans un excellent petit livre, *Maladie mentale et personnalité*, Foucault montrait que la racine de la pathologie mentale ne peut se trouver que «dans une réflexion sur l'homme lui-même», plus exactement dans sa relation aux structures sociales... la folie, selon lui, commence exactement là où se trouble le rapport de l'homme à la vérité.

Le Horla : est une rébellion contre les pesanteurs du social ou au moins son expression. C'est cette même révolte contre l'ordre, l'ordonnement de la raison que révèle la quête par les femmes du surnaturel dans la magie, dans la folie, dans l'exil. Une exigence d'irrationalité dans les conflits autrefois entre raison et foi et qui sont devenus à présent raison et religion : deux ordres de la raison qui s'affrontent ne permettant pas l'expression d'un irrationnel légal... Le Horla est une insurrection contre les allumeurs de fausse lumière. Il s'agit, dans le Horla, par le rêve de Soi ou la folie, de retrouver des postures prophétiques, poétiques, la transgression identitaire : l'autre, l'autre sexe, l'autre et le même... C'est ce à quoi nous invite l'exploration de l'identité humaine.





Salim Bachi



Salim Bachi

Salim Bachi est écrivain. Né en 1971 à Alger, il vit à Annaba jusqu'à ses 25 ans. Il poursuit des études de lettres à Paris à la Sorbonne et publie en 2001 son premier roman, *Le Chien d'Ulysse*, aux éditions Gallimard, salué par la critique et couronné de nombreux prix dont le Prix Goncourt du premier roman. Il publie en 2003 *La Kahéna* qui reçoit le prix Tropiques. Après une année de résidence à la Villa Médicis à Rome, paraissent *Tuez-les tous* (2006) puis *Le silence de Mahomet* (2008) sélectionné pour le Prix Goncourt, le Prix Goncourt des Lycéens et le Prix Renaudot et *Amours et aventures de Sindbad le Marin* (Gallimard, 2011) sélectionné pour le prix Renaudot.



A la recherche d'Ulysse

S'il m'arrive, le matin, après m'être éveillé, de me demander qui est l'homme qui avec peine et lenteur déploie ses membres endoloris - je dors mal - il ne m'est encore jamais arrivé de me demander d'où je venais ni ce que je faisais à ce moment-là, à cet endroit-là, en me sortant d'un sommeil lourd et pourtant peu reposant. Il y a des questions qu'il vaut mieux ne pas se poser avant de prendre son café ou son thé sous peine de gâcher définitivement une journée qui commence mal puisque la nuit a été mauvaise. C'est le signe et la condition d'une bonne santé, mentale et physique. L'exercice pourtant veut que j'apporte ma définition, mon sentiment, mon opinion peut-être, sur un sujet aussi délicat que celui de l'identité, résumé sous l'habile :» Le lieu, l'appartenance et le moi.»

Lieu de naissance, appartenance, origine sont des mots qui reviennent souvent chez beaucoup de personnes au point que cela en devient invraisemblable. Il m'est arrivé, dernièrement, en achetant un sac dans un aéroport - j'ai la chance de voyager, j'en suis conscient - d'entendre la vendeuse me demander qu'elle était ma nationalité d'origine, l'air on ne peut plus naturel. Un être simple, sain, normal, aurait répondu sans hésiter : «Je suis un Tibétain, bouddhiste, mais Chinois puisque le Tibet n'est pas encore indépendant, toujours en lutte pour sa survie spirituelle, mais que ma mauvaise conscience m'oblige à le mentionner tout en voyageant avec un passeport chinois parce que si je veux voyager, Madame, je n'ai pas d'autre choix!» Et il aurait ajouté :» Pourquoi me posez-vous cette question puisqu'il s'agit juste d'acheter un sac et non de passer une quelconque frontière?» Après quoi, cet aimable voyageur oriental, empli de sagesse, se serait assis dans un coin de l'aéroport et aurait adressé une prière à ses ancêtres. Au lieu de quoi, j'ai dû répondre que j'étais Algérien et Français, que je vivais en Irlande tout en rêvant de Grenade bien que résident à Paris où j'ai des attaches familiales comme on dit dans les bonnes préfectures. Et j'aurais poursuivi : «Et ils sont nombreux dans mon cas!»

A l'inverse du Tibétain, lorsque j'essaye d'imaginer mes ancêtres, je les vois accrochés à un arpent de terre, ici, en Algérie, voguant sur une galiote, dérivant d'Andalousie, crevant de faim dans une ruelle de la Casbah, envahissant la Numidie avec les Arabes, défendant cette même Numidie avec la Kahéna, se mariant à droite et à gauche, luttant avec Jugurtha ou Hannibal, enfantant d'autres ascendants un peu dans tous les coins du pays, au Maghreb, en Afrique, en France, en Andalousie, toujours dans les mauvais coins, partis pour les mauvais coups, emmerdant les préfectures du monde entier. Bien sûr, je rêve, et il vaut mieux se dire, en se levant le matin, en se rasant seul, face à son miroir, que le visage que l'on voit est,



lorsqu'on est un garçon, n'en déplaît aux féministes, celui de son père, à la rigueur celui de son grand-père, mais cela ne va pas plus loin. Et le plus étrange, mais que l'on me contredise si je me trompe, on voit son père vieillir dans le miroir, chaque matin, et la question de l'origine se réduit un peu à cela pour moi, une peau de chagrin. Pour les orphelins de père, la question se pose moins, sans doute, et encore. Il se peut que pendant leur enfance, ils aient entendu ce même refrain : « Mais, tu ne trouves pas qu'il ressemble à son père? » Camus, orphelin célèbre, s'entendait dire par sa mère qui se taisait souvent qu'il ressemblait beaucoup à son père. On peut imaginer la perplexité de l'écrivain devant ce seul témoignage rescapé du silence maternel. Je sais qu'il n'est pas bon d'évoquer Camus ici, alors qu'il est de bon temps, partout ailleurs de s'en reconnaître pour l'excellence de son style. Eh bien, non, Camus ce n'est pas seulement un style, c'est aussi un homme dont la mère lui disait qu'il ressemblait à son père qu'il n'avait jamais connu. C'est étrange non?

J'ai donc acheté le sac après avoir dûment vérifié qu'il portait bien une étiquette indiquant son origine manufacturière, sa provenance nationale, et puisqu'il était en cuir, la qualité de la bête, la date de sa transformation (comprendre le moment où elle est tombée au champ d'honneur pour la défense des sacs en cuir de la marque d'untel dont toute la production de grand luxe est élaborée par des enfants ou des prisonniers en Chine, qui d'ailleurs, eux, ne sont jamais mentionnés sur l'étiquette, et pour cause), son acheminement par les airs ou par mers, les douanes rencontrées, les visas obtenus pour arriver dans ce modeste magasin d'aéroport. A ce propos, magasin est un mot d'origine arabe et je ne sais jamais s'il faut l'écrire avec un "z" ou un "s". Lorsque j'ai écrit *Le silence de Mahomet*, un roman que je vous invite tous à lire ici puisque c'est le mien, qu'il est excellent et qu'il est mystérieusement - je n'ose m'expliquer pourquoi - introuvable dans mon pays de naissance où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 25 ans, dans ce roman qui n'a mystérieusement jamais franchi la frontière, même pas en barque comme mon Sindbad ni comme mon premier roman *Le Chien d'Ulysse*, lui aussi resté en marge de mon pays - donc, pour reprendre, dans *Le silence de Mahomet*, je me suis amusé à utiliser, systématiquement, un vocabulaire français d'origine comme on dit dans certains milieux politiques hexagonaux, d'origine arabe lorsque cela était possible. Oui : un bon millier de mots français sont d'origine arabe, je ne vous l'apprends pas; eh bien, lorsqu'un critique algérien, que je ne nommerai point, a lu le roman, il a d'emblée décrété que la langue du roman était du français du 19ème siècle et ne rendait donc pas compte de la langue arabe du 7ème siècle! Comme disent les universitaires en guise d'insulte : » Sic et resic! » Dommage, je dirais pour ma peine, voilà où mène souvent la quête des origines, vers l'aveuglement, non seulement des critiques de livres qui ne savent pas de quoi ils parlent, mais de beaucoup de monde aussi, et pour faire bonne mesure, de moi-même sans doute. « Sic et resic »



A ce propos, un jour, je suis tombé sur un vieux livre d'histoire traitant des lois en Espagne depuis les origines «arabes» jusqu'à la période contemporaine, en l'occurrence les années vingt ou trente, je ne sais plus très bien, avant la guerre civile qui a tout embrouillé chez les Espagnols. Dans ce vieux bouquin, je trouvais la mention d'un certain «Bachi», cadi à Séville au 8ème siècle. Mazette comme on dit chez Molière, et re-Mazette! je la tenais enfin mon origine véritable et elle expliquait tout. Mon amour pour l'Andalousie, pour Séville et Grenade, ma propension au déménagement perpétuel, mon côté procédurier, tatillon, n'oubliant jamais les offenses, ma dilection pour le Maalouf et les jeunes femmes. Je crois que cette nuit-là, je m'endormais content et heureux; en me réveillant le matin, je voyais le turban du juge de Séville ceindre la tête auguste de son descendant l'écrivain qui se regardait avec amour dans le miroir. Donc, pour en finir avec cette question, je vous souhaite tous de tomber sur un ancêtre putatif, si possible lié à un pays que vous aimez bien qui n'a plus rien à voir avec le pays réel - c'est encore mieux -, ni d'ailleurs avec le pays d'adoption, et surtout pas avec les makhzens d'aéroport ou d'ailleurs.





Anouar Benmalek



ALGÉRIE

Anouar Benmalek

Romancier, mathématicien et journaliste franco-algérien, Anouar Benmalek a été l'un des fondateurs du Comité algérien contre la torture. Plusieurs fois primé, traduit dans une dizaine de langues, il est l'auteur de quinze livres. On a dit de lui et de son œuvre : «Art de visionnaire» (*Le Monde*), «Un Faulkner méditerranéen» (*L'Express*), «Un imaginaire romanesque exceptionnel» (*Le Magazine Littéraire*), «L'un des tons les plus étranges et les plus originaux» (*Le Point*), « Une impitoyable ampleur romanesque » (*Les Lettres Françaises*), «Benmalek picks up where Camus left off» (*Harvard Review*), «L'écrivain algérien le plus talentueux depuis Kateb Yacine» (*El Watan*), «Au niveau de Joseph Conrad» (*Mohamed Dib*), «Une indéniable aura, l'intransigeance sourcilleuse des hommes libres» (*Radio Orient*).

Parmi ses derniers romans, on citera *le Rapt* (Fayard), *Ô Maria* (Fayard), *L'enfant du peuple ancien* (Pauvert) et *les amants désunis* (Calmann-Lévy)



L'identité comme prétexte à ne pas être soi

Merci, monsieur le président de séance pour les paroles chaleureuses que vous avez eues envers mon livre « Tu ne mouras plus demain ». Étant donné le sujet que j'y traite, cela me touche beaucoup. Permettez-moi d'abord de vous dire le plaisir que j'éprouve à me retrouver ici en Algérie pour parler passionnément d'une chose si « inutile » avec des confrères si préoccupés eux-mêmes, vitalement, de cette chose, je le répète, foncièrement inutile, j'entends bien sûr parler de littérature. Si inutile et pourtant si indispensable, qui ne sauve de rien, ne prémunit de rien — il n'y a qu'à voir l'histoire —, et qui est pour moi et pour beaucoup d'entre nous dans cette salle, aussi nécessaire que l'oxygène.

Ne voyez pas dans cette déclaration d'amour à la littérature simple lyrisme oriental. Une civilisation se juge aussi à la place qu'elle accorde ou, surtout, n'accorde pas à la littérature. Quelqu'un de ma spécialité d'origine, les mathématiques, a dit que la science était l'honneur de l'esprit humain. J'ajouterais quant à moi que deux autres productions de notre espèce, en tant qu'espèce animale, participent équitablement à cet honneur : les arts en général, dont la littérature et son Himalaya, la poésie, et, dans un autre domaine, plus « moral » (pardonnez d'avance la naïveté de mon expression), cette invention étrange de l'humanité qui est la compassion, ce sentiment qui nous fait éprouver la douleur de l'autre, l'autre qui est toujours radicalement différent de nous, fût-il notre propre enfant.

C'est pour cette raison que je voudrais remercier la Délégation européenne et Madame Baeza, son ambassadrice, d'avoir institué cette rencontre annuelle entre écrivains algériens et européens, propice à toutes les discussions et, même, empoignades verbales, chaleureuses, pleines de bonne foi, et, aussi, j'espère, de mauvaise foi, sur le thème « Identités et littérature ».

Qu'est-ce qu'être écrivain en général ? Qu'est-ce qu'être écrivain plongé dans une culture particulière, la littérature a-t-elle une identité, une plaque d'immatriculation, etc. ?

Commençons d'abord par tourner autour du pot. Je reprendrai ici la phrase introductive de mon intervention lors d'un colloque organisé par l'Université de Cork par mon excellent ami et talentueux auteur, Salim Bachi. Voilà cette phrase, superbe et qui n'est pas de moi : « *L'homme qui trouve sa patrie douce n'est qu'un tendre débutant ; celui pour qui chaque sol est comme le sien propre est déjà fort, mais celui-là seul est parfait pour qui le monde entier est étranger* ». C'est une phrase de Hugues de Saint-Victor, qui date du XII^e siècle, reprise en particulier par Edouard Saïd, le grand écrivain palestinien, cité lui-même par



un écrivain français d'origine bulgare, Tzvetan Todorov, puis par bien d'autres dont moi, en bout de liste, qui la reprends à mon compte.

C'est en effet ma réaction première à toute question relative à mon identité. Toute une partie de ma vie d'homme et d'écrivain a consisté d'abord à lutter contre ce particularisme, algérien dans mon cas, qui tentait de m'emprisonner dans des contraintes à la fois régionales, nationales, linguistiques et religieuses. J'ai lutté pas à pas pour acquérir cette liberté, malgré les obstacles politiques et les pressions de la « fraternité » imposée, de l'unicité de pensée posée comme antidote à la « pluralité », cette dernière considérée d'abord comme une ennemie potentielle de la cohésion de la communauté.

L'identité est souvent pensée comme ontologique, réifiant celui qu'elle identifie à la manière d'une carte anthropométrique de la police. Si vous êtes Algérien, cela signifierait que vous êtes consubstantiellement différent d'un Français, d'un Sénégalais, ces derniers l'étant évidemment à leur tour de tout autre groupement humain « identifié » comme n'étant pas le leur, niant ainsi la fraternité née de l'unicité de notre espèce, nous renvoyant, malgré les progrès de l'humanité vers le règne animal où tout membre d'une horde considère comme ennemi tout élément n'appartenant pas à celle-ci. Dans le pire des cas, elle aboutit à la conséquence suivante : nous ne sommes vraiment nous-mêmes que si nous nous opposons aux autres. Qui sont *les autres* ? Oh, c'est très facile : ce sont *les autres*. Il n'est pas besoin de plus de subtilité dans ce genre de questionnement...

Ce ne sont pas seulement simples acrobaties philosophico-linguistiques. En Algérie, il n'y pas si longtemps — et cela demeure vrai pour une partie de la population — on était rangé dans le camp des *vrais* Algériens et, dans le cas des écrivains, celui des *vrais* écrivains algériens, que si l'on se déclarait fervent supporter des fondamentalistes religieux, supposés devenir les nouveaux maîtres du pays, et de leur violence terrorisante. N'oublions pas trop vite que cette querelle qui peut nous sembler byzantine sur l'identité, algérienne en particulier, et de l'équivalence supposée obligatoire entre l'identité des Algériens et de leur religion, a coûté la vie à beaucoup plus de cent cinquante milles personnes.

Je sais bien entendu quelle est ou quelles sont mes identités juridiques. La réponse est simple parce que des documents administratifs en attestent. Je ne sais pas par contre quelle est, ou plutôt quelles sont mes identités *vraies*, celles de mon « âme », moi qui vient d'horizons si divers, d'un père nationaliste algérien, d'une mère marocaine, d'une grand-mère suisse trapéziste dans un cirque, qui était elle-même considérée comme inassimilée dans sa propre société, d'une arrière grand-mère descendante d'esclaves



noirs africains, rejetée par le racisme anti-noir encore si prégnant dans les sociétés arabo-berbères.

Quand les vents de l'intolérance soufflent, cette diversité identitaire est évidemment perçue comme un handicap et une macule difficile à accepter. Je ne saurai jamais qui je suis réellement, même à mon dernier souffle. Peut-être me rendrai-je compte à ce moment que je n'étais qu'un être humain à la recherche désespérée d'une explication à l'étrange destinée que nous subissons tous, celle de naître pour presque aussitôt mourir et, ne le sachant que trop, d'en souffrir à l'avance...

Notre seule identité en fin de compte, en somme, est celle d'un modeste *homo sapiens*, parmi les milliards d'*homo sapiens* qui l'ont précédé ou lui succéderont, dont l'unique rêve a été le rêve andalou : « Malgré la mort au bout de tout choix, tenter malgré tout d'être un et multiple à la fois ».

Je voudrais terminer par un post-scriptum en forme de travaux pratiques. Je vous ai livré ici une déclaration rhétorique sur l'identité en tentant de soutenir l'idée que l'écrivain ne peut être un bon écrivain que s'il essaie de s'abstraire (au moins un peu) de sa communauté d'origine. Cela me tient lieu, disons, de « position théorique » en attendant mieux. Pourtant, j'ai vu il y a quelques jours un film qui m'a profondément ému, dont vous avez probablement déjà entendu parler, et qui s'appelle *El Gusto*. Ce documentaire narre les retrouvailles, cinquante ans après, entre des chanteurs de la Casbah, les uns issus de la communauté musulmane, les autres de la communauté juive. C'est une oeuvre déchirante sur le passage du temps et sur les ravages de l'histoire.

J'ai appris, et c'est donc là le sens de mon intervention, que ce film était *de facto* interdit en Algérie, malgré la participation de financements algériens à sa réalisation. Je voudrais, Mesdames et Messieurs qui participez à la prise de décision dans ce « genre d'affaires », vous demander : « S'il vous plaît, laissez passer ce film qui est un véritable chant d'amour à la Casbah et à la ville d'Alger, un chant d'amour également à la grande musique chaabie ».

Dans *El Gusto*, il y a un refrain qui m'émeut profondément : « *L'habitude est facile à prendre, mais la séparation, elle, est douloureuse* ». C'est une traduction très littérale de la nostalgie aigue qui sourd de ce simple et beau film. Donnez-lui donc sa chance en Algérie.





Stancu Valeriu



Stancu Valeriu

Ecrivain, journaliste, traducteur; Valeriu Stancu est président de La Fondation Culturelle CRONICA; rédacteur en chef de la revue culturelle "Cronica", directeur de la maison d'édition "Cronica" et directeur adjoint de la Bibliothèque départementale „Gh. Asachi", Iassy. Après des études en langue et littératures française à l'université Alexandru Ioan Cuza, il enseignera la littérature française à Pascani (1980-1983). De 1992 – 2001, il sera correspondant pour la Roumanie du Centre International d'Études Poétiques et du "Courrier du Centre International d'Études Poétiques" de Bruxelles; à partir de 2003 il est correspondant pour la Roumanie de la revue française Pourtours". Il collabore avec plusieurs revues dont "Autre Sud", "L'Estracelle", "L'Encrier", Pourtours" de France, "Journal des Poètes", «Sources», de Belgique, «Nouvelle Europe» de Luxembourg, Exit" de Canada, Argo" d'Allemagne, La Voz de la Esfinge" de Mexique.

Auteur de plusieurs ouvrages, notamment:

Înfrîngerea Somnului, *Maison d'Édition Cartea Românească*, Bucarest, 1981- poèmes,
Nuit à la première personne, *Van Balberghe Editions*, Bruxelles, 1992 - poèmes en prose;
Septembre en Belgique, *Van Balberghe Editions*, Bruxelles 1993 - poèmes en prose;
Crematoriul de suflete, *Maison d'édition Cronica*, Iasi, 2003 - roman;

Trei Rîuri ai un ocean de poezie, *L'Institut Européen*, 2007;

Triunghiuri cu pupila albastra *Maison d'édition Cronica*, Iassy, 2009 – poèmes,
Miroirs du Sommeil, *Maison d'édition l'arbre à parole*, Amay, Belgique, 2009 – poèmes.

l'écrivain a reçu plusieurs prix et distinctions dont:

2004 – L' Ordre, Le Mérite Culturel" au rang d'officier, accordé par le Président de la Roumanie.

2003 – L'Ordre des Chevaliers Danubiens au rang de Chevalier des Lettres, accordé par la Fondation Culturelle „Antares”;

2003 – Le Prix de Prose de l'Association des Ecrivains de Iassy pour le roman, **Crematoriul de suflete**, editura Cronica, Iasi, 2003;

2000 – Le Prix de Prose de l'Association des Ecrivains de Iassy pour le volume **11 fante, zi-i despre dialogul edenic**, Edition "Stiinta", Chisinau, 1999.



La poésie, liberté de l'exil Intérieur

"Quant à la poésie, aucun art poétique ne l'expliquera, c'est un écrit inexplicable. Aussi est-elle politiquement précieuse, démenti radical d'une théorie fonctionnalité de la communication humaine. L'écrivain du poème s'adresse à lui-même: quelque chose en toi gémit au milieu du silence, voilà d'abord ce qu'il faut en savoir."

Pierre Legendre

Offrande sur l'autel du silence, la poésie se nourrit d'elle-même, comme un éternel défi à la finitude. Elle est illusion de la vie, plus profonde que l'existence même, illusion qui, paradoxalement, confère au créateur la force de construire son propre univers, unique, mais dans lequel ses semblables peuvent identifier leurs sentiments.

La poésie est la liberté d'un exil intérieur, l'écho d'une implosion ontologique, répercuté et capté dans une infinité d'explosions gnoséologiques, dans un perpétuel défolement du Moi poétique.

Tous les écrivains ont toujours été tentés de donner une définition personnelle de la poésie afin de préciser leur position vis-à-vis de la création, afin de se définir par rapport à elle. Mais, en Roumanie, c'est un philosophe du XIX siècle, Vasile Conta, qui en a trouvé, à mon avis, la plus belle définition: «La poésie, disait-il, est le pont que l'on franchit pour passer dans le monde du rêve.» Et le rêve est avant tout liberté. Liberté de l'exil intérieur, si nécessaire à l'extraversion. C'est finalement le support transcendantal qui a rendu possible l'existence du créateur roumain pendant les cinquante années de la dictature, en assurant également la survivance du peuple roumain, car on sait très bien que, lorsque les poètes d'une Nation n'ont pas la liberté de création, cette Nation est condamnée à disparaître.

Le critique littéraire Titu Maiorescu affirmait dans ses **Oeuvres** : «Il n'y a que le sceau de la liberté qui donne la valeur morale.» Donc, du point de vue de cet axiome, pour un peuple et surtout pour le peuple roumain, rien n'est plus moral que la poésie. Elle a rendu possible l'ardeur de la liberté et, par l'infinité de ses connotations, elle a rendu possible cette forme de résistance invincible au communisme. Dans les conditions de la dictature, la poésie a consolidé son rôle de code existentiel, de cachet d'une confrérie de quelques élus dans laquelle se retrouvaient les sentiments et les espoirs de tout un peuple. Cette élite spirituelle a été plus forte que tout l'appareil répressif de la nomenklatura, car l'esprit, malgré la doctrine marxiste, l'emporte sur la matière, le créateur défie le grégaire. C'est pourquoi, n'importe quelle



tyrannie, si puissante soit-elle, a peur du poète. Ainsi, il est symptomatique qu'un dictateur tout puissant comme Nicolae Ceaușescu avait éprouvé le complexe de l'incapacité d'écrire des vers, complexe qui se manifestait par l'adaptation éhontée de créations de poètes véritables.

Mais, malheureusement, la poésie en tant qu'illusion, bien qu'elle soit une illusion nécessaire du point de vue existentiel, ne peut offrir réellement la liberté et le pouvoir. Elle n'en crée que l'illusion. Il s'agit donc d'un élitisme de la contrainte, de l'exil intérieur et non d'un élitisme de l'évasion, de l'extraversion.

Il convient de reconnaître, à mon avis, que la démarche créatrice a une structure dichotomique: la passion lyrique, l'état poétique en tant que tel, expérience qui ne se concrétisera jamais pour le récepteur et la poésie écrite, publiée, qui, d'après Platon, n'est que l'ombre du sentiment poétique.

Dans la Roumanie totalitaire, cette dichotomie s'est exacerbée, la situation politique étant à l'origine de l'aliénation et des deux composantes de la démarche créatrice dans le sens que plus le sentiment poétique devenait profond - à cause des souffrances subies par les créateurs -, plus les vers publiés étaient dilués, faibles, dépourvus de frisson poétique, en raison de l'optimisme imposé par la censure communiste. Cela s'explique par le paradoxe du créateur - déjà connu -: le lyrisme est le fruit des passions négatives; plus la souffrance est grande, plus les sentiments poétiques sont profonds. Ainsi, même la poésie n'a pas liberté de venir au monde et de s'y imposer, quelles que soient les conditions. C'est pourquoi, dans mon pays, pendant les cinq décennies de la dictature, la vraie poésie, profonde, vibrante, généreuse, était la poésie vécue, non celle qui fut publiée. Chez nous, entre le sentiment poétique et sa matérialisation typographique, il y avait de si grandes différences, que très souvent le véritable message de la poésie était complètement détourné. Pour le saisir, le lecteur était obligé de lire entre les lignes. Pour nous, créateurs roumains, la poésie vécue signifiait une liberté inespérée, celle d'avoir un refuge intérieur, de dresser en nous-mêmes une barrière entre la réalité et la création.

Sous la dictature, la poésie roumaine a été bon gré mal gré politique; en même temps elle trahissait une compétition sans merci entre les auteurs et les censeurs. Je m'explique: comme la censure cherchait même dans le plus banal vers d'amour un substrat anticomuniste, tout volume de poèmes étant sévèrement censuré - je crois que les poètes occidentaux ne connaissent pas le «visa politique», cet instrument de terreur -, les auteurs essayaient de plus en plus d'introduire dans leurs créations des connotations que seuls les lecteurs, espéraient-ils, pourraient saisir, mais qui échapperaient à la censure.



Pendant un demi-siècle, dans la poésie roumaine ont fonctionné uniquement des tabous linguistiques et idéologiques qui interdisaient toutes les références ne s'intégrant pas dans les ordres donnés à la censure par le régime qui surveillait les moindres allusions au pouvoir mis sur pied selon les canons soviétiques. Mais la simple existence de cette illusion de la liberté que représente la poésie a rendu possible la survivance d'une ancienne culture latine, d'une spiritualité agressée par les forces antipoétiques, antihumaines.

Le mouvement de décembre 1989, qui a rendu à mes compatriotes la liberté, a désorienté les créateurs lyriques roumains à tel point, qu'ils n'ont plus retrouvé leur raison d'exister ni leurs buts, ni même la force de s'imposer dans la conscience de leurs semblables. Tant que la poésie avait usé d'un langage parabolique, elle avait réussi à nourrir l'espoir, l'illusion de la liberté. A présent, malheureusement, même cet espoir se meurt, car, habitués à la technique du langage subversif, les poètes roumains n'ont rien trouvé à dire depuis que ce langage est devenu superflu. C'est ce qui explique le fait que depuis 22 ans, dans mon pays, il n'y a plus eu de parution notable dans le domaine de la poésie. Et que faire de la liberté d'écrire, si elle n'est pas soutenue par un sentiment poétique authentique?

Pour que la poésie rentre dans ses droits, il faut qu'une rupture avec le passé lui rende sa raison d'exister et sa dignité. Nécessité ressentie par tous les écrivains roumains, car, au fond, pour qu'une nouvelle génération, immaculée, intègre, apparaisse et pour qu'elle puisse s'exprimer et s'affirmer, des centaines de créateurs de la seconde moitié du XX-ème siècle se sont sacrifiés, soit en restant dans l'anonymat, soit sous l'implacable surveillance et sous les persécutions de la Securitate (la police politique). Les créateurs ressentent cette nécessité, car, à mon avis, la poésie ne peut être expression de la liberté tant que ses représentants, créateurs et lecteurs, vivent dans des interdictions qui constituent en fait l'expression d'une misère morale et spirituelle plus difficile à supporter que la misère matérielle. C'est pourquoi j'ai adopté la définition de la poésie telle qu'elle avait été formulée par le critique Titu Maiorescu, car le sceau de la liberté et la valeur morale sont envisagés comme une potentialité et non comme une certitude.

Si, du point de vue d'une philosophie *pro domo* on estime la liberté comme un défi à toute forme de contrainte, la poésie pourra-t-elle jamais détruire toute matrice du *Logos*? En effet, l'état poétique peut s'identifier à la liberté, mais la poésie ne le peut pas. Quand elle ne supporte pas de contraintes extérieures – interdictions, censure, tabous idéologiques et linguistiques, etc. –, elle passe par le filtre inhibitif du cœur, de la raison, de la peur, de la répression, etc. De ce point de vue, le poète est très vulnérable en tant qu'être mortel, en tant qu'homme (Hölderlin, Verlaine, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Eminescu, voilà quelques exemples illustres), car il connaît une autre axiologie, une autre raison d'existence par rapport à ses semblables.



A mon avis, la liberté peut exister sans poésie - si Dieu n'a pas doué un peuple de cette grâce divine - mais la poésie sans liberté ne peut pas exister. Pour les créateurs occidentaux, la poésie peut s'identifier à la liberté, mais pour les Roumains cette identification est impossible. Du moins, actuellement. En Roumanie, jusqu'à la révolution de 1989, ma génération n'a jamais vécu le sentiment de la liberté, car l'illusion d'être libres un jour était inoculée dans nos âmes avec la permission des dirigeants communistes. Quand on réussissait à glisser dans nos poèmes la moindre allusion politique, un simple mot de révolte, un syntagme symbolique sur notre malheur, on était très heureux, sans soupçonner qu'en fait c'était le parti communiste qui en avait décidé ainsi. Pourquoi? Parfois il était nécessaire d'ouvrir une petite soupape pour délivrer les énergies accumulées du mécontentement, afin d'éviter le risque d'une explosion, d'un éclatement de l'ordre établi par les communistes. L'illusion de la liberté fonctionnait à la fois aux yeux des créateurs et des étrangers. Donc, le poète roumain, n'a jamais été condamné à la liberté.

Poésie - Liberté, une relation tragique sur laquelle l'absurdité d'un système tout-puissant a mis son empreinte. Le philosophe français contemporain Ferdinand Alquié a placé la liberté au-dessus de la loi, car il n'a pas supporté une seule journée de dictature communiste. Mais quels auraient été les termes de son affirmation s'il avait vécu en Roumanie? La valeur de la liberté est donnée, évidemment, par la conscience, mais sur quelle échelle axiologique peut-on inscrire une conscience chargée, coupable d'avoir obéi, d'avoir accepté de vivre dans une illusion de la liberté, d'avoir en fait vécu dans un refus imposé de la liberté?

Je ne sais pas combien de mes compatriotes ont lu Georges Gusdorf pour pouvoir théoriser sur l'aliénation de la liberté supportée par les Roumains, mais je sais qu'ils portent en eux le besoin de liberté, besoin qui confère un sens à leur existence. Autrement, ils n'auraient pu survivre en tant que peuple. Mais la liberté assumée comme destin collectif ne devient-elle pas une contrainte? Et, par ailleurs, quel aurait été le destin de l'humanité sans ce jeu d'illusion de la liberté?

Le calvaire de la spiritualisation, du rachat du peuple roumain sera long et difficile, mais je crois que la délivrance ne se réalisera que par la poésie. Dès qu'elle ne sera plus une liberté de l'exil intérieur.

Frustrée pendant un demi-siècle de la liberté d'exister par soi et pour soi, la poésie a survécu justement parce qu'elle n'est autre chose qu'une illusion. Mais la plus noble: l'illusion de l'éternité.





Chawki Amari



Chawki Amari

Diplômé en géologie structurale de l'université d'Alger, Chawki Amari est écrivain-romancier. Fondateur de l'association d'action jeunesse (RAJ, Alger), il est membre de plusieurs organismes de défense de la liberté de la presse au niveau maghrébin et fondateur d'un groupe d'activisme citoyen en 2010 (Bezzzef, Alger)

Chroniqueur politique et reporter à El Watan, il est également correspondant pour Alger de l'hebdomadaire Courrier International.

Il a publié plusieurs ouvrages, fictions et documentaires, nouvelles et romans, en Algérie et en Europe, dont :

«De bonnes nouvelles d'Alger» - Edition Baleine 1999.

«Nationale 1» (Casbah Edition 2008)

«A trois degrés, vers l'Est» (Chihab Editions, 2008),

«Le faiseur de trous», (Editions Barzakh, 2007)

«Lunes impaires», (Edition Chiheb 2004)

Chawki Amari a participé à plusieurs ouvrages collectifs, sur diverses questions, terrorisme, sécurité, politique...

Il est aussi dessinateur et illustrateur pour diverses publications.



Ici et maintenant, le double là

La littérature, comme l'art d'une manière générale, est une façon de rendre visible l'invisible. Par cette définition, l'une parmi d'autres, on peut en théorie écrire tout ce que l'on veut comme dans la bibliothèque de Borgès, l'approche personnelle et le hasard étant à peu près les seuls outils. Pour domestiquer les forces de l'univers et apprivoiser les pulsions humaines, du roman historique à la science-fiction en passant par le roman policier ou le réalisme magique, le panel de la littérature est très large, autant que l'est la vision du lecteur. Mais il faut bien réaliser qu'en Algérie, pays jeune, la littérature a paradoxalement un côté un peu passéiste, qui s'attarde souvent sur la guerre d'indépendance ou les souvenirs tortueux de la colonisation, revisite d'anciens mythes, événements ou personnages. Ce fait est probablement à la moyenne d'âge des écrivains connus dans le pays, au delà de la cinquantaine, et d'autre part à l'aspect sensible des questionnements algériens d'aujourd'hui, qui sans parler de censure, peuvent gêner l'éditeur, le sponsor ou le club de lecture. Le passé étant passé et le futur par définition hypothétique, c'est dans ce cadre un peu étroit que ce que l'on appelle les nouveaux écrivains, je citerais Kamel Daoud et Mustapha Benfodil parce qu'ils m'ont payé pour donner leur noms en public, se sont lancés sur la piste en décidant d'écrire sur l'ici et le maintenant. Une manière de ressenti beaucoup plus vivante, plus proche de nos propres joies et angoisses, même si paradoxalement encore, le lecteur algérien, écrasé par le manque d'oxygène de son vécu, veut souvent fuir sa propre réalité.

Ce n'est pas du sadisme que de lui replonger la tête dans son environnement mais c'est parler de ce que l'on connaît le mieux et partager passions, caresses et coups de fouets avec ceux dont on se sent les plus proches. Un réalisme plus ou moins loufoque, sincère et sombre, parfois joyeux ou parfois absurde, littérature sociale et souvent très politique et satyrique mais placée entre le Delà et l'Au-Delà, façon de décrypter les confusions et contradictions actuelles, les conflits larvés, les guerres de désirs et les pulsions d'amour et de haine qui s'entrechoquent quotidiennement et ne se voient pas forcément dans ce cadre élégant de l'hôtel où nous sommes réunis.

Car un auteur ne peut plus être un poète de cours ou rester impassible devant les assauts répétitifs de l'histoire. Certes, la littérature ne change pas l'histoire mais elle est l'histoire, en ce sens où les traces réelles des épopées, des séquences passées, des vies et des morts sont d'abord des livres. Cette façon de voir me semble d'autant plus pertinente par le cadre mis à disposition de l'écrivain algérien. Un pays, plus grand pays d'Afrique et de la Méditerranée, dirigé par un club du troisième âge et déserté quotidiennement en barques de fortune par toute une frange de la jeunesse. Entre ces deux aspects, il me semble encore évident qu'il faille écrire dans ces marges étroites, rester ici en tentant d'apprivoiser notre propre temps,



entre gamineries et sénilités, se recentrer sur le linéaire tout en le suivant de près et en affinant ses propres définitions de l'espace. Ce discours peut paraître sectaire, ethnocentrique ou déconnecté du monde et de ses vastes champs d'expérimentations. Mais d'un autre côté, il faut aussi réaliser qu'en Algérie, quiconque maîtrise le Français et peut en tirer une œuvre écrite, se voit projeté consciemment ou inconsciemment dans les maisons d'édition parisiennes. Quiconque maîtrise l'Arabe et peut écrire un livre se voit de la même manière attiré par les maisons d'édition du Caire et de Beyrouth. Ne reste qu'à écrire ici, même avec des ordinateurs chinois et du papier norvégien, mais d'abord pour des lecteurs algériens, avec des maisons d'édition algériennes et des imprimeries algériennes. C'est d'abord la réflexion à avoir, puis l'acte à envisager, écrire ici sur le ici, et le maintenant pour le maintenant. Ce n'est ni de la pédagogie ni encore de l'exotisme ou une prétention à nationaliser la littérature mais juste une approche.

L'auteur peut-il vivre en dehors de son temps et de son espace ? Oui, bien sûr, l'imagination est une transposition personnelle de systèmes universels. On peut inventer des mondes au lieu de traduire le sien et la fonction de l'écrivain lui donne le droit de toucher à n'importe quel région ou sentiment du cosmos, l'Algérien n'étant pas obligé de rester coincé dans son quartier, forcé à décrire son environnement. Pourtant, il n'y a très peu d'auteurs de science-fiction en Algérie (on peut citer le jeune Akram El Kébir, qui a fait des tentatives en ce sens et qui m'a aussi payé pour donner son nom), ce qui reviendrait à dire que la réalité est plus forte que la fiction et que le futur n'est pas aux mains des poètes et écrivains. C'est dans un contexte qu'un auteur naît, par un déséquilibre qui peut être identitaire, philosophique ou affectif, trauma primordial ou accident de voiture, rarement à la suite d'une heureuse rencontre. Justement, pourquoi écrire ? Entre catharsis, prétention à expliquer, traduire, faire rêver ou rendre digeste l'indigeste, et à gagner de l'argent ou séduire de jolies filles, l'acte d'écriture prend tout son sens dans une Algérie de tradition orale, dans laquelle tous les futurs se jouent chaque jour, dans un ballet déréglé où écrire est une tentation de trouver un tempo.

Heureusement pour nous, et surtout pour vous, lecteurs, on peut bien sûr écrire sans penser à toutes ces considérations, la main étant le prolongement du cœur et la page blanche une terre fertile sur laquelle on peut aussi bien planter des navets que du safran, du cannabis et des herbes folles que des oranges. On peut aussi ne pas écrire, et vivre, la littérature a ceci d'extraordinaire que l'on peut même écrire sur l'envie de ne pas écrire ou de ne pas vivre. Ce sont surtout des choix, comme le mien, un pays et un temps, ici et maintenant. Un ami écrivain d'Algérie qui a sombré dans l'anonymat et qui ne m'a pas payé pour donner son nom, me rappelait dernièrement son triste sort en me disant : « j'ai choisi d'écrire sur mon insignifiant village natal, les lecteurs, en me le signifiant, ont choisi de ne pas me lire. »

Merci.





Elina Hirvonen



Elina Hirvonen

Elina Hirvonen, née en 1975, est écrivaine, documentariste et journaliste. Elle a obtenu sa maîtrise en linguistique générale à l'Université de Turku. De même, elle a une licence en film documentaire de l'Université Aalto d'Arts et de Design. Le premier roman d'Hirvonen « Että hän muistaisi saman » (Quand j'ai oublié) a été publié pour la première fois en Finlande en 2005. Elle a été retenue comme candidate pour le Prix Finlandia, le prix littéraire le plus renommé en Finlande. « Quand j'ai oublié » a été traduit en sept langues différentes. Son deuxième roman, « Kauimpana kuolemasta » (Au plus loin de la mort) a été publié en 2010.

Outre son travail comme écrivaine, elle a travaillé sur plusieurs émissions de télévision finlandaise, elle a produit, écrit et réalisé plusieurs films. Son premier film documentaire de dispositif, « Paradis : Trois voyages en ce monde », traite de l'immigration africaine vers l'Europe. Il a été présenté pour la première fois à Helsinki en 2007. Le documentaire a obtenu plusieurs prix en Finlande et à l'étranger.

Hirvonen prend activement part à la discussion sur la société finlandaise et elle a travaillé comme chroniqueur et journaliste dans plusieurs magazines finlandais. Actuellement elle est en train de préparer son troisième roman ainsi qu'écrire un manuscrit pour un film d'animation pour les enfants.



These women are too white - guilt and love towards a place you will never belong

When I think about identity and the need to belong, I think about two places in the world that are the dearest to me, and that have played the most important role in my life, identity and writing. Those places are southern Africa, especially Zambia, where I used to live for two years, and where I wrote my second novel, "Farthest from Death" (published in Finland 2010). The other place is Finland, my home country, that I miss terribly when I'm somewhere else, and that often frustrates me painfully, when I'm there.

I have been aggressively attacked because of my identity, or because of what someone else thinks about my identity, once in my life. This happened in South Africa, at Johannesburg bus station in 2007, when I was travelling by bus from Lusaka to Cape Town with a Finnish friend. We were trying to catch our bus, when a black South African man blocked our way, grabbed my shoulders and tried to hit me. "These women are too white to be here", he shouted. "They are too white to understand anything that is happening in this country!" People we didn't know came to help us, and with their help, we managed to get away from him.

When I was sitting in the bus, still shocked and shaking of fear, I felt a bizarre glimpse of relief. By that time, I had been living in Zambia for six months. I was writing my second novel, "Farthest from Death", that happens mostly in a nameless southern African country, greatly resembling Zambia. The novel has two narrators. One of them is a young African woman, the other one a middle-aged Finnish man, an ex-development worker.

In addition to writing, I was volunteering for the Zambian film industry, and I had many close Zambian friends and filmmaker colleagues. I loved working with those people, talking with them and learning from them about the country that I was learning to love. But there was also one thing that we never talked about. That was the gap between our possibilities in life. If I fell sick, I would get the best possible medical treatment in Africa, or if needed, in Europe. If they fell sick, it was very unlikely that they would get any treatment at all. When my father was suffering from melanoma, he was operated in the best hospital in Finland. All my Zambian friends were orphans. None of them knew why they had lost their parents. One day mother or father just "collapsed"



and died. They had not been diagnosed, and could not even dream of proper medical treatment.

One day our security guard in Zambia fell sick. The doctor at the local clinic told him to take painkillers and come back after two weeks. The pain in his stomach was so terrible that he was sweating and could not talk or move.

Me and my Finnish neighbours collected money and took him to the most reliable private hospital in Lusaka, where only shaking hands with the doctor was more expensive than what our security guard earned in one month. The doctors at that hospital were reluctant even to take that poor Zambian man in. After long negotiations and paying everything in advance, we managed to get his diagnosis. He had appendicitis and he had to be operated immediately, or he would die.

His family came to visit him at the hospital after the operation. They did not believe in the diagnosis. They had never heard of anybody being operated at the hospital. They were sure that it was all about witchcraft.

When that South African man attacked me and my friend at the Johannesburg bus station, I felt sudden relief. That man said finally the truth that none of my sweet, loving, polite Zambian friends would ever say. I could never understand what happened to people like him. I had worked and travelled in almost all southern African countries by that time, and I loved every one of them. I loved all my Zambian friends dearly. But I could never understand their experiences, the experience of knowing that any illness that could easily be treated in most other parts in the world, would most likely kill them. I knew they had every reason to hate me for that. But before that man at the bus station, nobody had ever said it.

The incident at the bus station also brought to my mind a memory from early nineties in Finland, and my 15th birthday. Unfortunately, I happen to have the same birthday with Adolf Hitler. That is a date, when racist skinheads in many European countries celebrate by beating up foreigners. At that time, the first Somali refugees had arrived in Finland, and some young Finns had decided to turn into racist skinheads. One of them was a person who used to be very close to me. He had suffered from school bullying and the feeling of not belonging anywhere his whole life. And then, with a circle of friends who all had similar jackets and Dr Martens boots, and who all wanted to "defend" our country from foreigners, and to defend each other from anything bad, he finally felt safe and accepted. When I turned 15, he celebrated Hitler's birthday by beating up a random immigrant guy.



After all these years, I still can't think about that without feeling unbearably sad, disgusted and guilty.

As most Finns slowly learned to accept immigrants in our country, being skinhead went out of fashion, and the skinhead friend of mine converted into Islam.

But, when I and my husband returned back to Finland from Zambia late 2009, something had changed again. In Zambia, I had been writing a weekly internet blog for a Finnish newspaper. I had noticed a change reading the commentary on my writings. No matter what I wrote about Zambia or Africa, some anonymous commentators hijacked the conversation by posting xenophobic comments on immigrants and Islam, even though I never wrote about immigrants or Islam.

When we moved back to Finland from Zambia, our country seemed to be full of hate and identity-related aggression, and the foreigners who lived in Finland reported about being hassled and attacked in public places. At the parliamentary election in Finland last year, the biggest winner was a populist party that had many candidates with openly xenophobic views. I felt that I had returned to a country that I loved, but where I didn't belong to anymore.

In South Africa, the man who attacked us at the bus station was poor and grown up in a cruel apartheid society. Now he lived in a country where the mostly white wealthy minority lives behind massive gates and complicated alarm systems, scared of the mostly black majority that has absolutely nothing.

The Finnish skinheads of the early 90's were mostly school drop-outs, marginalized young boys and girls who decided to fight against the only people who were even more marginalized than themselves, the refugees.

According to the latest studies, many of those people who spread xenophobia in Finland right now are something else. They are mostly young or middle-aged men, and most of them are relatively wealthy. However, they feel that their values or their way of life is being threatened by someone or something they don't know. Does that mean that there is nothing to be done about identity-related hate, aggression, and violence? Does that mean that something can turn any of us into someone who sees other people not as human beings, but as a threat to our own identity? May be not.

When I think about my Zambian friends, I think that the gap between our worlds is so unbearable,



that those friendships should not have been possible. But they were, and they are. Our friendships are difficult and they will never be equal, but they are true. And I think it is all because of them. Because they decided not to focus in the huge, unfair gaps between our worlds and realities, but to concentrate on our similarities and common goals. We all wanted to develop the Zambian film industry. We all wanted to work on human rights issues.

We all enjoyed dancing and gossiping. I helped my friends to make their first films and they helped me to write a novel, that I would have never written without their stories.

Just before I left Finland to participate this seminar, we had our first round of presidential election.

The biggest surprise of that election was a success of a liberal, green party candidate, who has had an international career as a peace maker. The candidate represents everything that the xenophobic Finns hate. But he has met some of them face to face, and even made friends. After one of these meetings he said: "We do not need any more reasoning about who is right and who is wrong. We do need more understanding towards opinions that first sound wrong."

After that statement, some of the most xenophobic public figures have started talking less about their fears of the unknown, and more about respect and understanding. Maybe that could be a start for a bigger change.

Maybe, at least sometimes, even small gestures at the right time, could prevent vulnerable identities from becoming aggressive or violent identities.





Mohamed Kacimi



Mohamed Kacimi

Mohamed Kacimi est né en 1955 à El Hamel, dans une famille de théologiens. Après des études de littérature française à l'Université d'Alger, l'auteur quitte l'Algérie en 1982 pour s'installer à Paris. Là, il rencontre les poètes Bernard Noël et Eugène Guillevic avec qui il publie plusieurs traductions. En 1987, il publie son premier roman « Le Mouchoir ». Deux années plus tard, il co-signe avec Chantal Dagron, « Arabe vous avez dit arabe ? » « un florilège des regards que les écrivains d'Occident ont posé sur le monde arabe et l'Islam ». Lauréat du prix Afaa-Beaumarchais ; il écrit « la Confession d'Abraham » éditions Gallimard. Mis en scène par Michel Cochet, le spectacle est sélectionné pour la clôture des journées Beaumarchais au Studio de la Comédie française et programmé à l'ouverture du théâtre au Rond-Point en septembre 2002. Il a conçu pour la Comédie Française, le spectacle « Présences de Kateb » mis en scène par Marcel Bozonnet en 2002, et assuré l'adaptation du roman Nedjma de Kateb Yacine mis en scène au studio de la Comédie française la même année. En 2003, il écrit Babel taxi, éditions Lansman, mis en scène par Alain Timar à Knoxville, Usa et à Avignon. Lauréat en 2004 des missions Stendhal, l'auteur a reçu le prix de la Francophonie de la SACD en 2005 et obtenu la bourse année sabbatique du CNL. Sa dernière pièce « Terre sainte » a obtenu la mention du jury du grand prix de littérature dramatique. Elle s'est créée à Paris, Hambourg, Stokhlom, Vienne, Minsk, Jérusalem. Des créations sont en cours à New York, Rio de Janeiro et Helsinki.

Publications

- L'orient après l'amour, Actes Sud 2008
- Le jour où Nina Simone a cessé de chanter, Actes-Sud, 2008.
- Cléopâtre, Milan 2007
- Beyrouth XXI siècle, la Pensée de Midi, Actes Sud 2007
- Terre Sainte, l'Avant-Scène, 2006
- la Bouqala, avec rachid Koraïchi, Thierru Magnier, 2005
- Babel Taxi, Editions Lansman, 2005
- Journal intime et politique, Editions de l'Aube, 2003
- Il était une fois le Monde avec Elsa Solal, Dapper, 2001



«D'où vient le printemps arabe ?»

Souvenirs d'un révolutionnaire allergique à la nostalgie

Alger, septembre 1977

Fac centrale. Je suis admis à l'Ecole Normale Sup. Dans l'amphi archi comble, Christiane Achour, belle et hiératique, commente un passage d'Althusser. Aucune file n'est voilée à l'intérieur de l'Université ou en dehors. Le soir, j'assiste à la représentation de *la guerre de deux mille ans* de Kateb Yacine. La pièce débute l'Internationale, chantée en arabe, puis par une scène d'un combat de boxe entre Moïse et Mahomet, ce dernier est mis KO au premier round. La salle exulte. Kateb fume de gros pétards sur scène. Dans les couloirs de la cité U, Ferrat chante en boucle « Camarade ».

El Asnam, 10 octobre 1980

On habitait une grande maison au bois des oliviers. Le séisme du 10 octobre rase quatre vingt pour cent de la ville. Mes sœurs sont sauvées par miracle. Nous abandonnons tout en catastrophe. L'armée campe en bas de notre maison. Nous sommes rassurés. J'y retourne une semaine après, ils avaient tout pillé. Mes livres, ceux de mon père, les bijoux de ma mère, nos vêtements, nos photos, nos disques, tout avait disparu. L'armée algérienne nous a volé toute notre vie. Ce jour là, j'ai renoncé à l'Algérie.

Paris, septembre 1982

Après deux ans de service militaire et trois mois de prison, j'arrive enfin à Paris. Rue des deux Gares. Pour avoir dansé une nuit à la victoire de la Gauche, je passerai deux septennats à le regretter. Mitterrand a pourri à jamais le mot « socialisme ».

Alger, mai 1989

Après trente ans de dictature, le pays instaure le multipartisme et la liberté de presse. Envoyé par le magazine *Actuel*, je découvre un pays, libre, délirant, insensé, des partis politiques à foison et une presse vraiment libre qui tirait à boulets rouges sur tout ce qui bougeait. J'écris un grand reportage « Alger réinvente Mai 68 ». J'en ai honte jusqu'à ce jour.

Tel Aviv 2000

Qu'est ce que tu viens faire ici, me demande Leïla, une amie palestinienne.



- Je veux voir comment vous allez faire la paix.
- Tu arrives trop tard.

Alger, février 2004

Je reviens avec une équipe de télé. Par nostalgie, je demande à filmer dans la Fac centrale. Je franchis la grande grille verte et je tombe sur une marée de filles en noir. Pas l'ombre d'un cheveu libre. Aucune trace de Christiane ni d'Althusser.

Fès décembre 2005

Je lis à l'université les mémoires de Mohamed Khair-Eddine. On y découvre comment le plus sulfureux et le plus mécréant des auteurs marocains, acheté par le palais, finit ses jours dans un hôtel de Rabat en vantant la gloire de Hassan II et en implorant la miséricorde d'Allah. L'amphi est plein. Retentit alors l'appel à la prière. Etudiants et enseignants se lèvent d'un coup pour aller prier sur la pelouse. J'achève, seul, ma lecture.

Beyrouth, janvier 2006

J'adapte pour le théâtre le roman de Rachid al Daïf « Qu'elle aille au diable Meryl Streep ». Un roman sur la relation homme femme. Le texte de 30 pages est soumis à la commission de censure qui le renvoie avec 46 pages d'annotations dont j'ai retenu celle-ci « l'auteur écrit en page 5 : *l'homme embrasse sa femme sur la bouche*. Nous vous avisons que ce baiser ne sera toléré que s'il est dénué de toute manifestation de désir ou d'excitation de la part de la comédienne qui le recevra »

Sfax, juin 2007

A la fin d'une lecture à la médiathèque de Sfax, une dame demande à me parler en aparté. Elle est en larmes :

-J'anime un club littéraire, on se réunit une fois pas semaine entre femmes pour parler de nos lectures. Nous parlons de Kundera, d'Angot, de Duras de Marquez ou de Paul Auster. Depuis un moment, chaque mois, une de mes amies quitte le groupe, met le voile, fait un voyage à la Mecque et ne me parle plus... La dernière est partie cette semaine...Que dois-je faire ?

Jérusalem, mars 2007

Rue Via dolorosa, à la terrasse du Café de Jérusalem. Je sympathise avec un palestinien. Il m'annonce de go qu'il membre du Hamas. Je lui dis que je ne comprends pas la folie de son mouvement qui n'admet



pas, contre toute évidence, l'existence de l'Etat d'Israël. Il se lisse la barbe, tire sur son narguilhé et me dit :

- Décidément, nous n'avons pas la même vision du temps. Mais dis-moi est-ce que tu te souviens du Comté d'Edesse ?

Damas, décembre 2008

Je demande à Joumana une adresse où faire la fête à Damas

- Il faut aller à Bab Touma, la porte de Saint Thomas, dans le quartier chrétien, c'est le seul coin où on peut s'amuser.
- Et s'il n'y avait plus de chrétiens dans ce pays, personne ne ferait la fête ?
- Personne.

Gennevilliers, septembre 2009

Je suis invité par un collègue de la ville pour parler de mon livre « L'encyclopédie du Monde arabe ». Je remarque que la plupart des enfants de la classe de sixième somnolent. Je leur demande s'ils ont fait la fête la veille, ils me répondent qu'ils font tous le ramadan. Je tombe des nues. En colère, je leur explique que la religion n'a jamais imposé le ramadan aux enfants. Les élèves répondent en chœur « Madame, l'écrivain, il est juif ».

Rabat novembre 2010

Théâtre Mohamed V, je lis la traduction d'un texte d'une jeune auteure palestinienne, Dalia Taha, « Ce soir nous allons baiser jusqu'à l'aube ». Délire dans la salle. Je demande à Dalia de me rejoindre pour le lire en arabe. Quelqu'un me glisse à l'oreille : « Pour le français ça passe, mais si tu le fais en arabe, la police sera là dans une minute et il n'y aura plus de théâtre. »

Ramallah, juillet 2010

Je sors un soir avec mes étudiantes. Elles sont toutes dévoilées. Elles fument. Elles boivent. Elles rigolent. Rimah, Maya et Dalia. Nous prenons un taxi de Bir Zeit au Centre Ville.

La place des lions est bondée de jeunes. Ils regardent les nouvelles voitures de la police palestinienne, blanches et bleues ; les policiers ont les mêmes lunettes, le même uniforme que la police israélienne. On s'engage dans le souk. Une femme voilée se jette sur moi :

- Monsieur, ce sont vos filles ?

- Non, madame, ce sont mes étudiantes



- Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, aidez les à mettre le voile
- Je remarque qu'à ses côtés se trouve une jeune fille, en jean moulant et en tee shirt très court, avec un piercing sur le nombril
- C'est votre fille ?
 - Oui, Monsieur, que Dieu lui pardonne
 - Et pourquoi vous ne la voilez pas
 - Je ne peux pas, son père est responsable à l'OLP, il me tuerait. Mais vous avez l'air si gentil ; pour l'amour de Dieu, voilez-les.

Tunis, février 2011

Un soir place de la Kasbah, j'ai vu, avec Sonia, les jeunes danser et chanter leur révolution. Je me suis dit : je suis né dans un pays qui a été fait pour désespérer ses enfants, si un jour je retrouve de l'espoir, ce sera ici ».

Bruxelles Mai 2011

Au théâtre des Tanneurs. Je parle des frontières. Une femme voilée m'aborde. J'esquisse un mouvement de recul. Elle rit : « N'ayez pas peur, je suis professeur de littérature, je suis totalement incroyante, mais j'ai craqué, les jeunes, les femmes du quartier me regardaient tous les jours comme un monstre, comme quelque chose d'anormal, j'ai mis le voile, depuis, je sais que je me suis trahie, mais je me sens enfin pareille aux autres. Je respire... Je me sens libre... »

Tunis, Août 2011

Dans un taxi. Le chauffeur est jeune, 24 ans, très bien sapé et très poli. S'engage entre nous une discussion banale de taxi:

- Tu t'es inscrit ?
- Oui, le premier jour.
- Tu vas voter ?
- Bien sûr !
- Et pour qui ?
- Ennahda, bien sûr.

Il sent un silence gêné. Il éclate de rire:

- Mais Monsieur, ne faites pas comme les autres, Ennahda ne va manger personne. Je vous jure sur la tête de ma mère que n'avons rien contre les gens qui boivent, qui dansent, qui ne font pas le ramadan, qui



nagent, qui se foutent à poil, qui mangent halal ou pas, qui sniffent, Il y a un seul truc qui ne va pas, et je vous le dis franchement: toutes ces femmes qui travaillent alors que les jeunes sont au chômage et qui rentrent à 20 heures alors que les enfants crèvent la dalle, ça c'est pas normal, monsieur, vraiment, pas, ils faut qu'elles comprennent qu'il est temps qu'elles restent à la maison et nous on ne touchera pas au reste. Je vous le jure...On sait que le peuple tunisien aime faire la fête...On le changera pas, Monsieur, on le changera jamais.

Paris décembre 2011

Le Monde bouge. La Syrie flambe, l'Egypte tangué, le Yémen s'insurge, la Tunisie mute et l'Algérie hiberne. L'Algérie, c'est l'âge de glace avec l'humour en moins. Certains observateurs avertis imputent cette « apathie » collective aux années noires. Les Algériens auraient déjà donné, 200 000 morts, c'est énorme, depuis ils n'auraient plus de force pour se révolter. En d'autres termes, ils auraient épuisé leur forfait révolte depuis belle lurette. Comme si la révolte qui est un instinct éthique fondant même l'humanité de chacun, serait devenue un crédit de portable. Qui va nous « flexer » un autre crédit de colère ?

D'autres analystes, plus subtils, nous expliquent que les algériens n'ont rien à faire avec le printemps arabe, car justement ce printemps ils l'ont déjà fait en octobre 88, ! trente ans, avant tout le monde. Faute de construire depuis cinquante ans le moindre avenir, le régime algérien est imbattable pour l'invention du passé. Faute de changer le quotidien des Hommes, il leur offre des dates qui font rêver, 1945, 1954, 1962, 1965, 1988. Dates qui évacuent l'histoire réelle pour ne laisser place qu'à la légende. A propos de légende, il convient de rappeler que Octobre 1988, ne fut pas Octobre 17. Chadli n'était pas Nicolas II, et Bab el Oued n'est pas Petrograd. Des milliers de gamins sont sortis dans la rue crier leur misère, l'armée a ouvert le feu sur eux. Bilan 500 morts. Paix à leurs âmes. A cette foule qui criait famine, le régime jette, on ne sait pourquoi, en pâture le multipartisme, 62 partis politiques sortis du chapeau : « Tenez, bouffez maintenant ». Ce Multipartisme qui donnera naissance à une presse libre, amplement subventionnée par l'Etat, au FIS et se solde aujourd'hui par les pleins pouvoirs à l'État FLN. Bravo ! Le FLN qui soit dit en passant et en cinquante ans de pouvoir n'aura fait le bonheur d'un peuple que durant un seul jour avec le but marqué à Oum Dourmane. Aujourd'hui, au vu des résultats des élections en Egypte, au Maroc, et en Tunisie, beaucoup de compatriotes rient sous cape : « On l'a échappé belle, tout ça pour ça ? ». A quoi bon passer par les urnes pour avoir les barbus sur le dos ? ». Ce raisonnement simpliste fait oublier une chose, ce n'est pas la démocratie qui engendre l'islamisme mais la dictature. Durant plus d'un demi siècle, tous les Etats arabes confondus ont privé des millions de femmes et d'homme, de liberté, de culture, d'éducation et d'humanisme, ne leur laissant pour unique issue de secours que Dieu et son paradis. Pour être franc, ce ne sont les suffrages obtenus par les islamistes qui



me font peur mais surtout l'islamisation rampante des sociétés arabes. De Bagdad à Rabat, on assiste à l'émergence de cet Islam-Taiwan de façade, voile fluo, Kamis et Nike, khimar et piercing, Coran à la place des sonneries Nokia. Tout dans l'apparence et rien dans la tête. On sacrifie toute spiritualité au profit d'une vision binaire du monde : Yajouz ou la Yajouz. Comme dirait Renan 'un bon musulman est quelqu'un qui ignore le doute ». Les Islamistes n'ont même pas besoin de prendre le pouvoir, car toutes ces sociétés arabes sont gangrénées par la religion.

Mais le printemps arabe aura tout de même permis deux choses fondamentales : conjurer la peur et vivre de vraies élections, quel qu'en soit le résultat.

La démocratie ne tombe pas du ciel, elle est un difficile apprentissage et les islamistes seront bien obligés de jouer le jeu, comme on le voit depuis quelques semaines en Tunisie où la société civile a fait reculer Ennahda sur plusieurs points importants. Et si les Islamistes jouent aujourd'hui le jeu, on peut dire que c'est en partie grâce à l'expérience algérienne qui a tracé une sorte de ligne rouge dans l'inconscient collectif. Espérons que la mémoire du drame algérien servira à préserver les autres pays du cauchemar islamiste.





Chris Stewart



Chris Stewart

Né en Angleterre en 1951, Chris Stewart a travaillé pendant de longues années comme tondeur de moutons. En 1984, il effectue un voyage en Chine, où il commence à écrire un guide, 'The Rough Guide to China'. L'ouvrage marquera le début de sa carrière littéraire. En 1988, après avoir passé la première moitié de l'année en Chine, il achète une ferme abandonnée dans les montagnes au sud de Granade en Andalousie. Dix ans plus tard il écrit un livre sur ses expériences, 'Driving Over Lemons'. Le livre, totalement imprévu, jouit d'un énorme succès, avec plus d'un million et demi d'exemplaires vendu, et traduit en seize langues (dont le Français et l'Arabe). Actuellement, il se consacre à cultiver sa ferme et continue à écrire (quatre ouvrages à ce jour).



S'éloigner de la force centripète de la ferme: l'agriculture comme moyen de voyager

C'est bien d'être beau, c'est bien d'être intelligent, mais c'est encore mieux d'avoir de la chance ! Moi, j'ai toujours eu de la chance... j'ai même été comblé. Que je m'explique : un célèbre statisticien avait calculé que la meilleure année de naissance — pour un Anglais du moins — était 1948. C'était le début de l'État Providence : après les privations de la deuxième guerre mondiale, l'Angleterre se réjouissait des premiers temps de paix et de prospérité, des années qui dureraient toute une vie. Il y avait donc du travail à foison, tout comme de la santé, de la nourriture, de la sécurité, de la liberté, sans oublier des richesses, fruits combinés du pétrole peu cher et du butin de nos activités coloniales. Nous bénéficions d'une couverture sociale du berceau à la tombe, finissant ainsi de placer à la portée de nos mains tous les attributs d'une vie confortable et aisée. En bande son, on avait les Beatles et Bob Dylan, et Tim Leary fournissait de quoi planer...

Je suis né en 1951, au bon moment. Je suis également né dans le sud de l'Angleterre, au bon endroit, une démocratie stable avec des doses généreuses de justice, de liberté d'expression, et une palette d'opportunités aussi riche que possible... bref, un pays qui profitait pleinement des fruits du capitalisme naissant.

Je suis né dans une famille aisée de la classe moyenne, dans le bon milieu social. On lisait des livres, on voyageait un peu, on était au courant de l'actualité, on en débattait et on remettait le monde en cause, mais pas trop...

Je n'y suis pour rien, c'était tout simplement le destin. J'aurais pu naître chez les Inuits, esclave dans une plantation de coton, coolie tirant des bateaux le long du fleuve Gyang-Tse... voire même prince ! J'ai eu de la chance et j'aurais été stupide de ne pas en profiter au maximum. Mais au fond de moi, j'ai toujours eu le sentiment que quelqu'un devrait payer la note pour tous ces privilèges... et ça ne serait sûrement pas moi !

En tout état de cause, dès le jour de ma naissance, je me suis escrimé à devenir Anglais. J'ai bien sûr appris la langue, lu la littérature appropriée — Dickens, Shakespeare, Thomas Hardy —, me



suis nourri de la célèbre « cuisine anglaise » — c'était bien avant l'afflux d'étrangers qui allaient nous enseigner l'art de faire une cuisine acceptable ! Et j'ai longtemps vadrouillé, béat, dans les bois et vallées de l'Angleterre rurale. C'était une terre de paix et de plénitude, aux paysages précieux et emplis de charme, et où les « indigènes » passaient en un clin d'œil de l'humour à la mélancolie la plus profonde. Il y faisait bon vivre, j'adorais ce pays et l'adore toujours. C'était mon lieu d'appartenance.

Et puis, à l'âge de dix-huit ans, j'ai lu «As I Walked out one Midsummer morning» (« Alors que je marchais un matin d'été »), de Laurie Lee. Au même âge que moi, cet auteur a quitté à pied sa campagne anglaise natale, pour marcher jusqu'au sud de l'Espagne. Ce livre, plus qu'un simple récit de voyage, était pure poésie, qui a su toucher mon âme au plus profond, comme celle de dizaines de milliers d'autres jeunes Anglais. C'est LE livre, de ces livres qui modifient le cours de l'action en nous portant vers les itinéraires les plus intéressants et moins conventionnels. Ce sont les livres qui dérangent et déroutent. Laissez-les de côté et vous êtes assurés de mener une vie tranquille, sans aspérités ni surprises !

Un jour, alors que je passais devant une librairie dans la ville de mon enfance, j'ai été attiré par un de ces « Beaux » livres qui offrait ses trésors intérieurs aux passants curieux, du fond de la vitrine où il était exposé. Je me suis arrêté, comme envoûté, et j'ai passé un long moment à le contempler. Old Spain — « L'Ancienne Espagne » — était son titre, et la gravure qui s'offrait aux regards représentait le palais de l'Alhambra à Grenade, d'un artiste anglais nommé Muirhead Bone... je n'avais jamais rien vu d'aussi beau ! Je suis entré dans la librairie — un de ces établissements où il faut sonner pour pouvoir en franchir le seuil — et j'ai demandé : « C'est combien pour ce livre en vitrine ? ».

Le libraire m'a toisé de haut en bas — il n'aimait vraiment pas ce qu'il avait devant ses yeux, un jeune homme en bleu de travail, ayant passé sa matinée à décrotter la porcherie de la ferme où je commençais ma carrière agricole — : « Je crois, Monsieur, que c'est au-dessus de vos moyens ; il vous en coûterait cent vingt livres... ». En effet, mon travail à la ferme ne me rapportait à l'époque que la modeste somme de douze livres par semaine, ce qui représentait au moins six mois d'économies pour atteindre une telle somme ! « — Pourriez-vous me le mettre de côté, s'il vous plaît ? Voici cinq livres d'acompte, et je vous apporte le complément dès que j'en ai la possibilité. »

Ce livre, je l'ai toujours aujourd'hui et c'est l'un de mes trésors les plus précieux... Bizarrement,



maintenant, je vis juste de l'autre côté de la montagne, à seulement une heure de route de ce palais légendaire ! Ce n'était qu'un livre, mais un GRAND livre, qui a contribué à élargir mes horizons en réduisant mon sentiment d'appartenance à mon lieu de naissance.

Ce sont ces deux livres qui m'ont décidé à aller à la découverte de l'Espagne. «Mais comment peux-tu seulement songer à aller en Espagne ? Fulmina ma copine du moment, une Suédoise très engagée. C'est une dictature exécration, et y aller c'est la cautionner ! » J'ai tenté de la rallier à ma cause avec une suite d'arguments et sophismes aussi fumeux que peu convaincants et suis parti malgré tout, pour passer l'hiver à Séville en apprenant la guitare flamenco.

Un nouveau lieu. J'avais toujours été heureux et à l'aise chez moi, dans le berceau de la vieille Angleterre. C'est un paysage verdoyant, intime et cosy. Je suppose que c'est ce qui a façonné le caractère anglais, bien que curieusement ce soient les mêmes raisons qui poussent bon nombre d'Anglais à quitter ce même havre enchanteur pour aller vagabonder dans les contrées les plus sauvages de la Terre. Cela a aussi quelque chose à voir avec le fait de vivre sur une île : il faut s'en échapper !

Mais ce nouveau lieu satisfaisait toutes mes aspirations orientalistes : le parfum du jasmin et des fleurs d'oranger, les beautés exotiques aux cheveux d'encre, l'architecture mauresque — ah ce palais de conte de fées à Grenade ! —, la langue, la musique... et ces paysages sublimes aux montagnes imposantes que l'on ne trouve pas en Angleterre. De retour au bercail durant le reste de ma jeunesse, je n'ai jamais oublié l'Espagne.

Enfin, je suis parti. Ce n'était pas une émigration dans les règles de l'art... J'ai abandonné une existence confortable et sans soucis, pour l'Inconnu. Ce n'était pas si difficile ; après tout l'Espagne faisait partie de l'Europe ! Pourtant, je n'étais que trop conscient de la différence qui existait entre mon émigration volontaire, fruit conjoint du désir et du caprice, et les mouvements de population induits par la nécessité que nous pouvons partout observer aujourd'hui. Si je n'ai eu aucun mal à délaisser mon pays d'origine, pour combien cela représente au contraire une véritable déchirure !

J'ai donc acheté une ferme abandonnée — elle ne coûtait rien, personne n'en voulait — et je me suis mis à intégrer le « vieux Moi » dans un « nouveau lieu ». Heureusement que je l'ai fait... je ne serais pas ici, aujourd'hui, à Alger, parmi vous, dans le cas contraire. J'aurais probablement



mené une belle vie cossue, liée aux avantages inhérents à ma naissance, quel dommage !

Cela fait maintenant vingt-trois ans que je vis en Andalousie. J'ai appris la langue, lu la littérature et parcouru la montagne. J'ai désormais le sentiment que ce « nouveau Moi » appartient vraiment à ce « nouveau Lieu ». Mais ce que j'aime le plus, c'est ma ferme. J'aime avec autant de passion la ferme que la terre qui l'entoure. Je connais chaque arbre, chaque rocher, chaque plante, – qu'elle soit sauvage ou plantée par mes soins – la terre me nourrit autant qu'elle me rend heureux. Je cueille et mange les oranges, les grenades, les figues et les amandes. Je cuisine avec l'huile de mes propres olives. Les arbres m'offrent en été la fraîcheur ombragée qui me protège de la morsure impitoyable du soleil, et du bois pour réchauffer les longues nuits d'hiver. Je bois l'eau de ma source, me baigne dans la rivière et je mange la chair de nos propres agneaux. Eux-mêmes se nourrissent de thym et de romarin sur les collines au-dessus de la ferme, et le soir, descendent se gaver de figues, d'oranges et d'olives... ils ont un goût excellent !

Je suppose que si vous me faisiez moi-même rôti, j'aurais probablement la saveur délicieuse de l'Andalousie. Après tout, on est ce que l'on mange ! Et c'est ainsi que je suis également du jambon pata negra, des vins de Jerez, des poissons vigoureux du détroit de Gibraltar, et ces agneaux. J'appartiens à l'Andalousie, j'en suis même constitué. Dans la mesure où j'ai aussi pu contribuer à mettre en œuvre quelques petits changements – comme la tondeuse électrique pour les moutons, les effets de mes livres sur le tourisme rural, et même l'existence de ma fille, qui est une Andalouse de plus – je fais bel et bien partie de cette terre.

Il m'est difficile d'échapper à la force centripète de la ferme. J'y passe et vais y passer le plus clair du reste de ma vie, jusqu'à ma dépouille qui reposera sous l'oranger, pour se mêler à la terre même... Et c'est ainsi qu'un fragment de l'Andalousie sera composé de moi-même. Je suis d'ailleurs en train de me fabriquer un cercueil d'alfa (herbes tressées) pour pouvoir m'allonger dedans quelques heures par jour, avec un bon livre, pour me préparer au sommeil éternel.

Ce n'est pas simplement ma passion pour cette terre qui exerce sa force centripète sur moi et me contraint à rester sur place. Quelqu'un doit bien aussi s'occuper des moutons, des chiens, des chats, des pigeons, des poulets et du perroquet, en plus d'arroser aussi les arbres et le potager !

Il en résulte que je ne voyage plus beaucoup. J'ai toujours plus considéré le voyage comme



un moyen et non une fin en soi. J'étais à la recherche du coin de paradis sur Terre pour m'y installer et y fonder une famille. J'ai fini par le trouver, ce qui m'a enfin libéré des désagréments, de l'ennui et du manque de confort occasionnés, il faut bien l'admettre, par le voyage. Néanmoins, cette envie de découverte n'est jamais entièrement satisfaite... et c'est ainsi que je me retrouve on the road again, et ravi d'être ici parmi vous à Alger.

De plus, c'est un fait qu'à mon âge, il vous faut de bonnes raisons pour voyager ; se contenter de simplement regarder le monde et se faire prendre en photo devant ne suffit plus ; il vous faut un but, ou du moins un prétexte. Ce qui est génial avec le métier d'écrivain, c'est que l'on peut aller où l'on veut, goûter de nouvelles expériences, explorer de nouvelles directions. Voici donc le récit de mon voyage jusqu'à vous, avec quelques-uns de ses tenants et aboutissements.

Cela a donc commencé par un courriel, reçu l'an dernier d'une certaine Mme Laura Baeza, et m'invitant à une conférence littéraire à Alger. Il m'était absolument impossible de m'y rendre : j'essayais alors d'écrire un nouveau livre et refusais toute invitation. Mais j'ai regardé le courriel un long moment avant d'y répondre : ce n'est pas tous les jours que l'on vous invite en Algérie... Ce que je connaissais de l'Algérie pourrait se résumer ainsi : Rachid Taha, Cheb Khaled et quelques autres Cheb variés, Camus, le film La Bataille d'Alger, la guerre d'indépendance, la guerre civile... peu de choses en fait, mais plus ou moins les mêmes que pense connaître Monsieur Tout le monde sur l'Algérie. Si c'est par hasard qu'on on habite en Andalousie, il est néanmoins difficile d'ignorer la présence du Maghreb... L'Andalousie en est, d'une certaine façon la continuité, toute imprégnée de la force de son histoire et de sa culture. J'avais également visité Alger quelques années auparavant, et cette ville m'avait comme piqué d'une passion étrange... Oui, je voulais vraiment y revenir !

J'ai donc pris l'avion pour aller à Paris. Étant donné que la plupart des interventions allaient certainement être en français, et que j'avais appris les rudiments de cette langue au lycée, j'imaginais que deux semaines dans cette ville me suffiraient pour raviver ma pratique du français. Bien sûr c'était un prétexte assez transparent pour aller m'amuser à Paris. Ma femme m'a offert comme cadeau de Noël Éloge de Paris, de Victor Hugo, écrit en 1867, en guise de préparation à cette première étape du voyage. J'ai lu le premier chapitre dans l'avion.

« Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale au reste de



l'humanité.....

Quiconque voudra aura sur un sol vierge un toit, un champ, un bien-être, une richesse, à la seule condition d'élargir à toute la terre l'idée patrie, et de se considérer comme citoyen et laboureur du monde ; de sorte que la propriété, ce grand droit humain, cette suprême liberté, cette maîtrise de l'esprit sur la matière, cette souveraineté de l'homme interdite à la bête, loin d'être supprimée, sera démocratisée et universalisée.Elle sera plus que nation, elle sera civilisation ; elle sera mieux que civilisation, elle sera famille.

Cette nation aura pour capitale Paris, et ne s'appellera point la France ; elle s'appellera l'Europe».

Victor Hugo, Introduction au Paris-guide de l'exposition universelle de 1869. Paris : Librairie internationale, 1867 : Chapitre I « L'Avenir ». Ce premier chapitre décrit le rêve de cet écrivain, celui d'une Europe unie qu'il imagine dans le lointain futur du XXe siècle. Et c'est une vision si passionnée et empreinte de tant de poésie, que cela m'a coupé le souffle. J'adore ce concept d'une « Europe unie », et je suis fier d'être Européen. Mais à présent, en 2012, alors que l'Europe est si fragile et manque tant d'unité, j'avais perdu de vue la grandeur de cette vision. Bien sûr, Victor Hugo avait tout naturellement conçu cette Europe avec Paris comme centre ou capitale : en déambulant dans les rues de cette ville si belle, je me surprénais à penser que ce ne serait pas une si mauvaise idée...

Mais j'irais encore plus loin : l'Europe de mes rêves devrait également intégrer la Turquie, le Maroc, la Tunisie et peut-être encore davantage l'Algérie. La plupart de mes compatriotes, tant les Espagnols que les Anglais, diraient que cela va trop loin, que ce serait inviter le loup dans la bergerie... Je ne partage pas leur opinion : une Europe dont les pays méditerranéens feraient partie, serait d'autant plus forte, plus riche, plus juste et chacun s'y sentirait plus en sécurité.

Ce qui m'importe tout autant, c'est que nous, habitants des pays les plus aisés d'Europe, jouissons de cette richesse et de cette vie cossue grâce au butin de nos exploits colonialistes : combien de vies avons-nous en effet réduites en esclavage, combien de trésors avons-nous pillés et chargés dans nos navires ? D'un point de vue moral, nous avons clairement une dette énorme à régler... Certains devraient même avoir honte d'oser déclarer que ce sont les pays émergents qui NOUS doivent de l'argent. Quelle fumisterie !



Un économiste d'Amérique latine a calculé la valeur actuelle de l'or, de l'argent et des résultats des travaux forcés que les Espagnols ont volé au continent, et le chiffre obtenu dépasse l'entendement ! Moi je crois que le pitoyable 0,7% du PIB que les pays des Nations Unies doivent octroyer à un capital développement pour les pays émergents — une somme que seule la Suède, qui n'a pourtant quasiment pas de passé colonialiste, a réussi à atteindre pour l'instant — est presque une insulte. JFK a dit que l'on ne pouvait créer un paradis intérieur en laissant l'extérieur ressembler à un enfer... pourtant c'est ce que nous avons fait et continuons à faire !

Doit-on s'étonner que l'amertume et la frustration des nations plus pauvres se traduisent parfois en actes qui menacent le bien-être et la sécurité des riches ? Que nenni ! Parvenir à une Europe plus sûre, plus riche et équitable, qui puisse offrir à tous les peuples qui y habitent une vie digne d'y être vécue, passe par l'intégration, des investissements et de la communication.

Et nous voilà ici aujourd'hui... en train de communiquer, de faire notre part du boulot, même si ce n'est qu'un début... C'est néanmoins un grand honneur et un privilège d'y avoir été invité. Merci.



L'appropriation des langues et la transmission des imaginaires





Amara Lakhous



Amara Lakhous

Écrivain arabophone et italophone, né à Alger en 1970, il vit en Italie depuis 1995. Diplômé en philosophie et en anthropologie, il a aussi un doctorat en sciences humaines (Université de Rome, La Sapienza).

Il a publié son premier roman *Les punaises et le pirate* dans une édition bilingue arabe et italienne en 1999. Son deuxième roman paraît en arabe en 2003 à Alger chez El Khtilef, sous un titre assez ironique *Comment têter une louve sans se faire mordre*. Lakhous le réécrit lui-même en italien avec un autre titre: *Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio*, Edizioni e/o, 2006.

Ce roman a remporté le prix Flaiano, le prix Recalmare Leonardo Sciascia et le prix des libraires algériens 2008. Il a été traduit en français (*Choc des civilisations pour un ascenseur piazza Vittorio*, Actes sud, 2007 et Barzakh, 2008), en anglais (*Clash of Civilizations Over an Elevator in Piazza Vittorio*, Europa Editions, New York, 2008), en hollandais (*Lift op piazza Vittorio*, Mistral, 2009) et en allemand (*Krach der Kulturen um einen Fahrstuhl an der Piazza Vittorio*, Wagenbach, 2009). Ce roman a été adapté au cinéma par Isotta Toso avec le même titre.

En 2010 il a publié *Divorzio all'islamica a viale Marconi* dans deux versions arabe et italienne. Les traductions française (Actes Sud et Barzakh), anglaise (Europe Editions) et allemande (Wagenbach) sont en cours et seront publiées dans les mois prochains



Être un écrivain bilingue: arabiser l'italien et italianiser l'arabe

Mesdames et messieurs, merci pour votre présence. Je voudrais remercier la délégation de l'Union européenne pour cette invitation. Je remercie l'Institut culturel italien et sa directrice, madame Maria Battaglia et je suis très honoré, extrêmement honoré, par la présence de l'Ambassadeur, monsieur Gianpaolo Cantini.

Je voudrais commencer par une métaphore. Je suis né à Alger, à Hussein-dey, et j'ai donc grandi là-bas, et, à Hussein-dey, il y a [retrépolé]. [retrépolé], pour moi, c'est la mémoire, c'est l'enfant, ce sont les promenades avec mon père pendant les week-ends. Il y avait des arbres. De très beaux arbres. Très grands. Lorsque je suis retourné à Alger il y a trois ans, je n'ai pas retrouvé ces arbres. Ils ont construit le tramway. Il faudrait plutôt dire qu'ils étaient en train de construire le tramway, et je n'ai pas trouvé les arbres. J'étais vraiment triste. J'ai demandé et ils m'ont dit que ces arbres étaient toujours vivants. Ils les avaient déracinés et replantés juste à côté de Kouba. Avant de repartir en Italie, je suis allé les revoir. C'était quand même un salut, c'était un salut à mon enfance, à mon père que j'ai perdu il y a deux ans.

Pour ma part, je pense que cette métaphore me représente. Lorsque j'ai émigré en Italie en quatre-vingt-quinze, je me suis déraciné de l'Algérie, parce que c'était une période vraiment pénible. Mais je me suis replanté. J'ai replanté dans la culture italienne, dans la langue italienne, mes racines berbères, kabyles. Je suis berbère en ce sens que ma mère ne parle pas arabe, elle parle toujours kabyle. Chez moi, on parle kabyle. Mais je suis né à Alger, j'ai donc appris l'arabe algérien, j'ai été fait l'école coranique et je me considère arabe. Je n'ai jamais perçu de conflit entre mon identité berbère et mon identité arabe.

J'ai donc replanté mes racines dans la culture, la langue italienne. Bien sûr, en Italie, il y a aussi une histoire très importante. Pendant plus de deux siècles, la culture arabe a été la culture dominante en Sicile – lorsque je vais en Sicile, j'y retrouve mes racines – et pas uniquement en Sicile. Dans le futur, j'aimerais bien travailler et approfondir cet aspect-là.

Mon projet littéraire consiste, pour l'expliquer brièvement, dans l'écriture d'un roman dans deux versions. Chaque roman a deux versions, une version en arabe, une version en italien. Mon premier roman, *Choc des civilisations pour un ascenseur Piazza Vittorio*, comme l'a rappelé mon ami Amin Zaoui, a été publié



en Algérie en 2004. [propos en arabe] Puis je l'ai réécrit en italien. Je ne l'ai pas traduit, mais je l'ai réécrit. J'ai travaillé deux ans, j'ai travaillé sur une trentaine de versions. C'était vraiment une expérience extraordinaire parce que c'était une aventure. Moi, j'aime les aventures. Comme dans toutes les aventures, on en connaît le début, le commencement, mais on ne connaît pas la fin.

Le roman suivant, je l'ai écrit en italien, *Divorzio all'islamica a viale Marconi*; le titre en arabe étant [l'auteur répète le titre en arabe], il s'agit donc d'un titre différent. Je l'ai d'abord écrit en italien, puis je l'ai réécrit en arabe. Ils sont sortis pendant la même période. En fait, pour moi, être écrivain c'est avant tout travailler la langue, c'est avoir un style personnel. En Italie, je suis peut-être l'unique romancier qui écrit en italien et qui réécrit ses œuvres en arabe. Je pense être aussi un cas particulier en Algérie. Je travaille beaucoup sur la langue. La question de la langue m'intéresse beaucoup. J'ai toujours vécu dans un pluralisme linguistique. Je ne peux donc pas vivre avec une seule langue. Un jour, aux États-Unis, j'ai dit que j'étais un polygame linguistique. Ils parlaient des Musulmans, et j'ai dit « voici un polygame, mais un polygame linguistique ». Je vis donc cette situation.

Il y a une citation de Federico Fellini qui est pour moi un point de repère, même s'il n'est pas un écrivain mais un cinéaste. Pour moi il est la référence culturelle italienne la plus importante. Federico Fellini disait que chaque langue regarde le monde d'une manière différente. Pour ma part, en toute sincérité, je l'avais déjà compris pendant mon enfance parce qu'en parlant le kabyle, le berbère à la maison, l'arabe algérien dans la rue et l'arabe classique à l'école et le français avec mes cousins immigrés, j'ai compris qu'il avait toujours un travail d'adaptation. J'ai essayé d'adapter le berbère à l'arabe, l'arabe au berbère, le français au berbère, c'était une richesse pour moi. Donc, je n'ai jamais compris le conflit linguistique en Algérie. Vraiment pas. En Italie, j'ai ajouté une autre langue, parce que j'avais la base.

Lorsque je dis que j'arabise l'italien et que j'italianise l'arabe, qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas un slogan. Je vais vous l'expliquer brièvement. Cette réécriture consiste en deux adaptations, en une double adaptation. L'adaptation pour les lecteurs, donc les lecteurs arabophones, les lecteurs italiens et les lecteurs étrangers, parce qu'à travers la langue italienne, je suis traduit en anglais, en allemand et plusieurs autres langues. Pour moi, l'italien est donc aussi la porte vers l'universel. C'est pour cette raison que j'ai une grande dette envers la culture italienne, envers la langue italienne.

L'adaptation pour mes lecteurs est un travail très approfondi visant à connaître la sensibilité des lecteurs, etc. Pour vous donner un exemple, c'est un peu comme les proverbes. Les proverbes, on ne peut pas



les traduire. Il faut chercher. Dans la Méditerranée, nous avons vraiment l’embarras du choix. Il y a des proverbes qui se ressemblent, mais on ne peut pas les traduire. Si on les traduit, ils meurent. C’est un peu comme les blagues. Si je raconte une blague algérienne à des Algériens, ils rient. Si je la raconte à des Italiens, à des Français, ils me regardent et me disent « c’est fini ? ». Et même chose avec une blague italienne racontée à des Arabes. Pourquoi ? Parce que chaque blague a un code de référence. Et la blague la plus réussie, c’est la blague qui n’a pas besoin d’explication. C’est donc ce travail là que je réalise. En étant l’auteur et non pas le traducteur, j’ai la liberté absolue de changer, de couper, d’ajouter, etc. Voilà donc pour la première adaptation.

Venons-en à la deuxième adaptation, qui est la plus importante, je pense. Moi, je suis, en tant qu’écrivain, comme Federico Fellini. Fellini donnait une grande liberté à ses acteurs. J’ai lu des interviews, des livres, par exemple sur le rapport entre Fellini et Marcello Mastroianni, l’acteur de la *Dolce vita* et *Otto e mezzo* – Huit et demi. Il lui laisse la liberté, il ne lui donne même pas le scénario. Il lui dit, par exemple dans la *Dolce vita*, « voilà, tu es un fils de journaliste et la situation est comme ça ». Et Mastroianni commence à réciter son texte. Je fais un peu la même chose avec mes personnages. Je donne une indication et ces personnages doivent trouver leur voie.

En écrivant dans deux langues, j’ai ce grand avantage de libérer mes personnages, d’exploiter les potentialités de mes personnages. Je vais vous donner un exemple pour mieux expliquer ce concept. Dans mon roman, dans *Divorce à la musulmane rue Marconi*, il y a une jeune femme égyptienne qui porte le voile. Alors moi j’ai décidé – dans la conclusion je parlerai aussi de l’identité – de me mettre dans la peau de cette femme-là. Je me suis dit « j’ai cinq sœurs, j’ai grandi avec cinq sœurs, c’était donc une expérience extraordinaire de connaître cinq caractères différents, etc. Je me suis battu, je suis fier de le dire, pendant mes études à l’université d’Alger, pour l’égalité, pour les droits de la femme, etc. Alors je me suis dit que peut-être le moment était venu de me mettre dans la peau d’une femme et essayer de regarder ce monde-là.

Je m’en rappelle très bien, un jour, je me suis isolé pendant une quinzaine de jours. Je me suis levé le matin, je me suis mis à écrire. J’utilise beaucoup la technique cinématographique. J’utilise par exemple le montage et il y a donc des indications à suivre. L’indication était la suivante : Sofia, la jeune égyptienne, parle de son mari, il est très pratiquant, elle essaie de raconter cet aspect-là. Et j’ai donné ma voix à Sofia, j’ai essayé de la suivre et elle m’a apporté sur ce passage qui, moi, lorsque j’ai eu fini de l’écrire, m’a laissé ému pendant peut-être une dizaine de minutes, un quart d’heure. Je vais vous lire ce passage.



Il s'agit de la traduction française qui sera publiée chez Actes Sud au mois de mars, chez Barzak, peut-être avant l'été. La traduction est assurée par Elise Groux, qui a déjà traduit mon roman précédent *Choc des civilisations*. « Je décide de rentrer à la maison sans passer par la bibliothèque Marconi parce que je dois préparer un grand repas. Aujourd'hui, nous avons un invité. Mon mari, Feliz, est très heureux. Ce n'est pas un jeu de mots. Il est vraiment très heureux. Pourquoi ? Il a réussi à convaincre l'ami tunisien qui travaille avec lui de faire la prière. Et en l'amenant sur la bonne voie, il recevra en retour une commission pour ses bonnes actions. C'est un investissement fructueux qui mène droit au paradis. L'Islam encourage beaucoup le prosélytisme. Par exemple, si quelqu'un t'enseigne le Coran, dieu le récompensera chaque fois que tu récites un verset. C'est la même chose avec la prière. Et alors ? Alors rien. Mon mari s'est transformé en prosélyte, une sorte d'évangéliste musulman. Un bon résultat n'est-ce pas ? En tant qu'épouse, dois-je me réjouir ou non que mon mari aille au paradis ? La réponse est plutôt complexe. Tentons de la simplifier.

Les Musulmans doivent employer leur vie terrestre à conquérir la vie éternelle. L'objectif principal de tout pratiquant est d'obtenir cette récompense. On prie, on fait le ramadan, le pèlerinage à la Mecque, et cetera et cetera pour une raison très précise : gagner le paradis. Mais si vous demandez à un Musulman pratiquant pourquoi il tient tellement au paradis, après quelques acrobaties verbales, il finira par l'avouer, pour les houris. Voilà ce que gagne un bon Musulman, de magnifiques femmes qui restent toujours vierges après tout rapport sexuel. Et ainsi nous arrivons à la question à un milliard d'euros : qu'obtient la femme musulmane si elle a la chance de poser le pied au paradis ? Les houris ? Je ne pense pas. À moins qu'elle soit lesbienne. À ma connaissance, les homosexuels des deux sexes sont exclus du paradis musulman. Existe-t-il des houris de sexe masculin ? Je ne crois pas. Et alors ? Alors rien ! Nous avons un sérieux problème à résoudre. Un détail important me revient maintenant à l'esprit : quand nous étions au lycée, une amie très courageuse posa précisément cette question au professeur d'éducation islamique. La réponse fut très simple. Si une femme musulmane conquiert le paradis, qui trouvera-t-elle qui l'attend ? Le mari avec lequel elle a vécu dans la vie terrestre. Et ce serait ça la récompense ? Ciel ouvre-toi ! Les camarades de classe se déchaînèrent. Et si la femme n'a pas été heureuse avec son mari dans la vie terrestre ? Le paradis ne devrait-il pas être le lieu du bonheur ? Dans ces conditions, ne risque-t-il pas de devenir un véritable enfer pour elle ? Et prenons le cas où son mari va en enfer, parce qu'il a assassiné ou violé. Qu'en sera-t-il de la brave femme ? Et encore : et si la femme était célibataire ou répudiée, c'est-à-dire sans mari. Le professeur resta sans voix et n'avait pas de réponse à nos questions ? Il n'y avait probablement jamais pensé parce qu'il ne s'était probablement jamais mis à la place d'une femme. En tout cas, moi, je n'ai toujours pas bien compris ce que nous ferons, nous les femmes, si nous gagnons une petite place au paradis. Voilà pourquoi je m'inquiète du futur religieux de mon mari. Avec la vie qu'il mène,



en respectant dans ses moindres détails les préceptes de l'Islam, il est probable qu'il ira au paradis. Moi aussi, j'ai tous les papiers en règles pour ne pas atterrir en enfer. Alors on se retrouvera encore ensemble dans l'autre monde ? Pour être sincère, ce scénario ne m'enthousiasme pas plus que ça. En bref, je ne trouve pas de grande motivation. C'est compris ».

Voilà, ce passage-là, je vais être sincère avec vous, je ne me suis jamais posé cette question. Ils m'ont toujours éduqué en disant que, pour ce qui concerne le paradis, nous, Musulmans, nous aurons de très belles femmes, etc. Mais pour les femmes, je n'ai pas...

Alors, après avoir écrit la version italienne, j'ai écrit la version arabe. Je suis très sûr de ça, je n'ai pas de doute. Sofia, mon personnage, donc, ne pouvait pas dire ça en arabe. Je suis absolument sûr de ça. Elle ne pouvait pas oser. Donc, l'italien, en quelque sorte, a libéré mon personnage, et c'est un petit exemple que j'ai voulu vous lire.

Je clôture, d'accord. Pour la conclusion, je pense que la langue est un acte de liberté. Moi, je déteste les frontières. Pour aller dans un pays, la France, l'Italie, l'Angleterre, ils vous demandent le visa, les documents, etc. Pour apprendre une langue, cela dépend seulement de la volonté personnelle. Si quelqu'un veut apprendre le chinois, il est vraiment libre de l'apprendre. Cela dépend de sa volonté. C'est une question de volonté et de liberté, c'est très important. Un jour j'ai fait une rencontre, j'ai eu une présentation avec des étudiants américains qui étudiaient l'italien. Une jeune fille me posait une question, elle disait en italien « eredità », l'héritage, Mais à un certain moment on a compris. Elle posait une question sur l'identité, l'identité. Elle avait donc confondu l'héritage avec l'identité. C'était un lapsus extraordinaire. Alors je me suis posé la question, ce que l'on appelle l'identité, ce n'est pas seulement un héritage, je suis Musulman parce que mes parents sont musulmans. Je suis Berbère parce que mes parents sont berbères, Arabe parce que je suis né à Alger. Ce que j'ai essayé de faire, pour ma part, c'est que j'ai essayé d'ajouter. J'ai assumé mes racines et j'ai essayé d'ajouter quelque chose. J'ai essayé d'ajouter une nouvelle identité, une nouvelle culture, une nouvelle langue. Voilà en résumé, ce qu'est mon parcours et mon projet littéraire.





Irene Vallejo Moreu



ESPAGNE

Irene Vallejo Moreu

Irene Vallejo Moreu est née à Saragosse en 1979, où elle a suivi ses études. En 2002, elle a obtenu une licence en Philologie Classique de l'Université de Saragosse et le Prix National de Fin d'Études remis par le Ministère de l'Éducation, de la Culture et des Sports. Postérieurement, elle a poursuivi sa formation en Italie et en Angleterre, obtenant en 2007, le doctorat à l'Université de Saragosse et de Florence, grâce à sa thèse « Canon littéraire gréco-latin durant l'Antiquité », avec mention spéciale du Doctorat Européen.

Elle est spécialisée sur l'œuvre du poète latin Marco Valerio Marcial, né à Bîlbilis au 1^{er} siècle, sur laquelle, elle a publié un essai monographique à l'Institution *Fernando El Católico* de la Délégation Provinciale de Saragosse (*Colección Estudios*, 2008). Grâce à cet essai, elle a reçu le Prix du meilleur Travail de Recherche de la Société Espagnole d'Études Classiques.

Elle réalise un travail constant de divulgation d'auteurs classiques, en donnant des cours et des conférences et en publiant des articles dans la presse écrite. Elle a publié un livre-compilation de ses colonnes hebdomadaires dans le quotidien *Heraldo de Aragón*, intitulé « *El pasado que te espera* » (« *Le passé qui t'attends* ») (Editorial Anorak, 2010), fruit d'un journalisme philosophique singulier qui assemble les thèmes d'actualité et les enseignements du monde antique.

Elle partage ces activités avec une vocation littéraire précoce, qui lui a valu, entre autres prix, celui du concours *Los Jóvenes de Alfaguara* et le Prix *Búho'97*, remis par l'Association *Amigos del Libro*. Récemment, elle a publié son premier roman, « *La luz sepultada* » (« *La lumière enterrée* ») (Editorial Paréntesis, 2011), narrant l'histoire d'une famille durant les premiers mois de la Guerre Civile espagnole dans la ville de Saragosse.



Cosmopolites

Nous nous sommes réunis ici pour réfléchir, impliqués dans un échange créatif, sur les identités. *Identité* est un terme originaire du latin tardif. Il dérive de l'adjectif *idem*, que l'on pourrait traduire comme *identique*. Conformément à cette étymologie, lorsque l'on pense à son identité, on souligne ses ressemblances avec d'autres gens, on met en évidence les similarités à l'intérieur d'un certain groupe. De cette réalité naît l'unicité des peuples qui partagent la même histoire, la même langue, la même religion, la même culture.

C'est vrai que l'identité comporte le désir irrésistible d'appartenance, la recherche de la chaleur du groupe, la faim d'approbation. Mais c'est seulement un aspect de la vérité. L'autre aspect est contradictoire mais il est aussi vrai. L'identité est un mélange unique, intrasmisible, inégalable, redéfini sans cesse. Car pour chacun l'identité entraîne l'histoire de sa famille, l'histoire du pays où l'on est né, l'histoire des lieux où l'on a vécu, le plus profond de sa démarche personnelle, ses choix de vie, ses affinités électives. Elle est fondée sur l'accueil et sur les expulsions. Sur la foi et sur les désillusions. Notre identité, à mon avis, on ne l'apprend pas, il faut la créer.

À la lumière de cette constatation, je voudrais parler de trois personnes, trois personnalités de la culture espagnole qui, face au conflit entre identités diverses, ont su trouver une solution harmonieuse en soi-mêmes. Je voudrais raconter comment ils ont fait face à des formidables défis et pressions et évoquer comment ils ont choisi le chemin de l'accord. Écrivains tous les trois, ils nous ont laissé en héritage leur paroles.

J'ai beaucoup d'affection pour le premier des personnages que j'ai choisi, parce que j'ai appris le latin pour ainsi dire de sa main, grâce à ses textes. Il s'agit de Sénèque. Seulement beaucoup plus tarde quand j'ai approfondi ma connaissance de sa vie, j'ai compris à quel point ses origines périphériques ont déterminé et coloré ses idées de la latinité.

Sénèque est né à Cordoue, environ la première année de notre ère. À l'époque, Cordoue avait été ville romaine depuis environ 150 ans. Il est fort probable que Sénèque ait été issu d'une famille autochtone, c'est à dire une famille non romaine. Car dans la région méridionale de l'Hispanie, la plupart des familles puissantes, les princes et la noblesse ibérique, ont choisi de collaborer avec les envahisseurs romains et en récompense sont devenus alliés, citoyens et enfin dirigeants municipaux. Enfant Sénèque a connu un monde provincial où le passé restait vif mais aussi un monde annexé à la grande civilisation mondiale à cette époque là, la civilisation hellénistique qui parlait le latin.



Sénèque et ses deux frères ont pu étudier à Rome et y fréquenter les orateurs les plus remarquables, ce qui parle clairement de l'ambition de leur père et de ses moyens aisés. À l'ancienne Rome il y avait, comme il y en a partout et toujours, des obstacles et préjugés à vaincre pour être accepté comme citoyen de plein droit. Contrairement à nos jours, la grande question pour les romains n'était pas celle de la race, mais celle de la culture. Vivre comme un romain suffisait à être reconnu comme tel. Pour cela, il fallait parler la langue latine, respecter la loi, honorer les dieux et se joindre aux festivals et coutumes collectives. Si en plus, le candidat à l'adoption possédait de l'argent en abondance, personne ne demandait si ses parents étaient italiens ou indigènes.

Sénèque avait l'avantage d'appartenir à un clan favorisé. Son père l'a voulu homme d'état, mais le jeune Sénèque, même s'il était très doué pour la rhétorique, a toujours préféré la philosophie. Ajoutons aussitôt que Sénèque est demeuré fasciné par l'école de pensée stoïcienne. Le stoïcisme, une doctrine qui a fait son apparition dans une époque de perspectives élargies, a bouleversé la conception traditionnelle du citoyen. Ce sont les stoïciens à inventer la parole *cosmopolite*, c'est à dire, "citoyen de l'univers". Ils ont détecté le besoin psychologique d'être en rapport avec la société humaine, l'élan vers l'ampleur du monde au delà des frontières. Cette idée d'universalisme, de la ville mondiale, a persuadé le jeune hispanique aux racines lointaines.

Passionné de la philosophie, Sénèque a tout de même fait son chemin vers le succès politique, le projet auquel son père avait rêvé. Ses réussites semblaient éclatantes: riche, savant, brillant, causeur réputé, il est devenu invité indispensable à la Cour. Mais soudain, accusé de commettre adultère avec une princesse, il est envoyé en exil. Cette nouvelle expérience de déracinement a laissé une profonde empreinte en Sénèque. Quand il a été autorisé à rentrer dix ans plus tard, il avait développé une personnalité plus consciente, plus complexe. À ce moment il va à écrire sur le désir que ressent chaque être vers la plénitude de la présence au monde. Lui, l'originaire de l'Hispanie, l'exilé absous, dira que la seule patrie de chaque homme est l'univers. Que le monde est un organisme unique. Que l'humanité est une grande famille, car la Nature a formé tous à partir des mêmes éléments et a réservé pour tous le même destin. Dans la lettre 95, on lit: "A quoi bon de parler de chevaliers romains et de esclaves? Ce ne sont que des mots, nés de la fatuité ou de l'injustice." Personne ne représente comme Sénèque l'esprit du dernier stoïcisme, qui a fourni des idées humanitaires à l'Empire romain en expansion.

Mon second protagoniste compte parmi les premiers métis nés au Nouveau Monde. À sa naissance en 1539, dix ans après la capitulation du Pérou, ce territoire était devenue une province violente et fracturé. Les parents de notre écrivain personnifient la collision mais aussi la rencontre entre les deux mondes. Le père était espagnol, noble, officier de l'armée conquérant. La mère, Chimu Ocllo, appartenait à la



royauté américaine: petite-fille de l'avant dernier Inca, princesse, femme illustre au pays. Cuzco, ancienne capitale des Incas, a servi de cadre tumultueux de l'enfance du métis. L'organisation colonial s'imposait avec énorme violence et en plus les généraux espagnols livraient une féroce bataille pour obtenir pouvoir et richesses.

Le futur écrivain a connu un entrecroisement culturel, un va-et-vient qui comportait un parfait bilinguisme et une double appartenance. Mais lorsqu'il était un adolescent, les rois d'Espagne ont forcé la annulation du mariage de ses parents, qui s'aimaient bien. Il a dû choisir. Il a préféré le père, qui, avant sa mort quelques années plus tard, aura tout arrangé pour assurer à son fils l'accueil de la famille andalouse. Et c'est ainsi que, à l'âge de 22 ans, le métis a fait la même découverte que son père mais en sens inverse. Le voyage d'une extrémité à l'autre de son identité a dû être certainement un événement saillant pour lui, mais on ne peut que l'imaginer, puisque le protagoniste n'a rien écrit à propos de cette expérience. Arrivé en Espagne il a commencé la carrière militaire. Il n'est pas réussi à vivre à l'aise jusqu'à la mort d'un oncle qui lui a laissé une petite fortune. C'est alors qu'il a pris une décision inespérée à la quelle je reste émerveillé. Il a voulu devenir un exquis humaniste.

Cella a exigé des longues heures d'étude. D'abord il a maîtrisé la langue italienne, pas seulement la grammaire qui permet à la langue de fonctionner, mais aussi la parole vivante. Ensuite, il a traduit de l'italien en espagnol un traité philosophique sur l'amour, oeuvre dense et très difficile, écrite par un médecin et penseur juif. Des lors il a adopté le nom d'Inca Garcilaso de la Vega, tout en invoquant une double légitimité, la noblesse de tous les deux mondes auxquels il appartenait. La plupart du reste de sa vie, il l'a consacré à une chronique de l'histoire des Incas et à l'ultérieure conquête espagnole de son pays. Ce livre était le fruit d'une patiente et longue élaboration, et aujourd'hui il reste rangé parmi les chef-d'oeuvre de notre culture. L'Inca Garcilaso s'est servi des ressources intellectuelles de l'Humanisme européen et des matériaux de sa mémoire pour construire une image intégrale du passé de la région de sa naissance. Il se positionne comme intermédiaire, comme interprète, comme le pont pour s'unir et mieux se comprendre.

Il a écrit, c'est clair, dans l'intention de revaloriser le peuple de ses ancêtres maternelles aux yeux des espagnols. Il n'a jamais caché la nostalgie, même pas ses sentiments loyaux vers la patrie perdue. À son avis, il a appartenu au monde de sa narration historique, il était au même temps chroniqueur et personnage, doublement concerné dans l'oeuvre et dans la vie.

L'Inca Garcilaso a été un intellectuel avancé, puisqu'il a compris l'importance de connaître la langue pour déchiffrer l'esprit d'un peuple. Il était conscient qu'il traduisait un complet imaginaire, il explique des paroles indiennes, il s'intéresse aux problèmes de communication et aussi aux malentendus survenus entre les deux civilisations.



L'Inca Garcilaso accepte son identité multiple avec une simplicité magnifique, compte tenue des douleurs qu'il a sans doute ressenties. En lisant sa chronique, on a l'impression qu'il a réussi la difficile synthèse.

L'Inca est mort très âgé à Cordoue et a été enterré dans une chapelle de la Cathédral. Notre voyage, commencé à la ville iberique et romaine de Sénèque, arrive de nouveau au même endroit, dernier refuge du métis. Le cercle est complet.

La vie de mon troisième écrivain est un chemin qui traverse l'histoire européenne du 20ème siècle. Un chemin qui aboutit à un pont. L'écrivain est Jorge Semprun. Très tôt, adolescent encore, Semprun a découvert un fait douloureux, désolant et constitutif: que la nationalité peut tourner en instrument de tromperie, de domination ou d'humiliation. Il se trouvait à Paris. Son père, membre du corps diplomatique espagnol, avait fait sortir toute la famille vers le Pays-Bas d'abord et plus tard vers la France pour fuir la guerre civile commencée en 1936. L'après midi d'un jour de 1939, Jorge Semprun a expérimenté à vif le mépris et les sarcasmes d'une boulangère du Boulevard Saint-Michel à Paris. La femme l'a chassé en le traitant d'Espagnol de l'armée en déroute. Les journaux annonçaient, ce jour-là, la chute de Madrid.

Jorge Semprun a déterminé qu'il fallait désormais se consacrer à l'étude et maîtriser la langue française comme un autochtone. Il s'est résolu à éliminer toute vestige d'accent: "Mon accent détestable ne m'avait pas seulement interdit d'obtenir le croissant que je désirais, il m'avait retranché aussi de la communauté de la langue qui est l'un des éléments essentiels d'un lien social, d'un destin collectif à partager."

La honte éprouvée à la boulangerie a alerté Semprun sur l'existence d'un conflit, d'une déchirure qui l'accompagnerait pendant toute sa vie. Il l'a résolu sans colère et aussi sans gestes radicaux. Ce jour-là il a pris la détermination de préserver son identité d'étranger. À cet effet, il devrait transformer cette identité en vertu intérieure, en attribut secret, condition singulière enfermée dans l'intime, tandis que, face à l'extérieur, il demeurerait protégé par l'anonymat d'une prononciation impeccable. D'ailleurs, l'entrée dans la langue française l'a aidé à se réintégrer: "Grâce à la lumière de cette prose qui m'était offerte, je franchissais clandestinement les frontières d'une terre d'asile probable. C'est dans l'universalité de cette langue que je me réfugiais. André Gide, dans Paludes, me rendais accessible, dans la transparente densité de sa prose, cet universalisme."

Quarante ans plus tard, Semprun, marqué de cicatrices bien plus profondes, a réfléchi sur cet épisode sur lequel il avait fondé ses idées au sujet de l'Europe: "En fin de compte, ma patrie n'est pas la langue, ni la française ni l'espagnole. Ma patrie c'est le langage. C'est à dire, un espace de communication sociale, une possibilité de représentation de l'univers. De le modifier aussi." Chaque idiome, à l'avis de Semprun, n'est qu'un véhicule, un parmi tous les véhicules possibles, pour atteindre la communication et



pour développer le pouvoir d'invention. Nous devrions tous être fiers d'en parler plusieurs.

Semprun a été un résistant au nazisme. En septembre 1943, à vingt ans, il est déporté. Dans les pages de son œuvre "Le long voyage", Semprun a entrepris de nous raconter le voyage à sens unique vers Buchenwald, destination dont les voyageurs ne savent rien, eux qui sont entassés à cent vingt dans un wagon de marchandises: "Ça fait quatre jours et trois nuits que nous sommes imbriqués l'un dans l'autre, son coude dans mes côtes, mon coude dans son estomac. Pour qu'il puisse poser ses deux pieds bien à plat sur le plancher du wagon, je suis obligé de me tenir sur une jambe. Pour qu'il puisse en faire autant, et sentir les muscles des mollets se décontracter un peu, il se dresse sur une seule jambe. On gagne quelques centimètres ainsi et nous nous reposons à tour de rôle." De la vie brutale au camp de concentration, Semprun ne dit que le minimum, il se réserve et devient plus troublante par sa retenue et sa sobriété. Mais parmi ces détails pudiques, il y a un souvenir qui se détache. Semprun raconte comment un groupe de poissonniers se rassemblaient chaque dimanche soir pour préserver, en parlant d'elle, la culture européenne que le nazisme était en train d'exterminer: Broch, Kafka, Canetti, Husserl, Freud, Hannah Arendt, Benjamin.

À Buchenwald, Semprun a forgé son identité déracinée. Il croyait en Europe, l'Europe qui se transformait en fumée dans les fours crématoires.

À sa sortie du camp, persuadé qu'il avait pour tâche urgente la lutte anti-franquiste, il devient activiste clandestin du Parti Communiste Espagnol, mais en 1964 en est exclu. Écrivain, scénariste, homme politique, il a poursuivi son travail de mémoire et de dénonciation. Il a écrit sur le projet européen, alors naissant. Il pensait que l'union arriverait à garantir aux européens une vie libre de violence et à creuser en eux la capacité à la réceptivité. "On va rationaliser les différences à travers la curiosité, le voyage et la découverte." Enfin, selon lui, accepter la diversité européenne pourra nous aider à accepter la diversité au sein de chaque pays.

Jorge Semprun a exprimé le désir d'être enterré à Biriatoú, un village pour lequel il avait un attachement particulier. Biriatoú, frontière entre l'Espagne de sa naissance et la France de son élection, symbole de la fidélité ultime à l'exil.

Avec ces réflexions, je vous ai amenés en voyage. Le premier arrêt, l'Espagne venait d'être annexé, les armes à la main, à l'Empire romain. Le second arrêt, c'était l'Espagne à soumettre les indiens. Seulement au 20ème siècle on a contemplé le paysage tout insolite de l'intégration fondée sur la commune recherche d'une coexistence pacifique.

Toute l'Europe, le monde entier est en réalité un territoire frontière, donc la patrie possible des apatrides.





Amin Zaoui



Amin Zaoui

Amine ZAOUI est né en 1956 à M'sidra dans l'Ouest algérien. Après des études universitaires en lettres, il a dirigé dans les années quatre-vingt le palais des arts et de la culture à Oran. Il a également produit et animé une émission littéraire à la télévision algérienne. En 1995, il est accueilli en résidence en France par le Parlement international des écrivains. De retour en Algérie, il dirigera la Bibliothèque nationale d'Alger.

Amine Zaoui est l'auteur de plusieurs oeuvres en langues arabe: Le hennissement du corps éditions Al Wathba, 1985, Le huitième ciel éditions OPU 1993, L'odeur de la femelle Dar Kanaân 2000.

Oeuvre en français:

Sommeil du mimosa, 2003, La soumission 1998, La razzia 1999, Haras de femmes 2001 aux éditions Serpent.



Langues, cultures : La mort du singulier

Quatre lettres dans une boîte postale scellée

(Pour: Cheikh Muhand Ou-M'hand, Kateb Yacine, mon Père et Cheikha Remiti)

Dès que je pense à la place sociale, culturelle et politique qu'occupent les concepts suivant: Diversité, identité, langue et religion, en Algérie et dans le Monde Arabe d'aujourd'hui, quelque chose m'effraye. Et j'ai peur.

Certes, nous sommes fiers par notre diversité linguistique : nous étions, et nous le sommes toujours, bercés dans, au moins quatre langues : l'arabe algérien (la langue de ma mère), le berbère (langue des algériens), l'arabe littéraire (langue d'école butin de l'islam) et le français (langue d'usage quotidien et butin de guerre contre le colonialisme).

Nous sommes des êtres historiques aux quatre langues ! Et on a un beau soleil. Et une terre qui fait quatre fois la superficie de la France. Le plus grand pays africain. Et on a des bonnes dattes. Et un bon vin. Et on a un grand malaise.

Certes, être le fils ou l'arrière-petit-fils littéraire et linguistique de Katab Yacine (maître de Nedjma), ou de Cheikh Mohand Ou Mhand (Amkrane Achouaâra prince des poètes kabyles), ou de Moufdi Zakariya (maître de l'hymne national décédé en exil) ou d'Abdallah Ben-kriyou (seigneur des poètes populaires) c'est un don du ciel et une fierté historique et intellectuelle.

Linguistiquement parlant, nous sommes le Peuple élu ! On a tout ce qu'il faut, et un peu plus, on a la langue du lait maternel à la bouche, la langue du paradis dans le cœur et la langue du rêve algérien dans des beaux romans.

Mais, chers écrivains, vous qui êtes les saint-maudits bergers des langues, vous qui êtes les gardiens des langues des oiseaux du nord, les chasseurs de papillons, permettez-moi de vous dire : j'ai peur.

Oui, même le riche, comme moi, a peur.

Ce qui m'entoure m'interpelle : entre ces perles linguistiques et langagières constituant le trésor inestimable de ce pays, se cache-t-il un conflit ou une cohabitation ?

Ce qui m'entoure m'interpelle :

Première lettre : au Poète Cheikh Muhand ou M'hand : Assegaz umarbuh 2961

Je me réveille, cinquante ans après l'indépendance, et comme chaque matin je revois les mêmes scènes



du même cauchemar, ainsi le cheikh Muhand ou M'hand, me demande : comment ce comporte-t-elle la poésie tamazigh ? Je touche à ma langue. Et je dis au maître : Je suis ton arrière-petit-fils, mais je ne te comprends pas. Ils m'ont coupé la langue du lait maternel.

La langue dans laquelle tu as fait vibrer tes mots et tes vers célébrant : l'amour, les femmes, le hachich, les voyages et le vagabondage, l'éloge à Dieu et à son Prophète, cette langue n'a même pas d'alphabet unifié et convenue. Elle marche pied nu. Les uns cherchent à l'écrire de droite à gauche, les autres de droite à gauche, les autres de haut vers le bas. Et d'autre la néglige, la viole.

Penser, repenser ou revendique ta langue, cher Cheikh Si Mohand Ou M'hand, Amokran Achchouara, « on n'est pas en face d'un problème racial mais plutôt d'un problème culturel et politique et La revendication linguistique doit être liée à la revendication démocratique ».

2eme lettre : à Kateb Yacine : quand l'algérien algérianise son français

Même si l'école algérienne est sinistrée. Les enfants algériens ont appris le français à l'école d'indépendante plus qu'à celle de la période coloniale. Au cours de cinquante ans, cette école algérienne sinistrée a apporté à la présence de la langue française plus que ce que lui a été donnée par l'école coloniale pendant un siècle et trente-deux ans.

1962-2012, un demi-siècle après, depuis cinquante ans les algériennes et les algériens vivent un mensonge linguistique, politiquement incorrect. Un mensonge linguistique qui perdure. Dans le discours politico-politicien, le français est une langue étrangère. Langue d'ennemi d'hier, pour quelques-uns il l'est même aujourd'hui. Et dans le quotidien, dans le vécu algérien, toutes classes sociales confondues, trouvent cette langue mielleuse, fascinante, rêveuse et prometteuse. A en croire les mauvaises langues, même les conseils des ministres se font dans cette langue.

Loin de toute démagogie, loin de tout discours opportuniste, loin de tout nationalisme enrhumé, j'appelle à un débat culturel serein entre les élites algériens, afin d'éclaircir le statut de cette langue étrangère. Etrangère, mais vivante et grandissante.

La présence de la langue française dans l'usage quotidien, dans les espaces culturels, dans l'imaginaire individuel et collectif, cette présence nous impose une autre définition du concept « étranger ». Cette situation de la langue française, particulière en Algérie populaire, politique et institutionnelle, nous interpelle tant qu'élites afin d'apporter une réponse intellectuelle à la question suivante: « sur le plan épistémologique, qu'est-ce qu'un étranger dans ce temps d'aujourd'hui » ?

Les jeunes d'Algérie d'aujourd'hui, ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans un pays étranger, ceux qui



sont nés pendant la décennie islamiste rouge, parlent le français. Leur français à eux, et avec une poétique locale extraordinaire. Ils violent la langue. Le seul viol permis, c'est celui exercé sur une langue qu'on aime jusqu'à la haine.

3eme lettre : à mon père Hadj Si Benabdallah : Sabah el kheir (bonjour)

Dans les années soixante-dix, accompagné par mon frère aîné, et avant de sortir pour aller m'inscrire en première année du collège, mon père lui a lancé l'expression suivante : inscris-le dans une classe arabisée. Il a marqué un silence puis continue : d'après la radio nationale, l'avenir du pays sera entre les mains des arabisants.

Je n'ai rien compris.

Et j'ai trainé ce propos de mon père en moi. Trente ans plus tard, jusqu'au jour où j'ai lu cette expression et prophétique de Kateb Yacine et qui demeure d'actualité : «Si on est des arabes pourquoi veut on nous arabiser, si on n'est pas des arabes pourquoi nous arabisent-on?».

La politique saisonnière a empoisonné la cohabitation des langues en Algérie. Comme dans un théâtre, elle a partagé les langues entre les groupes sociaux. Ainsi l'arabe s'est trouvé distribuer au groupe social religieux. Dès les premières années de l'indépendance, l'imaginaire algérien a enfermé l'arabe dans une vision religieuse. Les livres de la raison, ceux d'Aboul Alaa El-Maari (973-1057) ou d'Ibn Rouchd (1126-1198) et d'autres se sont vus bannis. L'arabisé ou l'arabisant, génération en génération, s'est aperçu otage de l'idéologie du parti des Frères musulmans véhiculée par un ensemble d'enseignants coopérants égyptiens. Et cette situation, sous autres formes, perdure jusqu'à nos jours.

Avec cette arabisation ou plutôt coranisation l'arabe langue des « Mille et une nuits », d'Imru' al-Qais, d'El Halladj... s'est vu violé par le populisme religieux. Un combat pour libérer l'arabe de son contenu idéologique religieux est une urgence scientifique, artistique et culturelle.

4eme lettre : à Cheikha Remiti : Houwa Goudami wana mourah (lui devant et moi derrière) (titre d'une chanson de la Diva) :

En 1978, encore étudiant à l'université d'Oran, j'étais l'un des premiers qui ont osé interviewer la diva Cheikha Remiti et publié cet entretien. Aux yeux du système de Boumediene, cette grande dame symbolisait l'interdit. Le tabou. Elle fut casseuse de toutes les constantes dogmatiques et conservatrices de cette époque politique.

Trente ans plus tard, peut-être un peu plus, la mort de la diva Remiti le 16 mai 2006 et son enterrement



comme en catimini, m'a attristé. . Enterrer la honte ! Rien ou presque n'a changé.

Grand salut à Beyouna, une autre Remiti !

La diva Remiti est plus forte, plus grande, qu'un ministère appelé : ministère des affaires étrangères.

Pourquoi je vous parle de cette Diva algérienne?

De Sidi Bel Abbès passant par l'Olympiade de Paris, et jusqu'aux Etats-Unis d'Amérique la Diva est similaire à l'Algérie plurielle. Elle n'avait dans sa bouche, sur ses cordes vocales, que cet arabe algérien.

Dans la bouche de la Diva, la langue algérienne se métamorphose en langue universelle.

Autour d'elle, dans sa voix rocailleuse et transparente, la Diva incarnait les Algérie(s) (selon l'expression du poète algérien Jean Sénac, lui aussi mort, assassiné dans une cave ! sans suite.). La Diva faisait plaisir au Kabyle de Aïth Yenni, au Chaoui de Arris, au Mozabite de Ghardaïa, à l'Algérois de Sostara, à l'oranaise de Sid el Houari, au bechari de Belbala... à l'immigré de Montréal et à celui du 16ième arrondissement de Paris...

« Digoulle (Charles De Gaulle) a embrassé ces tatouages », me disait la Diva, en exposant devant mes yeux éblouis ses mains osseuses et mystérieuses.

Elle avait en elle, âme et corps, tout ce que resserre cette belle et triste Algérie: la langue algérienne, la chanson, les tatouages, la spontanéité, la franchise, le courage, l'aventure et l'âme du peuple algérien.

Après Kateb Yacine, c'est Cheikha Remiti (Allah Yarhamha) qui a fait connaître l'Algérie aux petites gens dans les quatre coins du monde.

Non-savante, selon la définition de l'anthropologue Levy Strauss, la Diva Remiti détenait le secret d'une culture prophétique. Elle était visionnaire et vraie.

Pourquoi je vous parle de la Diva Remiti ?

A travers Remiti, toutes les voix du patrimoine juif algérien sont réveillées: Rénette l'oranaise (1915-1998), Maurice al Medioni (1928-2006), Lili Bonich (1921- 2008) et les autres. Et derrière la Diva, en elle, la mémoire profonde de Tolède musulmane, juive et chrétienne nous interpelle.

Entant qu'écrivain, la voix magique de la Diva Rémiti suscite en moi toute cette mémoire.

Fidèle à la langue de Lahkdar Benkhrouf, Benguitoune, Belkheir, el Khaldi ... La Diva Remiti a sauvé la langue de ma mère, de vos mères.

La langue dialectale, parce qu'elle est le génie populaire, elle fait peur aux ennemis de l'art libre et de la liberté du dire. Le plurilinguisme dérange la médiocrité (salut mon maître Mostefa Lacheraf) .

Mes chers : Si Mohand Ou M'hand, Kateb Yacine, mon père et Cheikha Remiti, je suis le fruit de cette Algérie grande par sa peur, par son courage, par son vin, par sa prière, par ses langues, par son unité, par son histoire glorieuse et par Vous. Salam.





Roswitha GEYSS



Roswitha Geyss

Après un Magister sur la littérature maghrébine intitulé *Plurilinguisme littéraire et double identité dans la littérature maghrébine de langue française : le cas d'Assia Djebbar et de Leïla Sebbar*, soutenu en 2006 et publié dans la ligne éditoriale « Sans papier » de la Cornell University, Roswitha Geyss est maintenant inscrite à une thèse de doctorat au département des langues romanes de l'Université de Vienne. Sa thèse porte le titre suivant : *Identités en question : réflexions sur le rapport entre langue(s) et identité(s) dans la littérature maghrébine féminine*. Elle a réalisé deux interviews avec Madame Leïla Sebbar (2005; 2007). Roswitha Geyss a publié plusieurs textes critiques traitant de l'œuvre de l'écrivaine sur le site de l'Université de Swarthmore (2007) et collaboré aux *Annales* (2008) de l'Université de Craiova, à l'ouvrage *Marques identitaires et phénomènes de métissage dans l'espace francophone* (2009) et à la revue *Alternative francophone*, Vol. 1, No 2 (2009), *La francophonie comme utopie*. Elle est intervenue en novembre 2008 au colloque international « Influences et enjeux des contextes plurilingues sur les textes et les discours » à l'ENSLSH Alger Bouzaréah, et en octobre 2009, 2010 et 2011 aux trois colloques internationaux sur la vie et l'œuvre de Kateb Yacine, commémorations du 20^{ème} et du 21^{ème} anniversaire du décès de Kateb Yacine, organisés par l'Association Promotion Tourisme et Action Culturelle de Guelma, sous le haut patronage de Madame la Ministre de la Culture et Monsieur le Wali de Guelma.

En novembre 2010, Roswitha Geyss a été invitée au colloque « Genre, résistance et négociation / Gender, resistance and negotiation », organisé à l'UMMTO en collaboration avec UNIFEM. Membre actif de la CICLIM, elle a aussi suivi de près les révolutions dans les pays nord-africains et arabes, et a notamment rédigé un article sur « Le rôle de Facebook comme nouveau moyen d'expression et d'organisation des jeunes lors des grandes révolutions actuelles dans les pays arabes (Tunisie, Egypte, Algérie, Libye e.a.) » qui a été publié par l'Université de Craiova.



« Femme sauvage, bêtes sauvages, langue(s) sauvage(s) : l'univers symbolique de Kateb Yacine et de M'hamed Issiakhem »

Mi-sainte, mi-sorcière : magie, religion et révolution dans *Nedjma* (1956) *À la Rose Noire et aux coquelicots*.

Le 8 mai 1945, les soldats français noyèrent les villes martyres de Sétif, Guelma et Kherrata dans un bain de sang, démasquant ainsi une fois pour toutes l'hypocrisie du discours colonial et la cruelle logique de la France qui, depuis la Révolution française, avait été considérée comme un pays-phare ayant proclamé solennellement les *Droits de l'Homme et du Citoyen*, sans pour autant les accorder aux Algérien(ne)s. Ceux/celles-ci n'étaient pas considéré(e)s comme des Citoyen(ne)s à part entière : les Algérien(ne)s étaient soumis(es) au *Code de l'Indigénat* (1881) s'ils/elles n'avaient pas pu être naturalisé(e)s français par le *Décret Crémieux* en 1870, selon le fameux principe *divide et impera*. Après les massacres, pendant que les corps des victimes s'évaporaient encore dans l'air du Constantinois, brûlés dans les fours à chaux de Héliopolis, et pendant qu'elle tremblait d'angoisse de ne plus jamais revoir le fils prodigue, le corps aphasique de Yasmina, de celle que Kateb appellerait tendrement « La rose noire de l'hôpital / La rose qui descendit de son rosier / Et prit la fuite », vibrait déjà des résonances douloureuses de cette autre « Fugue de Mort »¹ que hurlaient tant de mères, veuves et orphelines folles de douleur, au moment même où l'Europe s'apprêtait à fêter, dans une ambiance de liesse populaire, la fin de la Seconde Guerre mondiale et des camps de concentration avec leurs fours crématoires :

« Rarement, avec un soupir, elle retrouvait le collier d'ambre qu'elle mordait plutôt ou triturait, pensive, et brandissant le luth fêlé de son ultime admirateur, Visage de Prison, qui prononçait son nom de cellule en cellule, sans parler de Mourad et sans parler du bagné, sans parler de l'aveugle, un nommé Mustapha, que poursuivait son ombre en une autre prison, lui qui avait pourtant franchi les portes, mais il ne savait pas qu'il était libéré. »
(PE¹, p. 149)

Cette autre « Fugue de Mort », son fils la transcrivait dans ce magnifique roman allégorique, ce poème plurilingue, ce roman-testament *Nedjma* (1956), rejoignant ainsi le chœur des femmes martyres, et rendant la voix à sa mère étranglée par douleur, dont il savait si bien écouter les mélodies :

1 - Traduction française du titre d'un poème allemand (« Die Todesfuge ») qui a été écrit justement en mai 1945(!), trois mois après la libération du camp d'Auschwitz par les forces alliées, et où le poète germanophone Paul Celan chante les massacres de l'holocauste, en mettant en scène un groupe de prisonniers dans un camp de concentration obligés de creuser leur propre tombe sous un ciel noir de fumée, sous l'œil vigilant du gardien sadique les laissant retourner la terre aux coups de pioche au rythme de la musique : « Il crie jouez plus douce la mort la mort est un maître d'Allemagne il crie plus sombre les archets et votre fumée montera vers le ciel vous aurez une tombe alors dans les nuages où l'on n'est pas serré » Paul Celan, traduction Jean-Pierre Lefebvre © Editions GALLIMARD, 1998, pour la traduction française Collection «Poésie Gallimard»



« Fontaine de sang, de lait, de larmes, elle savait d'instinct, elle, comment ils retomberaient, venus à la brutale conscience, sans parachute, éclatés comme des bombes, brûlés l'un contre l'autre, refroidis dans la cendre du bûcher natal, sans flamme ni chaleur, expatriés. » (Ibid., p. 150)

Kateb Yacine disait : « Les œuvres de nos poètes risquent de se perdre, de s'altérer. C'est le côté merveilleux des choses orales, mais il est de notre devoir de les capter dès maintenant. »²

Dans ses mélopées, Yasmina, dont les Keblouti gardent des souvenirs pleins de tendresse, célébrait la beauté de la nature et de la terre, de cette Terre que son fils Yacine aimait par-dessus tout, la beauté de l'univers qui est la création d'Allah, et la beauté de l'acte de la création qui peut se résumer dans le seul tracé de son nom³, bref : elle célébrait la beauté du Verbe. L'univers poétique de Kateb Yacine est imprégné par ces chants immémoriaux transmis par la voix de la mère, qui, à leur tour, sont imprégnés par les mythes et les légendes anciens (comme p. ex. le mythe du vautour) et par la religion islamique et ses rites (citons notamment la force magique de l'écriture et notamment des lettres et des nombres), si bien que dans l'œuvre de Kateb Yacine, la force révolutionnaire de la Femme, de *Nedjma*, de l'Algérie au féminin, ne saurait être conçue sans sa force magique, mythique, où le réel et l'irréel pareillement sont dépassés vers le surréel : *Nedjma* est une magicienne, une sorcière, une prophétesse : elle attire et séduit les quatre jeunes hommes (Mustapha, Mourad, Lakhdar et Rachid) qui tournent autour d'elle comme autant de planètes autour d'une étoile fixe, elle les rend amoureux d'elle, et à travers elle, de la Liberté (avec majuscule), tout en sachant qu'ils risquent de tout perdre en se révoltant contre le colonisateur. Mi-sainte, mi-vierge, *Nedjma* est la prophétesse d'un avenir meilleur qui s'arrache à coups de poing (Mourad), à coups de couteau, à coups de plume (cf. « *Nedjma* ou le poème ou le couteau », 1948).

La Rose Noire si présente dans ses moments d'absence, lui a tout donné : elle lui a donné les mots pour dire l'indicible. Comme son frère de sang et son frère de langue Kateb Yacine (la langue ne saurait pas être conçue sans la dimension du sang, liens de sang de la Tribu mais aussi sang trop souvent versé), M'Hamed Issiakhem a été, lui aussi, profondément marqué par la forte présence de sa mère malgré son absence (ainsi, en 1931 son père Amar s'installe à Relizane où ses grands-parents avaient émigré pour des raisons sociales, et emmène avec lui M'Hamed) . Il rend hommage à sa mère dans ses tableaux où il immortalise les femmes algériennes. Comme la mère de Kateb Yacine lui a donné les mots, sa mère lui a donné les couleurs :

« Ma mère était très riche en couleurs, très très riche en couleurs. Ce sont ces couleurs-là qui



1- Kateb Yacine : *Le Polygone étoilé*. Paris : Seuil, 1966. / 2 - Kateb Yacine, interview dans *Les Lettres Françaises*, le 7 février 1963, p. 4
3 - « La première lettre, l'alif, qui sonne comme « a », se présente comme une droite verticale. Mais cette droite est surmontée d'un petit signe, un point qui représente l'attaque gutturale, l'appel d'air avant la parole. De même le silence précède le verbe, et le secret, au-delà de toute manifestation, précède l'unité de l'être. Cependant les deux signes ne sont qu'une même réalité. Le trait vertical est interprété comme une projection du point ; le point n'est que la droite vue « par la tranche ». Les deux ensembles symbolisent que Dieu est à la fois « au-delà des étoiles », et « plus proche de nous que notre artère jugulaire ». Vient ensuite le signe « l » du nom d'Allah. Cette lettre est appelée barzakh, la lettre de la liaison, la médiatrice. Par cette lettre Dieu se manifeste dans le monde, développe la création, prend possession des choses. Le symbole est à la fois visuel, sonore et numérique. La lettre lam se tend comme un crochet. Au surplus, elle est doublée. La voix fait vibrer la lettre de la manifestation en lui donnant toute la résonance possible. Le chiffre de lam, qui est 30, signifie lui aussi l'expansion infinie. Enfin la lettre « h », le « ha », souffle expiré final, ramène vers l'alif sous forme d'une boucle qui revient sur elle-même. Le cercle est accompli. » (Bammate, 2008)

me reviennent. Ce sont ces couleurs supportées par une masse qui est celle de ma mère qui me reviennent. Des couleurs violentes dans les champs brûlants. Surtout l'été, l'été... Je revois sa démarche, je revois ses pieds nus, je revois les coquelicots, je revois le blé... J'ai encore le souvenir d'une vache, d'une chèvre... C'est très vague dans ma mémoire. C'est vague... Mais je revois ces couleurs chatoyantes, ces couleurs brûlantes. Je me vois encore la suivre et très sensible à son dos, aux couleurs qu'elle transportait malgré elle. Elle ne savait même pas qu'elle transportait de la couleur. Pour elle, elle se couvrait d'un tissu à fleurs... J'ai toujours eu soif lorsque je côtoyais ma mère ou lorsque je la suivais. Et puis on s'est quitté. On s'est quitté. Mais je suis quand même resté avec le souvenir de ces petites couleurs qui se dégagent d'elle... »¹

- **1. La Kahéna, la « Femme sauvage » et *Nedjma***

Pour les deux artistes, rien ne saurait donc être plus magique, plus sacré, plus tendre et plus terrible aussi que la Femme, la Femme qu'ils ont côtoyée d'abord à travers leur mère, qui les a initiés, sans s'en rendre compte, à un savoir magique, à savoir la poésie et la peinture qui n'est qu'une autre forme de langage, une autre forme de narration. Selon Edmond Doutté, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord* (1909), il y a plusieurs termes au Maghreb pour désigner un homme ou une femme ayant des qualités surnaturelles² :

- Ainsi, il y a le magicien, le mage (arabe : *madjôûs*) que le Prophète Mohammed plaça à côté des Juifs, des Chrétiens et des Sabéens en les opposant tous ensemble aux idolâtres :
 « Voici ceux qui adhèrent, ceux qui judaïsent,
 les Sabéens, les Nazaréens,
 les Mages et ceux qui associent,
 voici, Allah les départagera,
 le Jour du Relèvement.
 Voici Allah: Il est le témoin de tout ! » (22 : 17)¹

Force est de constater que l'on retrouve ici, non seulement dans le signifié mais aussi dans le signifiant, le μ des Grecs, qui était le prêtre de la religion de Zoroastre (persan : *magou*), donc un être communicant avec une force supérieure, avec la Force Supérieure.

- A part le mage, il y a aussi le sorcier (arabe : *seh'h'âr* ou *sâh'ir*), et on sait que même le Prophète Mohammed a été traité par ses ennemis tantôt de sorcier, *sâh'ir*, tantôt d'ensorcelé, *mash'ôûr*.



- Citons ensuite le *'arrâf* qui ne prophétisait pas, mais devinait aussi des choses qui échappaient au commun des mortels (cf. Doutté, 1909, pp. 30-31).
- Il y a encore le devin (arabe : *kâhin* ; hébreu : *kôhen*), qui est prédit l'avenir et qui est proche du poète (arabe : *châ'ir*) parce que ses oracles sont rendus en prose rimé (arabe : *sadj*). Cette frappante parallèle entre le métier du *kâhin* et celui du poète se fonde sur la force sacrée de l'Écriture en particulier, de l'Écriture ou de la Lecture (al-qoran signifie « lecture »), et de l'écriture en général. Ce qui est particulièrement remarquable, c'est qu'il y a autant de *kâhina* ou devineresses que des *kâhin* (cf. Ibid., pp. 27-29). Notamment chez les imazighen qui ont échappé à l'arabisation et à l'islamisation commencées à partir du VII^e siècle et la bataille de Sbeitla, et à la première grande déculturation du Maghreb avec l'arrivée des Banou Hillal envoyés en expédition punitive en Afrique du Nord, les devineresses ou *kâhina* jouent un rôle de première importance. Il est indubitable que les *kâhina* doivent leur célébrité notamment à la force de résistance et au charisme de l'une d'entre elles qui défendait, vers le dernier quart du premier siècle de l'Hégire, le Maghreb, sa Terre (avec majuscule !), contre l'invasion omeyyade.

1.1 Dihya Tadmūt, la *kâhina*

C'est donc une femme, une femme des imazighen, une femme libre, Dyade Tadmūt, la « belle gazelle » (comme la nomment les imazighen des Aurès), ou Damya, « la devineresse » (comme la nomment d'autres Chaouis), celle que les écrivains en l'ange arabe nomment Dihya et à qui ils donnent le surnom de la *kâhina*, qui combat les Omeyyades lors de l'expansion islamique en Afrique du Nord au VII^e siècle. Femmes et hommes, des Aurès ou d'ailleurs, gardent intacte la chaîne de la transmission, ce ruban doré fait de récits et de chants ancestraux qui, comme le cordon ombilical, lie les filles et les fils à leur mère, à la Mère, à *Yemma Kâhina*, figure emblématique du Maghreb au féminin et du Maghreb insoumis. Accroupi(e)s aux pieds de la conteuse, les filles et les petits garçons croient presque voir la « belle gazelle », décidée, prendre, en 686, la tête de la résistance à l'invasion arabe, ils la voient commander, avec une sagesse exemplaire, la puissante tribu des Djeraoua pendant soixante-cinq ans, et ils la voient, sublime, régner sur toute l'Ifriqiya pendant cinq ans. Dans le poème théâtral « Dihya », Kateb Yacine laisse la reine des imazighen, des hommes libres, prendre la parole et dénoncer ouvertement la misogynie des envahisseurs arabes ; à travers ce personnage légendaire, c'est Kateb Yacine lui-même qui critique les crispations identitaires en Algérie et la montée en force de l'islamisme, qui se caractérise justement par le fait que son dieu (s'il vous plaît, avec minuscule !) est misogyne.



1- Citation tirée de l'archive de Mme Djamilia Kabla-Issiakhem, avec l'aimable autorisation de la légataire universelle Nadia Issiakhem.

2-Nous aimerions tout de suite nuancer ce constat en disant que ce que l'on considèrerait ou considère toujours comme étant des qualités surnaturelles, ne sont très souvent que des qualités étonnantes et rares et donc qualifiées comme « magiques », comme la connaissance des plantes médicinales – ainsi, la médecine, dans son histoire, a toujours été considérée comme la petite fille de la magie ! ; ou, il y a peu encore, la maîtrise de l'écriture, ou encore une sagesse exemplaire à laquelle se joignent une grande détermination à lutter pour ses convictions et un certain charisme capable de fasciner les masses, comme ce fut le cas de Dihya Tadmūt...

« Les Arabes m'appellent Kahina, la sorcière.
 Ils savent que je vous parle, et que vous m'écoutez
 ...
 Ils s'étonnent de vous voir dirigés par une femme.
 C'est qu'ils sont des marchands d'esclaves.
 Ils voilent leurs femmes pour mieux les vendre.
 Pour eux, la plus belle fille n'est qu'une marchandise.
 Il ne faut surtout pas qu'on la voie de trop près.
 Ils l'enveloppent, la dissimulent comme un trésor volé.
 Il ne faut surtout pas qu'elle parle, qu'on l'écoute.
 Une femme libre les scandalise, pour eux je suis le diable.
 Ils ne peuvent pas comprendre, aveuglés par leur religion. »¹ (*Dihya*, p. 58)

Grâce à ces contes et légendes anciens, les générations futures apprennent comment la Kâhina triomphe de Hassan Ibn Numan dans la célèbre « Bataille des chameaux », où, grâce à son talent de guerrière, elle réussit à tromper l'ennemi en dissimulant son armée dans la vallée déserte et asséchée à Miskiana (entre Tebessa et Aïn Beïda, dans la région constantinoise), pour y accueillir les Arabes par une véritable pluie de flèches. Toujours dans le poème théâtral « Dihya », on la voit, elle, la Kâhina, la femme sauvage, que d'aucuns disent juive, d'autres chrétienne ou animiste, adorer la terre, cette terre du Maghreb qu'elle a voulu défendre contre l'invasion omeyyade, cette terre d'Algérie qui a été imbibée par le sang des ancêtres, cette terre qui pourrait amplement nourrir un peuple affamé de liberté et de dignité, les deux revendications centrales du peuple, cette terre qui continue à passionner même les exilé(e)s, ceux et celles qui sont parti(e)s loin, au Nord, ou qui ne rêvent que de partir, passion amère s'il en est :

« Toutes ces religions qui n'en sont qu'une
 Servent des rois étrangers.
 Ils veulent nous prendre notre pays.
 Les meilleures terres ne leur suffisent pas.
 Ils veulent aussi l'âme et l'esprit de notre peuple.
 Pour mieux nous asservir, ils parlent d'un seul Dieu.
 Mais chacun d'eux le revendique
 Exclusivement pour lui et pour les siens.
 Ce Dieu qu'on nous impose



De si loin par les armes
N'est que le voile de la conquête.
Le seul Dieu que nous connaissons,
On peut le voir et le toucher :
Je l'embrasse devant vous,
C'est la terre vivante,
La terre qui nous fait vivre,
La terre libre d'Amazigh !

Elle embrasse la terre, imitée par les paysans. Entrent deux cavaliers. » (Ibid., pp. 56-57)

Le fait que non seulement chez les anciens Arabes, mais aussi chez les Imazighen, ce sont surtout les femmes qui sont réputées avoir des qualités surnaturelles, magiques, qui sont des sorcières, des devineresses, des *kāhina*, mérite d'être étudié de plus près. Leur corps, et notamment ce que Edmond Doutté appelle « la condition physique de «l'éternelle blessée» » (cf. Doutté, 1909, p. 33). fait qu'on les croit profondément dissemblables de l'homme et qu'on les isole de lui. À ce phénomène qui, longtemps, a été considéré comme particulièrement inquiétant (parce que l'écoulement du sang est associé normalement à une maladie et aussi à la mort, et ce fut là sans aucun doute sinon la première, du moins une des premières découvertes en médecine ; on croit que, avec le sang, l'âme quitte le corps), ajoutons encore les capacités reproductrices de la femme, sa capacité d'engendrer la vie : la femme est à la fois une sorcière et une sainte. La femme est tout : tout et tout-puissante... Pour Kateb Yacine, la femme est la Terre ; pour M'Hamed Issiakhem, la femme est la Source :

« Je suis très fidèle à la condition de la femme qui vit intensément sa condition de femme d'abord... La femme.. Mais c'est un sujet très abstrait ! C'est un sujet très abstrait qui me situe d'abord du point de vue plastique... La femme pour moi, c'est quoi ? C'est la source. C'est un sujet immense, illimité. Tu constateras dans mon œuvre que c'est apparemment le même personnage qui revient, mais dis-moi s'il n'y a pas de différence entre une œuvre et l'autre. On dirait peut-être que ce sont toutes nos femmes ! Non, c'est la même qui se transforme, qui évolue, qui dégénère, qui progresse et tout cela en même temps. C'est une espèce de jeu entre elle et moi. D'ailleurs, c'est elle qui m'aide à aller chaque fois plus loin. [...] »¹

La Femme de M'Hamed Issiakhem « se transforme », « évolue », « dégénère », « progresse », tout comme Nedjma se transforme et évolue, pour être tout et tout-puissante et tout cela en même temps ; rien n'est



linéaire, ni l'évolution/maturation de Nedjma, ni la structure du texte, le roman homonyme ainsi que les pièces théâtrales *Le Cadavre encerclé* et *Les Ancêtres redoublent de férocité* restant un seul œuvre toujours en gestation – tout comme l'œuvre de M'Hamed Issiakhem, qui est capable de travailler et de retravailler un seul trait de pinceau des dizaines de fois, donnant ainsi une dimension de profondeur à ses tableaux qui nous apparaissent souvent comme « mis en abyme », dévoilant toujours d'autres aspects, d'autres visages, d'autres destins, racontant toujours une autre histoire à celui ou celle qui les contemple, comme la fameuse *Femme Sauvage*. Ce sont des œuvres où la notion de chronologie et de temps prend un tout autre sens, où l'écriture ou la peinture n'est pas linéaire, mais une spirale, autant dire un cercle qui ne se ferme pas... Dans le roman *Nedjma*, on ne la voit pas (encore?) harnachée comme Dihya guider les jeunes hommes au combat. Au contraire, c'est par sa présence très charnelle, très sensuelle, qu'elle allume la flamme de l'amour dans les jeunes gens qui tournent autour d'elle comme des planètes, ou encore comme les abeilles dans l'écrasante chaleur de midi. Dans ce roman, le corps de la femme n'est pas encore assimilé à un arbre aux vertus aussi contradictoires que l'oranger amer, comme il le sera plus tard dans *Le cadavre encerclé* et aussi dans *Les Ancêtres redoublent de férocité*, mais il est au contraire protégé par un figuier, le symbole de la création.

1.2 La Nuit de l'erreur et la Nuit du destin au Mont Nadhor

Le séjour de Si Mokhtar, de Rachid et de Nedjma sur les terres ancestrales au Mont Nadhor peut être considéré comme un faux pèlerinage, comme une longue nuit de l'erreur. Durant la nuit de l'erreur, il ne faut rien créer : il ne peut pas y avoir de création, mais seulement de la destruction ; l'amour engendre la haine, la vie engendre la mort. Le danger d'inceste plane sur les amours de Rachid et Nedjma, même si Rachid n'est pas un parent frappé par l'interdiction d'inceste, mais les liens obscurs qui lient les membres de la Tribu entre eux, et que Mourad décrivait clairement comme des liens incestueux (« [...] l'inceste est notre lien, notre principe de cohésion depuis l'exil du premier ancêtre [...] », *Nedjma*, p. 186) expliquent bien pourquoi cet amour est illicite. Pourtant, durant la nuit de l'erreur que les deux hommes et Nedjma passent sur le Mont Nadhor, l'eau de sa virginité est versée, sous le regard ébahi de Rachid et en présence du Nègre. Notons bien que c'est l'eau de sa virginité qui est versée, et non pas son sang, parce que ce même sang court déjà dans les veines des hommes témoins de la scène. La salive, les cheveux et les ongles, ainsi que le sang sont des objets importants dans la magie sympathique : il s'agit là d'objets qui proviennent du corps, et les objets qui proviennent du corps ou qui ont touché le corps sont importants dans la magie sympathique qui est basée sur la croyance qu'une portion du corps ou qu'un objet ayant été contigu au corps peuvent remplacer celui-ci et que si on leur fait subir certains traitements, le corps en est affecté de la même façon. Les deux conditions de la magie sympathique sont l'identité ou la contiguïté de la matière sur laquelle on opère avec le corps de l'intéressé, et la similitude de l'acte. (cf. Douffé, 1909,

1- Arnaud, Jacqueline : Kateb Yacine, l'œuvre en Fragments. Paris : Sindbad Actes Sud, 1999, pp. 427-431. cf. aussi : Parce que c'est une femme (Entretien inédit) Suivi de La Kahina ou Dihya, Saout Ennissa, la voix des femmes, Louise Michel et la Nouvelle Calédonie. Des femmes, 2004, pp. 55-69.



pp. 60-61) C'est le jeu des analogies. L'eau de la baignoire n'a pas seulement touché, que disons-nous, enveloppé le corps de Nedjma, mais elle la contient tout entière, comme chaque goutte de son sang, comme chaque goutte de sueur :

« Mais Nedjma quittait le bain ! Elle parut dans toute sa splendeur, la main gracieusement posée sur le sexe, par l'effet d'une extraordinaire pudeur qui me dispensa de bondir en direction de l'intrus, dont l'imagination devait à présent dépasser les bornes... Mais comment tirer vengeance d'un rival imaginaire, alors que je me savais plus imaginatif encore que le nègre, moi qui suivais la scène par trois perspectives, alors que ni Nedjma ni le nègre ne semblaient exister l'un pour l'autre, sauf erreur de ma part... Je contemplais les deux aisselles qui sont pour tout l'été noirceur perlée, vain secret de femme dangereusement découvert : et les seins de Nedjma, en leur ardente poussée, révolution de corps qui s'aiguise sous le soleil masculin, ses seins que rien ne dissimulait, devaient tout leur prestige aux pudiques mouvements des bras, découvrant sous l'épaule cet inextricable, ce rare espace d'herbe en feu dont la vue suffit à troubler, dont l'odeur toujours sublimée contient tout le philtre, tout le secret, toute Nedjma pour qui l'a respirée, pour qui ses bras se sont ouverts. Je savais bien que le nègre s'échaufferait à ce spectacle. Mais je pensais que l'essentiel était que la femme ne s'aperçût de rien. En vérité l'innocence rayonnait sur son visage. [*nous soulignons*] » (Nedjma, pp. 137-138)

Nedjma nous est décrite comme extrêmement pudique (« [...] la main gracieusement posée sur le sexe, par l'effet d'une extraordinaire pudeur [...] » ; « pudiques mouvements des bras »), voire innocente : « En vérité l'innocence rayonnait sur son visage. » Nedjma, la femme mariée, déflorée, retrouve l'innocence d'une jeune fille vierge lors de la nuit de ses noces quand l'homme l'approche pour la première fois. Pourtant, ici, elle est approchée par deux hommes : Rachid l'approche visuellement, il la dévore de son regard qui s'arrête longtemps sur son corps nu, ses gestes gracieuses, ses aisselles, ses seins. Le Nègre, par contre, feint de dormir. Pourtant, quand Nedjma renverse la baignoire, l'eau coule dans sa direction, l'eau qui contient Nedjma tout entière, et il a ainsi le privilège de la toucher par l'intermédiaire de l'eau, par un rite de magie sympathique : ainsi, nous venons de voir que ces rites reposent sur l'idée que les objets ayant été proches du corps ou provenant du corps, si l'on les touche ou manipule, permettent de toucher le corps. Cette perspective de voir un autre homme toucher Nedjma, scandalise Rachid. Son désarroi transparaît dans le monologue intérieur suivant :

« allais-je réveiller maintenant le nègre avant que l'eau (l'eau où avait baigné la femme fatale)



descendît jusqu'à lui ? Ne serais-je pas alors dans la posture d'un amant disant à un intrus : « Elle vient de se baigner, veuillez vous écarter, car cette eau la contient toute, sang et parfum, et je ne puis supporter que cette eau coule sur vous », même un nègre, même un fils de l'Afrique sensible aux sortilèges pouvait mal prendre pareils propos, et en tirer prétexte pour flairer la gazelle, se damnant avec moi ; d'autre part, laisser le nègre endormi, c'était aussi lui réserver l'eau interdite, qui coulait rapidement vers lui ; or il venait d'avoir l'élégance de se relever ! Mais ce nègre était décidément beau joueur : au lieu de s'éloigner une fois pour toutes, il se contenta de quelques soubresauts, à la façon d'un saurien, ne cédant à l'eau courante que peu de terrain, et se recouchant obstinément à l'ombre du même arbre, pour être encore délogé par la coulée dont un nouveau soubresaut l'éloignait une fois de plus, sans mettre fin à son manège, comme s'il se trouvait devant n'importe quelle eau, n'importe quelle rivière qui devait à présent charmer ses rêves et lui procurer l'impression de nager : je ne doutais plus que le charme de Nedjma atteindrait l'imprudent si ce n'était déjà fait, et je priais pour qu'il n'allait point devenir dément, qu'il ne contractât pas sous son figuier quelque maladie mentale comparable à ma passion, me mettant dans l'obligation d'interrompre son rêve, moi, un humain ! [*nous soulignons*] » (141)

Mais à part Rachid qui, taraudé par la jalousie, contemple Nedjma dans sa nudité, et le Nègre qui feint de dormir mais que l'eau de la baignoire mouillera ensuite, il y a encore un troisième mâle témoin de la scène : le figuier. Le figuier symbolise la création : ainsi, dans la sourate 95 intitulée « Le figuier. At-Tîn », nous pouvons lire :

Sourate 95.

LE FIGUIER
AT-TÎN

Au nom d'Allah,
le Matriciant, le Matriciel...

1. Par le figuier,
par l'olivier,
2. par le Mont Sinâï,
3. par ce pays de l'amen,
4. ainsi créons-nous l'humain



- en la plus merveilleuse des formes,
 5. puis nous le ramenons au fond de toute bassesse,
 6. sauf ceux qui adhèrent et sont intègres:
 ils auront une récompense sans faille.
 7. Qui te fera renier la Créance ?
 8. Allah n'est-il pas le plus Sage des sages ?

La sourate 95, où la métaphore de la création de l'homme, du figuier et de l'olivier est filée, précède immédiatement la sourate 96 intitulée « La goutte. Al-'alaq », la première selon l'ordre chronologique. « La tradition historicobiographique situe le lieu de son inspiration dans une grotte du mont Hira, aux environs de La Mecque, dénommée depuis le Mont de la Lumière. » souligne André Chouraqui dans son introduction à la sourate. L'Ange Gabriel-Djibrîl est l'envoyé d'Allah auprès de Mohammed, chargé de lui révéler le secret de la création, le secret de la miséricorde d'Allah. Comme Mohammed était illettré, il ne savait pas lire les feuilles de cette première sourate : l'Ange l'étreignit pour imprimer dans sa mémoire la première partie du grand message divin. Cette première sourate a en effet plusieurs titres : « La Goutte, Al-'Alaq » (verset 1), ou « Le Calame » (verset 4) ou encore « Iqra', Appelle » (verset 1) (cf. Chouraqui). La création de l'homme est donc réalisée à partir d'une goutte (d'eau ?) :

« Sourate 96.

LA GOUTTE AL-'ALAQ

Au nom d'Allah,
 le Matriciant, le Matriciel...

1. Appelle par le nom de ton Rabb, le Créateur:
2. il crée l'humain d'une goutte.
3. Appelle ton Rabb, le Magnanime,
4. qui instruit par le calame,
5. et enseigne à l'humain ce qu'il ne connaissait pas. » (96 : 1-5)

Nous avons naguère interprété l'exaltation de Rachid qui, à la vue de la baigneuse nue et du Nègre, s'exclame : « [...] cette eau la contient toute, sang et parfum [...] » (*Nedjma*, p. 141), comme la preuve



irréfutable que le jeune homme instruit, mais néanmoins plongé dans l'univers symbolique et magique maghrébin (une première initiation magique qui a lieu par la mère, comme pour l'auteur lui-même), est bien conscient des qualités magiques de cette eau et de tous les objets provenant du corps ou ayant touché le corps. Maintenant, force est de constater que cette eau ne revêt pas seulement un caractère éminemment magique, mais est aussi un objet sacré : ainsi, chacune de ces gouttes d'eau ne pourrait pas seulement être utilisée en magie, mais elle contient aussi le secret de la création, Allah ayant créé l'homme d'une goutte... Le chaudron renversé, l'eau qui coule irrigue les terres ancestrales : l'eau est la condition *sine qua non* de la fertilité de la terre et donc de la création. Ainsi, nous sommes en droit de dire que le séjour que Si Mokhtar, Rachid et Nedjma passent sur le mont Nadhor et notamment ce moment de la sieste où l'eau de son innocence, de sa virginité est versée, ne peuvent pas seulement être considérés comme une nuit de l'erreur où l'amour n'engendre non pas la vie, mais la mort de Si Mokhtar (« Nedjma la goutte d'eau trouble qui entraîna Rachid hors de son Rocher, l'attirant vers la mer, à Bône, où elle venait d'être mariée... », Ibid., p. 180), mais aussi comme la nuit du destin : la nuit du destin de Si Mokhtar qui, face à la mort, se laisse bercer par les bruits rythmiques du tam-tam et entre en transe, s'approchant ainsi de la Vérité, de la Vérité suprême qu'est Nedjma, porteuse de la promesse de libération, comme un maître soufi entre en transe pour s'approcher de Dieu. La nuit du destin de Rachid qui doit, lui aussi, comprendre la Vérité suprême cachée dans les propos de Si Mokhtar : « Mais sache-le : jamais tu ne l'épouseras. » (Ibid., p. 128) : oui, définitivement, Nedjma est comme cette terre qui ne doit appartenir à personne en particulier, si l'on veut y fonder une vraie démocratie, dans le respect des différences et de la diversité, parce que seulement si elle n'appartient à personne en particulier, elle appartiendra à tou(te)s. Et, finalement, ce sera aussi la nuit du destin de Nedjma qui sera enlevée une troisième fois, comme jadis sa mère française et juive, et qui, protégée par le Nègre, regagnera les terres ancestrales.

Contrairement à la nuit de l'erreur où il ne faut rien créer, chaque tentative de création n'engendrant que son effet contraire, ainsi la vie la mort, l'amour la haine, la Nuit du destin, ou la Nuit de la puissance, Layla-at al-qadar, est la nuit la plus sacrée du calendrier musulman. Dans la sourate 97 intitulée « La Puissance. Al-qadar », est célébrée la puissance d'Allah qui, de nuit, fait descendre la révélation sur le Prophète :

Au nom d'Allah,
le Matriciant, le Matriciel...
1. Nous l'avons fait descendre,
la Nuit de la Puissance.



2. Mais qui t'apprendra ce qu'est
la Nuit de la Puissance ?
3. La Nuit de la Puissance
vaut mieux que mille mois.
4. Y descendent les Messagers et le Souffle
par permission de leur Rabb, en tous ordres.
5. Paix ! Salâm !
Elle durera jusqu'au lever de l'aurore. (97 : 1-5)

Notre thèse selon laquelle le séjour des deux hommes et de Nedjma est à la fois une expérience magique et sacrée, et que, ainsi, leur nuit de l'erreur sera aussi leur Nuit du destin, est confortée par le caractère ambigu de Nedjma qui est à la fois une sorcière redoutable et une sainte, commandant aux astres, au jour comme à la nuit, échappant ainsi à l'emprise du temps. Mieux encore, Nedjma incarne le temps : un temps qui ne se conçoit pas comme une tracée linéaire, mais un temps à la structure circulaire, un cercle qui ne se referme pas et qui, pour cela, symbolise un mouvement ascendant et descendant éternel, une spirale. Nous proposons d'étudier cette figure géométrique important plus loin. Néanmoins, soit déjà dit ici que la spirale reflète bien que le combat pour la liberté, la dignité, la justice est une préoccupation éternelle de l'Humanité qui doit toujours être recommencée jusqu'à ce que justice soit faite au Jour du Jugement dernier. Et pour conforter notre thèse, il nous faut, pour finir, évoquer encore un autre aspect qui, jusqu'alors, fut négligé, à savoir celui du pardon et de l'innocence. C'est à l'issue de cette Nuit de la puissance ou du destin, le chaudron une fois renversé, que Nedjma, la femme mariée, la femme déflorée, la femme mille fois désirée, redevient innocente, comme si l'eau et le savon n'avaient pas seulement nettoyé son corps, mais aussi purifié son âme et rétabli ainsi l'intégrité de celui-ci qui a été pris par des usurpateurs, comme cette Terre bénéfique d'Algérie successivement par les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Ottomans et les Français, et qui retrouve maintenant son intégrité originelle, comme l'Algérie à l'issue de 132 ans de colonisation :

« Mais Nedjma n'était-elle pas innocente ? Fallait-il l'induire en tentation, lui parler de ce nègre et lui conseiller désormais de se baigner dans notre chambre, quitte à chasser son père à l'heure sacrée de la sieste, mais ne plus exposer sa beauté devenue mienne aux yeux de quelque rustre ou même d'un enfant, car la vue d'un trésor est toujours dangereuse non seulement pour le propriétaire qui préférerait à présent ne l'avoir jamais vu, mais pour le ravisseur et le simple curieux qui ne pourront rester en paix, perdront le fruit du rapt et de la curiosité, tout cela parce qu'ils ne sauront jamais



cachez leur trésor hors de leurs propres regards et de ceux d'autrui ? » (p 139)

Effectivement, c'est l'idée du Pardon qui hante les croyant(e)s pendant la Nuit du destin. Pendant Layla-at al-qadar, il faut implorer le pardon d'Allah :

« En effet, Bukhari et Mouslim ont rapporté d'après Abu Hourayra que le prophète (à lui la bénédiction et la paix de Dieu) a dit : «celui qui prie toute la nuit de Al-Qadr par foi et piété, Dieu pardonnera ses péchés précédents»

Ahmad et Ibn Majah ont rapporté un hadith authentifié par Tirmidhi d'après 'Aïcha (que Dieu l'agrée) : «j'ai dit : ô Messager de Dieu, si je connais quelle nuit sera la nuit de Al-Qadr que dois-je dire ?» Il a dit : «dis : ô Dieu, Tu pardonnes et Tu aimes le pardon alors pardones-moi». (Allahouma Innaka 'Afoun Touhibboul 'Afwa Fa'fou'anni) »¹

Dans *Le Cadavre encerclé*, par contre, le corps de Nedjma a quitté définitivement l'ombre bienfaitrice du figuier et la baignoire, symboles de la création et du pardon, et se retrouve au milieu du massacre. À la recherche de son amant Lakhdar, elle se promène au milieu des cadavres : c'est le sang des innocents qui remplace l'eau de sa virginité qui a été versée sous le figuier, et qui lui rend son innocence natale. Mustapha s'inquiète :

« Regarde-la enjamber les morts. La stupeur ni la crainte n'ont appesanti sa démarche. La voici qui s'arrête devant l'impasse macabre. Son voile flotte dans la nuit ; on croirait, chavirant, une barque immobilisée pour nous révéler l'horizon ; rejoins-la vite. En un clin d'œil elle peut s'évanouir. La feinte la plus subtile de la gazelle en fuite n'est souvent qu'une halte à portée de fusil. » (p. 19)

Le figuier qui symbolise la création, qui symbolise la terre nourricière, les Terres ancestrales au Mont Nadhor, est remplacé dans *Le cadavre encerclé* par l'oranger amer aux fruits vénéneux. L'oranger, auquel s'adosse Lakhdar blessé à mort par Tahar, est foudroyé vers la fin de la pièce pendant que les « oiseaux maléfiques » (cf. *CE*, p. 62) font entendre leurs cris, et devient ainsi le symbole de la destruction, de la mort. L'image biblique de l'olivier et de la colombe est inversée et remplacée par une image apocalyptique, où la mère de Lakhdar, échappé de l'asile, devient une prophétesse :

« La nuit tombe, et tout notre Univers se penche



À la fenêtre du néant !
Ne jetons pas la pierre à la folle
Elle qui s'est levée pour fermer la fenêtre
Et c'est pourquoi ses yeux sont abîmés. » (Ibid., p. 62)

Confinée à la reproduction (à l'inverse de l'homme qui est, lui, destiné à la production), à l'immanence (à l'inverse de l'homme à la conquête de l'avenir), la femme continue à être soumise à la morale masculine que les hommes, pourtant, n'hésitent pas à contourner quand il s'agit de leurs intérêts personnels. ^{comme} l'a montré Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*. Il n'y a pas de doute : c'est parce que la femme est perçue comme profondément dissemblable de l'homme qu'elle inspire de la crainte, et c'est parce qu'elle inspire de la crainte mais que, en même temps, on ne peut pas se priver d'elle, qu'elle est opprimée : on est tenté de considérer le voile comme un moyen d'oppression de la femme, mais il ne faut pas oublier que même la femme non-voilée, même la femme non-musulmane, la femme au Nord, sent peser, elle aussi, sur son corps de multiples voiles métaphoriques : ces « voiles » pèsent sur elle comme une chape de plomb. Ce qui est intéressant, c'est qu'au moment où la religion se développe et se différencie, le caractère mystérieux, à la fois magique et sacré de la femme s'accroît, parce que, généralement, les femmes ne participent pas au culte, et comme elles sont exclues par la religion du commerce des choses sacrées ou interdites, elles y reviennent sous le couvert de la magie ^(Ibid.). La magie est désormais leur domaine. Ainsi, Kateb Yacine nous présente Nedjma comme une vraie sorcière :

« Il existe des femmes capables d'électriser la rumeur publique ; ce sont des buses, il est vrai, et même des chouettes, dans leur fausse solitude de minuit ; Nedjma n'est que le pépin du verger, l'avant-goût du déboire, un parfum de citron... » (p 84)

1.3 Nedjma : mi-sainte, mi-sorcière

Comme toute femme, Nedjma est à la fois une sainte et une sorcière (qui est, comme nous venons de le voir, la seule possibilité des femmes de communiquer avec la Force supérieure qu'est Dieu, et, plus rarement, avec le tentateur furtif qu'est le diable). À cet égard, il est hautement significatif que Nedjma apparaisse pour la première fois dans un décor mythique et fantastique : c'est la fameuse villa Nedjma. Le portrait de la femme reste vague. Nedjma est décrite comme une femme « très brune, presque noire » (*Nedjma*, p. 78). Dès sa petite enfance, et ressemble ainsi à « toute Méditerranéenne » (Ibid., p. 79). Mais en même temps, son « teint sombre » (Ibid.) est comparé aux « reflets d'acier » et à un « vêtement mordoré d'animal » (Ibid.) :



« Toute petite, Nedjma est très brune, presque noire ; c'est de la chair en barre, nerfs tendus, solidement charpentée, de taille étroite, des jambes longues qui lui donnent, quand elle court, l'apparence des calèches hautes sur roues qui virent de droite et de gauche sans dévier de leurs chemins ; vastitude de ce visage de petite fille ! La peau, d'un pigment très serré, ne garde pas longtemps sa pâleur native ; l'éternel jeu de Nedjma est de réduire sa robe au minimum, en des poses acrobatiques d'autruche enhardie par la solitude ; sur un tel pelage, la robe est un surcroît de nudité ; la féminité de Nedjma est ailleurs ; le premier mois d'école, elle pleure chaque matin ; elle bat tous les enfants qui l'approchent ; elle ne veut pas s'instruire avant d'apprendre à nager ; à douze ans, elle dissimule ses seins douloureux comme des clous, gonflés de l'amère précocité des citrons vers ; elle n'est toujours pas domptée ; les yeux perdent cependant de leur feu insensé ; brusque, câline et rare Nedjma ! Elle nage seule, rêve et lit dans les coins obscurs, amazone de débarras, vierge en retraite, Cendrillon au soulier brodé de fil de fer ; le regard s'enrichit de secrètes nuances ; jeux d'enfant, dessin et mouvement des sourcils, répertoire de pleureuse, d'almée, ou de gamine ? Épargnée par les fièvres, Nedjma se développe rapidement comme toute Méditerranéenne ; le climat marin répand sur sa peau un hâle, combiné à un teint sombre, brillant de reflets d'acier, éblouissant comme un vêtement mordoré d'animal ; la gorge a des blancheurs de fonderie, où le soleil martèle jusqu'au cœur, et le sang, sous les joues duveteuses, parle vite et fort, trahissant les énigmes du regard. » (Ibid., pp. 78-79)

Ce portrait vague de Nedjma nous rappelle *La Femme Sauvage* de M'Hamed Issiakhem : *La Femme Sauvage* est terrible, parce qu'elle n'a pas de visage ; ou, au contraire, elle a plusieurs visages qui semblent se cacher dans les plis de sa robe. Mais contrairement à la déesse indienne Khali, qui porte les têtes des morts autour de ses reins, la *Femme Sauvage* porte dans les plis de sa robe les visages des femmes vivantes d'Algérie, comme la femme porte dans les plis de son utérus la vie-même. Ou, comme l'a dit M'Hamed Issiakhem : « On dirait peut-être que ce sont toutes nos femmes ! Non, c'est la même qui se transforme, qui évolue, qui dégénère, qui progresse et tout cela en même temps. C'est une espèce de jeu entre elle et moi. » Et s'il y avait encore une autre vérité qui se cache dans ces mots du grand peintre, à savoir que l'acte de la création ne serait qu'en réalité qu'un acte aussi ludique que la baignoire renversée sous le figuier et le bruit joyeux de l'eau qui coule et irrigue les terres ancestrales, donc un jeu ? Un jeu, autant dire une interaction joyeuse entre le peintre et son modèle, l'écrivain et son sujet, entre l'artiste et son outil et la matière qu'il travaille, qui change sous les coups de pinceau ou de plume, tout comme l'artiste change lui-même...



2. Les pouvoirs du magicien et de la magicienne

Mais quels sont les pouvoirs du magicien ? Edmond Doutté cite les pouvoirs suivants (cf. p. 51) :

- Il commande aux forces naturelles. Ainsi, toute femme est détentrice du secret de la procréation et donc aussi de la création, comme la fameuse *Femme Sauvage* qui porte dans les plis de sa robe les autres femmes, comme les textes poétiques de Kateb Yacine portent en eux les contes de sa mère, comme si, à eux seuls, ce tableau et le roman allégorique *Nedjma* étaient mille et un tableaux et mille et un textes racontant mille et une histoires... Nedjma commande au soleil, si bien que le soleil et Nedjma se confondent : elle est cette étoile fixe qui, tantôt, guide les hommes de la nuit coloniale vers l'aurore de la liberté, tantôt les égare.

« Étoffe et chair fraîchement lavées, Nedjma est nue dans sa robe ; elle secoue son écrasante chevelure fauve, ouvre et referme la fenêtre ; on dirait qu'elle cherche, inlassablement, à chasser l'atmosphère, ou tout au moins à la faire circuler par ses mouvements ; sur l'espace frais et transparent de la vitre, les mouches blotties se laissent assommer, ou feignent la mort à chaque déplacement d'air ; Nedjma s'en prend ensuite à un moustique, avec un mouchoir dont elle s'évente en même temps ; épuisée, elle s'assoit à même le carrelage ; son regard plonge dans l'ombre ; elle entend remuer la broussaille ; « *ce n'est pas le vent* »... Les seins se dressent. Elle s'étend. Invivable consommation du zénith ; elle se tourne, se retourne, les jambes repliées le long du mur, et donne la folle impression de dormir sur ses seins... » (*Nedjma*, pp. 66-67)

- Il peut se rendre invisible aux autres hommes. Ainsi, Nedjma est présente malgré son absence, tout comme l'image de la mère.
- Il peut « rouler la terre » (sous lui), suivant l'expression arabe *t'ayy el'ard'* et se transporter à de grandes distances en un clin d'œil : Nedjma, même s'il n'y a aucun passage dans le texte qui indique qu'elle « roule la terre sous elle », est pourtant omniprésente, elle hante les esprits des hommes, même si elle n'est pas là.
- Il a commerce avec les esprits, il force leurs secrets.
- Il couche avec les démons. Nedjma, mi-sainte, mi-sorcière, si elle ne couche pas avec les démons, est pourtant une femme « bâtarde », parce que le fruit d'un enlèvement, la fille d'une Française juive et d'un Algérien (cela au moins est sûr, même si, il est vrai, il est difficile de dire qui est le père naturel de



Nedjma : le père de Kamel, le père de Mourad, celui de Rachid ou encore Si Mokhtar ?). Pourtant, Nedjma sort vierge de chaque rapprochement sexuel, de chaque viol :

« Le rayon dont elle m'avait ébloui rendait mes maux plus cuisants ; oui, je fumais comme un fagot sous la loupe, écoeuré par la mauvaise chimère... Elle n'était que le signe de ma perte, un vain espoir d'évasion. Je ne pouvais ni me résigner à la lumière du jour, ni retrouver mon étoile, car elle avait perdu son éclat virginal... Le crépuscule d'un astre : c'était toute sa sombre beauté... Une Salammbô déflorée, ayant déjà vécu sa tragédie, vestale au sang déjà versé... Femme mariée. Je ne connais personne qui l'ait approchée sans la perdre, et c'est ainsi que se multiplièrent les rivaux. » (Ibid., pp. 176-177)

Nedjma est désirée, elle est convoitée, elle est enlevée, pour la simple raison que la promesse dont son corps est porteur, la liberté, ne se donne pas, mais s'arrache : par Kamel, par Rachid, par Mourad, par Lakhdar, par Mustapha, par Si Mokhtar même et par le Nègre, symbole de la tribu ancestrale.

- Toujours selon Edmond Doulté, le sorcier prend part à la réunion des démons. Nedjma commande au sang qui, au Maghreb, est considéré comme non seulement comme le support de l'âme, mais aussi, dès qu'il s'échappe du corps, comme un lieu de réunion des djinns :

« la femme fatale, stérile et fatale, femme de rien, ravageant dans la nuit passionnelle tout ce qui nous restait de sang, non pour le boire et nous libérer comme autant de flacons vides, non pour le boire à défaut de le verser, mais seulement pour le troubler, stérile et fatale, mariée depuis peu, en pénitence dans sa solitude de beauté prête à déchoir, à peine soutenue par des tuteurs invisibles : amants d'hier et d'aujourd'hui, surtout d'hier, de ce passé fastueux où elle avait semé ses charmes en des lieux de plus en plus secs ; ils la voyaient déchoir et préparaient dans l'ombre leur défection, séniles pour la plupart, ou bien si jeunes qu'ils pouvaient toujours fuir, et renier la présomptueux combat qu'ils avaient l'air de livrer pour elle, se liant d'amitié, conjuguant leurs rivalités pour mieux la circonscrire – séniles pour la plupart ; il savaient tous une vengeance en tête, se cédant poliment le pas les uns les autres, chiens expérimentés calculant avec leur raison complémentaire de meute que la victime est trop frêle, qu'elle ne supporte pas l'hallali, se succédant auprès d'elle, la voyant déchoir et se consolant ainsi de la perdre. » (Ibid., pp. 187-188)

- Pour finir, le sorcier peut se métamorphoser à son gré en toutes sortes d'animaux. Ce dernier aspect



est particulièrement intéressant et mérite d'être étudié de plus près.

3. Les bêtes sauvages : Le chat, l'araignée, le vautour

Les animaux qui sont le plus fréquemment utilisés par la magie au Maghreb, sont le coq, la grenouille, le chat, le cafard, la tortue et l'abeille etc. Ajoutons à cela encore le vautour, dont nous proposons d'étudier le caractère ambivalent dans la mythologie du Nadhor, où il est à la fois considéré comme l'annonciateur d'une mort quand il fonce en descente raide, que comme un garant de l'hygiène. Dans son article intitulé « Espace mythique maghrébin et parole française : la symbolisation polyphonique du bestiaire chez Kateb Yacine », qui a été publié dans l'étude littéraire intitulée *Littérature maghrébine et littérature mondiale*, Pierre Van den Heuvel, qui a analysé le roman *Le Polygone étoilé*, a recensé un nombre important d'animaux qui peuplent « ce roman dont l'intrigue concerne essentiellement les péripéties d'êtres humains » (cf. p. 84) :



Titre : Femme sauvage. Année : 1967. Technique : huile sur toile.
Dim. 160 cm/ 130 cm.

« Sur un total de 182 pages, 87 contiennent au moins une référence à un animal, c'est-à-dire une page sur deux. On dénombre 183 occurrences de substantifs animaliers dont 72 dénominations différentes. Si l'inventaire montre une très grande diversité, il est clair que deux animaux dominent cet univers : le serpent et le chat. Des schémas que nous ne reproduisons pas ici font apparaître l'importance de certains aspects : les sortes (termes génériques 13, mammifères 87, insectes 31, reptiles 22, poissons 9, etc.), les types (animaux réels et fabuleux, domestiqués et sauvages, etc.), la distribution, la place dans la structure métaphorique, etc. » (Ibid.)

Et il ajoute :

« L'inventaire donne une idée de la richesse



du bestiaire : 15 x serpent, chat ; 9 x cheval, poisson ; 7 x vache, bête ; 6 x araignée, âne ; 5 x animal, chien, oiseau, coq, volaille ; 4 x loup, insecte, mouche, ours, singe, lion ; 3 x bétail, bœuf, chacal, rat, fourmi, mammoth, vautour, ver ; 2 x gazelle, mouton, sanglier, crapaud, lézard, larve, sauterelle ; 1 x bouc, cochon, renard, souris, tigre, grenouille, aigle, colombe, hirondelle, phoque, poule, cigale, puce, vermine. » (Ibid.)

Une étude semblable du *Cadavre encerclé* que nous avons effectuée, donna les résultats suivants : « la bête/les bêtes », « le dragon », « la génisse », « la crapule », « le poisson » et « le requin », « le porc-épic », « la fourmi », les volatiles (« le corbeau », « les oiseaux maléfiques », « la cigogne », « la chouette », « la colombe », « le vautour »), « les insectes », « les abeilles », « le chat », « l'araignée », « le scorpion », les noms d'animaux en tant qu'insultes (« le chien », « l'âne », « le renard », « la vipère », « le serpent »).

Dans l'œuvre de Kateb Yacine, les animaux sont des symboles, et des symboles qui appartiennent à l'univers maghrébin, arabo-tamazight, mais qui sont verbalisés dans un discours français, comme le souligne aussi van den Heuvel.

« Ce qui est manifeste aussi, c'est que, chez Kateb Yacine, il ne s'agit jamais de la simple reprise d'une seule valeur symbolique. Celle-ci est toujours différenciée, étendue dans des directions très diverses, parfois contraires. De plus, ces mêmes éléments, tirés de l'imagerie collective, se trouvent soumis à des transformations volontaires du sujet de l'écriture, à des métamorphoses qui témoignent de son individualité artistique et de ses préoccupations personnelles au moment de la rédaction. » (p. 89)

L'auteur(e) maghrébin(e) se situe entre deux univers mythiques différents qui, parfois, sont complémentaires, mais qui, parfois aussi, sont diamétralement opposés (c'est notamment le cas du serpent qui, dans les cultures à forte influence chrétienne, symbolise le diable, tandis qu'au Maghreb comme dans l'Antiquité grecque – cf. l'emblème d'Esculape -, le symbole du serpent a gardé une valeur positive, le serpent chez Kateb est le symbole de l'âme, de l'esprit et de la libido (cf. van den Heuvel, p. 89). Il s'agit pour l'auteur(e) donc non seulement de connaître les valeurs qui sont attachées à l'animal, de les remettre en cause, d'en inventer d'autres, mais aussi de réconcilier sans cesse deux univers mythiques (cf. Ibid., p. 94). Dans ce qui suit, nous allons étudier trois de ces symboles qui sont autant de ponts entre les cultures : le chat, l'araignée et le vautour.



3.1 Le chat

Le chat, cet animal solitaire, méfiant, capricieux, que l'homme n'a jamais réussi à domestiquer totalement, qui conserve donc un côté sauvage, est bien le symbole de l'Algérien : le 8 mai 1945, cela faisait déjà un siècle que l'Algérien était maintenu dans sa condition de sous-homme ou, afin d'emprunter le terme officiel de l'époque, de « Français d'origine musulmane », qui était la sienne depuis notamment l'année 1871 quand la Kabylie fut enfin « pacifiée », autant dire massacrée, pour achever en quelque sorte l'œuvre terrible du colonisateur. Mais pendant que la France se félicitait déjà de l'avoir « domestiqué », ce sauvage, ce barbare, lui, il ne faisait qu'attendre : au début du XX^e siècle, il se réveillerait pour s'apprêter au saut ultime : il avait vu entre-temps la Révolution d'Octobre en Russie balayer la plus grande monarchie du monde et proclamer une République du prolétariat. Il avait vu la Révolution de Mustapha Kemal Atatürk en Turquie instaurer un État laïc et moderne. Il avait vu la Première Guerre mondiale, parfois il y avait même participé. Il avait vu la France fêter orgueilleusement le centenaire de la colonisation. Il avait vu la Seconde Guerre mondiale, et une France soudain affaiblie, même si elle avait réussi à terminer la guerre dans le camp des vainqueurs. Maintenant, il sent, il sait que le glas de la colonisation a sonné, et il se soulève. Van den Heuvel constate :

« Dans le *PE*, ce félin apparaît avec une grande régularité (32, 46, 51, 53, 56 65, 86, 95, 102, 104, 146). Ce qui frappe d'abord, c'est que son image est souvent liée à la situation de l'expérience onirique : le rêve (la régression : «demi-sommeil», «repos», «silence», «immobilité») précède l'action qui, elle, est rapide et violente («sauter», «dévorer») et qui se situe le plus souvent la nuit, pendant les «escapades nocturnes». [...] animal solitaire, méfiant, jamais tout à fait domestiqué, conservant toujours un côté sauvage, il passe aisément de l'état de paresse à l'activité la plus intense qu'il exerce avec adresse, ingéniosité et efficacité. C'est pourquoi il est le symbole de l'Algérien, en même temps soumis et sauvage, domestiqué et libre. L'inversion des combinaisons habituelles jour-veille et nuit-sommeil se comprend ainsi. » (van den Heuvel, p. 88)

3.2 L'araignée

Le 8 mai 1945, les soldats et gendarmes français, pris de court par la puissance de ce mouvement de résistance, s'ils ne les tuèrent pas carrément, raflèrent un nombre important de la population. Parmi ces malheureux dont le seul tort fût d'avoir revendiqué leurs droits, ou d'avoir tout simplement été au mauvais endroit au mauvais moment, se trouve aussi Rachid. On l'enferme dans une cellule au poste de gendarmerie, où l'attend déjà une grande araignée noire. Cette araignée est plus qu'un simple insecte : elle semble bien incarner la Liberté qui les avait naguère encore guidés, et qui ne songe pas à les quitter



maintenant, qui les nargue, qui esquivé les coups et échappe ainsi allègrement aux tentatives de plus en plus désespérées du jeune homme de se débarrasser d'elle :

« Rachid donne un grand coup sur l'araignée ; elle lui saute au cou, gracieuse, reconnaissante, sans rancune.

- Misère, elle est pas morte !

P'tit Joe rouvre les yeux.

- Quelle histoire pour un insecte ! On reste chez sa mère quand on a la peau douce.

Rachid arrache ses habits en vitesse, et l'araignée le devance avec une sorte de joie frénétique ; elle danse et se fait toute petite sur la poitrine en nage, comme si elle attendait patiemment une caresse, comme si elle avait aidé Rachid à se dévêtir, avec la pudique diligence d'une femme en mal d'amour.

- Enlève-la, P'tit Joe, je t'en prie.

- Laissons-la tranquille, gamin. Pourquoi ennuyer les animaux ? Le bon Dieu n'a pas dit ça. Laisse-la faire. Elle finira par comprendre toute seule. Ne la regarde pas comme ça, tu l'effraies, au lieu de lui faire pitié. Laisse-la s'amuser un petit moment. Dieu le dit. S'agit de tolérer les animaux.

- Elle est sur ma poitrine, tu vois pas ?

- Bouge pas, je vais te changer un air. Tu vois... Elle est heureuse. Elle danse. Moi, je la déteste pas cette araignée ; je manquais de distraction, imbécile que je suis, et je faisais pas cas de cet insecte, placé auprès de moi en cellule, par le Dieu plein de miséricorde, qui ne fait rien au hasard. » (*Nedjma*, pp. 38-39)

L'araignée qui s'acharne ainsi sur Rachid n'est personne d'autre que Nedjma, c'est-à-dire la poésie, l'amour, la révolution, le désir de liberté ; elle est un des visages de Moutt, cette ogresse maléfique des contes tamazight, qui peut se métamorphoser en animaux : tantôt, elle apparaît comme une araignée, tantôt comme une pieuvre, tantôt comme un chat : ainsi, on peut à juste titre tracer un parallèle entre le chat, symbole du colonisé qui feint l'impuissance et s'apprête au saut ultime pour en finir avec les injustices, et l'araignée qui nargue Rachid et lui saute à la gorge. Les victimes de Moutt sont des babouins et des coqs rôtis. Le coq est la figure de l'amant de Moutt, mais aussi du poète qui chante, et c'est la métaphore animal du coq qui suggère encore deux autres métaphores animales, celle des poules (volatiles, volaille) et des rampants (ver, reptile, lézard, substituts du serpent d'Ève), et après sa mort, une troisième, à savoir celle des animaux nécrophages (larves, mouches et fourmis) (cf. van den Heuvel, p. 85).



Force est de souligner le caractère ambivalent de la Femme : ainsi, Nedjma est à la fois une sainte guidant les Algériens vers la liberté, et une sorcière terrible se moquant des hommes qui tournent autour d'elle et dont elle cause la perte ; Dihya, l'héroïne du poème théâtral homonyme de Kateb Yacine, est à la fois la Femme qui donne et préserve la vie et qu'on voit adorer la Terre qui engendre les nourritures réelles (le blé, les fruits) et spirituelles (les légendes, les mythes, les symboles), et une redoutable guerrière qui n'hésite pas à brûler cette même terre pour la défendre contre les envahisseurs ; la femme sauvage du *Polygone étoilée* se fait accompagner par un vautour, symbole de la mort et garant de la survie, comme la *Femme Sauvage* de M'Hamed Issiakhem porte dans les plis de sa robe les visages des femmes vivantes et souffrantes de cette Algérie millénaire. Pour finir, Moutte n'est pas seulement une ogresse maléfique, mais aussi, dans la tradition égyptienne, la mère du ciel et du soleil (cf. van den Heuvel, p. 90). Nulle part, la vie et la mort ne sont aussi proches que dans le corps de la femme, qui est réellement la source de tout. M'Hamed Issiakhem rend compte du caractère ambivalent de la femme dans les illustrations de *Nedjma*, où, dès la première page, il oppose la vie et la mort et fait apparaître aussi l'araignée :

Nedjma qui incarne, comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, la poésie, l'amour et la révolution, réveille dans les hommes qui tournent autour d'elle, une soif de liberté et une faim qu'il est difficile d'assouvir ; et d'autant plus difficile que c'est celle-là même qui réveille cette soif et cette faim qui est aussi la seule à pouvoir les apaiser : ainsi, Nedjma entoure un pain de ses bras. La femme est la source, comme l'a dit M'Hamed Issiakhem, source de vie et source aussi d'une mort violente, mais la mort fait partie de la vie dans la « situation coloniale » (A. Memmi) ou dans le « système colonial » (J.-P. Sartre) pour la vivre un jour dignement, parce que la liberté et la dignité s'arrachent à coups de plume, à coups de pinceau. Force est de constater que dans cette illustration, le spectre de la mort violente guette les hommes qui, affamés, s'approchent de Nedjma pour assouvir leur faim : sous un arbre qui, déjà, ressemble plus à l'oranger aux fruits amers et vénéneux du *Cadavre encerclé* qu'au figuier protecteur, une silhouette osseuse se dresse...

Il est remarquable que M'Hamed Issiakhem ait choisi comme deuxième illustration l'araignée, un des visages de Moutt, mais aussi un des symboles de la patience. Ainsi, les Algérien(ne)s ont beaucoup souffert pour arracher la liberté : ils ont envahi la rue, comme ce jour mémorable du 8 mai 1945 dans le Constantinois, ils ont manifesté, lutté, hurlé leur indignation et leur désespoir – et on peut ainsi à juste titre tracer un parallèle entre le cri désespéré du révolutionnaire et le cri de l'animal sauvage, qui, comme les contes, les légendes, les chants, tout ce riche patrimoine oral sauvegardé et transmis par les femmes, échappent à la censure... La résistance infatigable des révolutionnaires, le soutien courageux des femmes dans le maquis ou à la maison, qui nourrissaient les moudjahidin, qui cousaient les uniformes et les





KATEB
YACINE

NEDJMA

illustrations originales de
M. ISSIAKHEM



Illustrations de M'Hamed Issiakhem. « Les Portes de la vie » - 1967- Ed. Martinsard.



drapeaux, qui brodaient l'étoile et le croissant, de même que le travail minutieux de l'écrivain(e), son désir de réécrire ce chapitre de l'Histoire, de restituer la parole aux gens humbles, aux femmes, ce travail à la fois du fond (inscription des mythes millénaires) et de la forme (jeu avec les sonorités des langues parlées, du tamazight notamment et de l'arabe oral), tout ce travail acharné, minutieux, ressemble au travail de l'araignée. Jan van den Heuvel souligne notamment ce deuxième aspect (le travail de l'écrivain) de la métaphore : « Dans ce sens, le bestiaire du PE, conjointement avec la thématique de la grotte, de la cage et du cri («ce cri animal dont les nouveaux venus ne savent plus se servir», 7) se présente aussi comme une mise en abyme de la genèse du texte et d'un processus élocutoire difficile. C'est à partir de cette matrice originelle qu'est ensuite développée la figure spéculaire du texte lui-même dont la constitution est réfléchie par le travail de l'araignée. » (p. 94)

Dans la littérature maghrébine, les métaphores pour rendre compte de l'acte de la création artistique abondent : ainsi, il y a des auteurs qui le comparent à la poterie, d'autres encore au tissage, toutes deux des activités traditionnelles des femmes. L'écrivain antillais Edouard Glissant nous invite à pratiquer une « poétique du divers ». Les textes des écrivain(e)s maghrébin(e)s de langue française sont ouverts à au moins deux différentes poétiques contradictoires : la poétique arabe et/ou tamazight et la poétique française. Le plurilinguisme littéraire se définit désormais non par la connaissance de plusieurs langues, mais plutôt par la coexistence de plusieurs « sensibilités linguistiques » (Glissant, p. 122) dans un texte, et par le « tissage de poétiques opposées » (Ibid., p. 112). Le plurilinguisme et, à plus forte raison encore, le plurilinguisme littéraire peut être défini par la façon de parler sa langue – fermée ou ouverte à l'altérité, qui est aussi une partie centrale de l'identité. Il faut tisser les poétiques opposées des langues, comme l'araignée tisse son toile... Ce qui est valable pour l'écriture comme acte de création artistique, l'est aussi pour la peinture. Là aussi, il faut tisser les « poétiques opposées » de la culture maghrébine (que M'Hamed Issiakhem a connue à travers sa mère qu'il suivait, le peu de temps qu'ils avaient ensemble, et qui lui a donné les couleurs, mais plus encore, aussi les formes avec toute leur force symbolique) et de la culture française (connue à travers l'enseignement dispensé à l'école). Il tisse ces formes et ces couleurs, comme les femmes tissent les fils de laine pour en produire des tapis : il en résulte des images-tapis dont nous aimerions bien reproduire ici deux exemples :

Même les personnages féminins nous apparaissent des fois comme « tissés » : comme d'immenses « métaphores vivantes », ils rendent compte de la difficile construction identitaire de chaque individu, qui doit sans cesse réconcilier les éléments différents de son soi, tisser des poétiques opposées. Il s'agit d'une activité qui est toujours à recommencer : dans le moi intime de chaque individu, rien n'est linéaire, comme dans les œuvres de Kateb Yacine et de M'Hamed Issiakhem. Ainsi, ces deux artistes nous semblent être



aussi des chroniqueurs de la construction identitaire de tout individu, et de l'Algérien en particulier. Soulignons aussi que l'étroite collaboration des deux « frères de sang et de langue » Kateb Yacine et M'Hamed Issiakhem devient visible dans ce tableau signé « Yssiakhem ».

3.3 Le vautour

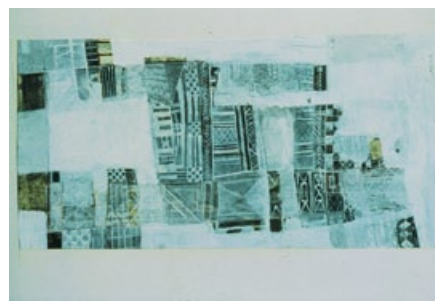
Nos entretiens avec les habitant(e)s du Nadhor ont relevé que les vautours étaient un objet de culte de leurs ancêtres depuis la nuit des temps, bien avant l'arrivée des Arabes et l'islamisation du Maghreb. Loin d'être craints comme des messagers de la mort (on sait pourtant que, quand ces oiseaux majestueux, qui planent dans le ciel du Nadhor, foncent en descente raide, ils doivent avoir repéré un cadavre), les vautours sont considérés comme des garants de la survie des hommes : en nettoyant les carcasses, ils évitent la transmission de maladies épidémiques. On dit même qu'ils consomment les ordures ménagères, empêchant ainsi d'autres parasites domestiques, tels que les rats, qui se plaisent dans les villes et villages, de se multiplier trop.

Le vautour est donc à la fois l'annonciateur de la proximité de la mort par son vol en descente raide qui trahit la présence d'un cadavre, et le garant de la survie de la communauté par son habitude d'engloutir la chair et la moelle des corps en putréfaction qui risquent d'attirer les parasites porteuses de maladies contagieuses. Il est à la fois un animal bien réel se nourrissant de la chair et du sang, et le symbole de la Tribu, dont les fils et les filles sont liés entre eux par des liens de sang :

« l'inceste est notre lien, notre principe de cohésion depuis l'exil du premier ancêtre ; le même sang nous porte irrésistiblement à l'embouchure du fleuve passionnel, auprès de la sirène chargée de noyer tous ses prétendants plutôt que de choisir entre les fils de sa tribu – Nedjma menant à bonne fin son jeu de reine fugace et sans espoir jusqu'à l'apparition de l'époux, le nègre prémuni contre l'inceste social, et ce sera enfin l'arbre de la nation s'enracinant dans la sépulture tribale, sous le nuage enfin crevé d'un sang trop de fois écumé... » (*Nedjma*, pp. 186-187)



titre : Casbah, année 1969, technique : dessin à la plume sur papier, dim. 47cm/31cm



titre : Mosaïque berbère, année 1968, technique : - ; dim.



Dans son article intitulé « Espace mythique maghrébin et parole française : la symbolisation polyphonique du bestiaire chez Kateb Yacine », Pierre Van den Heuvel souligne que « Cette figure du Fondateur est fortement liée au monde animal : né de l'eau, il est «le maître de la forêt», «n'aime que son âne ou son mulet», nourrit «les bêtes devenus futiles» et se fait protéger par ses «quatorze mâles» qui «arrachent leur père au voisinage du chacal, du tigre, du lion». Avec son «visage de bête féroce» (*Nedjma*, 134), il se présente sous la forme d'un puissant vautour, d'un requin dangereux ou d'un ogre prolifique. » (p. 90) L'Ancêtre légendaire, Keblout, installé au Nadhor, vénère lui aussi la terre, comme la Kâhina pas moins légendaire :

« [...] lui seul s'étant frayé passage jusqu'au Nadhor où, subissant déjà la défaite, il n'en mourut pas moins à la tête de sa tribu, sur la terre pour laquelle il avait probablement traversé les déserts



Titre : Douleur de femme, année 1966, technique : huile sur toile, dim. 80 cm/60 cm, signé Yssiakhem



d'Égypte et de Tripolitaine, comme le fit plus tard son descendant Rachid qui lisait à présent sa propre histoire dans l'œil jaune et noir de Keblout, dans une cellule de déserteur, en la double nuit du crépuscule et de la prison. » (*Nedjma*, p. 134)

Dans l'illustration de M'Hamed Issiakhem, le vautour est mis en rapport à la fois avec la mort (ainsi, on croit voir Lakhdar poignardé et agonisant dans *Le Cadavre encerclé*) et avec la (sur-)vie : ainsi, le vautour nous apparaît comme incrusté dans une empreinte de main. Pour le peintre, qui a dû être amputé de son avant-bras gauche après avoir manipulé une grenade volée dans un camp militaire, accident terrible qui causa la mort de deux de ses sœurs et d'un neveu, cette empreinte de main symbolise la mort et le destin. La signification de la Khamsa, du porte-bonheur traditionnel qui est censé protéger contre le mauvais œil, est donc modifiée : il s'y rajoute tout le poids du destin qui peut être cruel et incompréhensible, et duquel, justement, on ne peut pas se protéger.

4. Conclusion

L'artiste qui grandit à la lisière de plusieurs univers symboliques (le patrimoine traditionnel avec ses contes, ses légendes, ses chants, ses héros et héroïnes, ses mythes, ses rites, ses couleurs, odeurs, plantes et animaux, et le « butin » français avec cette autre langue, ces autres légendes et contes et mythes, ces autres traditions), doit tisser sans cesse les poétiques opposées, réconcilier toutes les composantes de son identité. Il se cherche (et se trouve?) dans l'acte de la création entre les langues, entre les deux univers symboliques.

L'oralité occupe une place de premier choix dans les œuvres des deux artistes. Encore enfant, Kateb Yacine se laissait déjà volontiers bercer par la voix de sa mère Yasmina qui, elle, manipulait déjà, avec une euphorie joyeuse, les mots, qui étaient des passerelles du monde réel vers l'univers de la magie. M'Hamed Issiakhem suivait la silhouette élancée de sa mère qui transportait des couleurs sans le savoir et qui le faisait entrer ainsi dans l'univers des symboles. Effectivement, il n'y a pas d'objet plus magique que la parole et la peinture : ainsi, c'est la parole, c'est-à-dire la faculté de parler, de raconter, d'inventer, de transmettre, qui se trouve à l'origine de la magie, tout comme la peinture, qui ouvre les mots, ces coquilles fermées de signifiants/signifiés soudés, qui leur fait franchir la distance qui les sépare de la lumière à l'état pur, qui les dissout dans l'air.

Mais, d'autre part, il n'y a pas non plus d'objet plus sacré que la parole et la peinture : ainsi, le Coran est bien la Parole de Dieu, et l'image est si sacrée qu'il est frappée par un des plus grands interdits dans la





Illustration de M'Hamed Issiakhem. Les Portes de la vie – 1967 – Ed. Martinsard.



religion musulmane... La parole et la peinture sont vulnérables : la conteuse magnifique qu'était Yasmina a dû l'apprendre elle-même, son corps défendant, tout comme M'Hamed Issiakhem. Ainsi, la parole et la peinture peuvent être mutilées, emprisonnées, presque détruites ; mais en même temps, elles peuvent aussi se libérer avec la force du désespoir, parce que le peintre et le poète ne se contentent pas seulement de manipuler la parole, les formes, les symboles, les couleurs, ce qui risque déjà d'ébranler plus d'une vieille certitude, mais ils fixent aussi par écrit ou sur une toile le Verbe subversif, ce patrimoine oral si riche et magique. Comme Nedjma, comme la *Femme sauvage*, le poète et le peintre seraient donc à la fois de dangereux sorciers et des saints qui célèbrent la beauté de l'univers et la beauté de la création de Dieu, ce qui est une expérience profondément soufie.

Tous mes remerciements à :

Mme. Nadia Issiakhem

Mme. Djamila Kabla-Issiakhem

Mme. Fadela Kateb

Mme. Aloisia Wörgetter

Sans l'aide précieuse et la générosité exemplaire de qui ce travail n'aurait pas été possible !

- **Bibliographie**

Barthes, Roland. *Leçon*. (Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire au Collège de France, prononcée le 7 janvier 1977). Paris : Seuil. Points essais, 1989.

Bonn, Charles, Arnold Rothe (Ed.): *Littérature maghrébine et littérature mondiale*. Würzburg: Königshausen und Neumann, 1995.

Corpet, Olivier et Albert Dichy, Mireille Djaidier (éds.) : *Kateb Yacine, éclats de mémoire*. Paris : IMEC, 1994.

Doutté, Edmond : *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*. Première publication : Alger : Jourdan, 1909 ; Paris : Maisonneuve (e.a.), 1994.

Gauvin, Lise : « Introduction. D'une langue l'autre. La surconscience linguistique de l'écrivain francophone ». In : Gauvin, Lise : *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*. Entretiens. Paris : Editions Karthala, 1997.

- : « Les langues du roman : du plurilinguisme comme stratégie textuelle ». In : Gauvin, Lise e.a. : *Les Langues du roman. Du plurilinguisme comme stratégie textuelle*. Les Presses de l'Université de Montréal, 1999.



- : *La Fabrique de la langue – De François Rabelais à Réjean Ducharme*. Paris : Seuil, 2004.
- Gontard, Marc : *Nedjma de Kateb Yacine. Essai sur la structure formelle du roman*. Paris : L'Harmattan, 1985
- van den Heuvel, Jan : « Espace mythique maghrébin et parole française : la symbolisation polyphonique du bestiaire chez Kateb Yacine ». In : Bonn, Charles et A. Rothe : *Littérature maghrébine et littérature mondiale*, Königshausen & Neumann, 1995.
- Kateb Yacine : *Nedjma*. Paris: Seuil, 1956. Pour les illustrations : Collection *Les Portes de la vie*, Ed. Martinsard, 1967.
- : *Le cercle des représailles*. Paris: Seuil, 1959.
- : *Le polygone étoilé*. Paris: Seuil, 1966.
- : *L'œuvre en fragments*. Inédits littéraires et textes retrouvés, rassemblés et présentés par Jacqueline Arnaud. Paris: Sindbad, 1986.
- : *Parce que c'est une femme, suivi de La Kahina ou Dihya, Saout Ennissa, La voix des femmes, Louise Michel et la Nouvelle-Calédonie*. Des femmes, 2004.
- Memmi, Albert : *Portrait du colonisé. Portrait du colonisateur*. Première édition : Corrêa, 1957 ; Paris : Gallimard, 1985.
- Sartre, Jean-Paul : *Situations, V. Colonialisme et néo-colonialisme*. Paris : Gallimard, 1964.
- Segarra, Marta : *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*. Paris : L'Harmattan, 1997.

Les tableaux de M'Hamed Issiakhem ont été reproduits dans ce texte avec l'aimable autorisation de Mme. Nadia Issiakhem, légataire universelle.





Marc Quaghebeur



Marc Quaghebeur

Marc Quaghebeur est né à Tournai le 11 décembre 1947. Docteur en philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain avec une thèse consacrée à *L'Oeuvre nommée Arthur Rimbaud*, il est aspirant au *Fonds national de la recherche scientifique* avant de devenir, puis commissaire au livre de la Communauté française de Belgique. Directeur des *Archives & Musée de la Littérature* à Bruxelles depuis 1980, il est codirecteur des centres d'études des lettres belges de Bologne, Cacères, de Pécs, Aix-la-Chapelle, Edimbourg, Poznan, Coimbra,... Il fut chargé de cours de littérature francophone de Belgique à Louvain-la-Neuve de l'année académique 1997-1998 à l'année académique 2003-2004. Il a été chargé de cours au *Centre International d'études francophones* de l'*Université de Paris IV-Sorbonne* ; dirige les collections scientifiques *Archives du Futur* et *Documents pour l'histoire des francophonies*, les revues *Congo-Meuse* et *Balises*, est Président de l'*Association Européenne des Études Francophones* et travaille dans de nombreuses associations francophones.

Ses travaux scientifiques qui ont, à l'origine, concerné Mauriac et Rimbaud, se sont essentiellement concentrés sur les lettres belges de langue française, puis sur les francophonies. Citons *Balises pour une histoire de nos lettres* (1982) ; *Lettres belges. Entre absence et magie* (1990) ; *Un pays d'irréguliers* (1990) ; *Papier blanc, encre noire* (1992).

Autour d'un essai sur Thomas Bernhard (*Vivre à la mort, parler, n'être rien, être personne*), il développe en outre une œuvre de création poétique. Après avoir achevé *Le Cycle de la morte* qui comprend *L'Herbe seule* (1979), *Chiennelures* (1983), *L'Outrage* (1987), *Oiseaux* (1988) et *À la morte* (1990), cycle que prolonge *Les Vieilles* (1991) ; il a publié en 1993 *Les Carmes du Saulchoir*, texte qu'accompagnent sept parcours photographiques de Marc Trivier, *La Nuit de Yuste* en 2001 et *Clairs obscurs* en 2006. Il publiera en 2012 un premier roman, *Les Grands Masques*, à la Renaissance du Livre, roman qui traverse l'histoire du XX^e siècle autour de la figure d'un peintre et résistant.



S'approprier pour se diversifier. Jusqu'en sa propre langue.

La souplesse ou la fermeture identitaire ont souvent de très anciennes racines. Les questions d'appropriation ou de rejet s'y préstructurent. L'Histoire fait le reste, et les réactions des uns et des autres.

Puisqu'il s'agit d'une rencontre d'écrivains, je me permettrai de me pencher quelque peu sur ce qu'il en fut pour moi, écrivain belge francophone, natif d'une ville du Nord, Tournai que ne perdit pas le roi de Bourges. L'enfant que je fus portait un patronyme d'origine ouest-flamande, il s'est toujours senti concerné par la giration des langues, leurs traversées en chacun et leur réinvention.

Entre le leurre de l'Un et la découverte de la joie du complexe

Qui est-on, pourrais-je dire, lorsque l'on porte un nom tel que le mien dans une région de langue maternelle française à substrats picards ? Un nom que personne n'a jamais prononcé de la même façon. Celle de mes parents, qui est devenue la mienne (je déteste le snobisme), est la plus rapide en français. C'est aussi celle qui a le rapport le plus lointain avec la graphie de ce nom propre. Les néerlandophones le prononcent bien sûr d'une toute autre manière – faisant du « gh » un rota à l'espagnole qui referme l'ouverture du « a » et fait valser la finale du patronyme du côté de « eu », pâteusement pâtissiers. Lorsqu'on par ailleurs entendu le grand grammairien d'origine wallonne namuroise, Joseph Hanse, un de mes maîtres, faire dériver le « gh » vers des gutturales et malaxer la finale dans les « eu » sombrés, on ne peut que devenir, ou zinzin ou philosophe – ce qui est nettement préférable.

On ne peut également que s'émerveiller de la variété des identités et s'interroger sur les identités soi-disant stables et monodiques inlassablement pardonnés. On se trouve aussi préparé à devenir ce que je suis : un francophone. Un francophone qui a vous fait grâce des innombrables variations que connut également son nom de famille dans les cours de récréation, où le scatologique ne manque jamais de faire irruption, comme chacun sait. Pour corser la potion, je dois ajouter que mon père, qui avait compris que je deviendrais un écrivain, me conseilla très tôt d'opter pour un pseudonyme. À l'instar de Stendhal et de Molière, me disait-il. Sans doute afin d'éviter l'hypothèque de son patronyme dans un contexte français, ce dont il avait peut-être fait lui-même l'expérience au collège de Morcq-en-Baroeul. Une femme me convainquit du contraire.



Qui suis-je, d'autre part, puisque j'ai le privilège d'être Belge ? Je suis donc censé appartenir à un non-lieu ; au mieux à une incongruité de l'Histoire. Pour un certain nombre de Français pétris par des siècles de formatage identitaire, en tous les cas, ou de Belges soucieux de recevoir l'onction parisienne, mais aussi d'Européens convaincus par des siècles de clichés malsonnants. La provende est toutefois plus large encore. Depuis quelques décennies en effet, il est de bon ton, pour nombre de politiques ou de bureaucrates belges, qui ont passé leur vie professionnelle dans nos Régions et Communautés, de proscrire l'usage du mot Belgique ; et de lui préférer des appellations parfois cocasses, souvent peu praticables, et toujours dénégatrices. Me reconnaître comme Belge francophone ne me pose en revanche aucun problème. Je vis à Bruxelles, où je travaille. C'est une capitale à dimension humaine où l'on peut entendre parler une vingtaine d'idiomes. Mais je proviens de la zone picarde de la Wallonie et me ressens tel. Né à égale distance de Lille et de Courtrai, j'y retrouve une mémoire profonde, qu'il me paraîtrait en même temps ubuesque d'exacerber ou d'exalter. Elle me sert d'arrière-pays personnel et de tremplin dans mes nombreux voyages de par le monde. Le français y est parlé autrement qu'en Wallonie. Il y résonne différemment. Que du bonheur, dirait une de mes vieilles amies françaises.

Tout cela dessina un début de complexité dans lequel j'eus très tôt à me situer, et dont on peut trouver des traces dans mon œuvre. Cela prit du temps. D'autant que la Belgique est un pays singulier que l'on s'est ingénié à dire ou décrire dans des canons interprétatifs qui n'ont rien à voir avec son Histoire. Celle-ci n'en est pas moins tout aussi intéressante que celles où ont été formés les modèles historiques de projection de soi des « grands » États européens. Encore faut-il le découvrir, l'accepter et l'assumer. Une fois que s'est effondrée la chape de sottise dont on satura nos premières visions du monde, cette Histoire peut même se révéler comme une chance : c'est qu'elle contraint au complexe et n'offre pas le loisir du monumental. Elle permet dès lors d'être francophone et ouvert aux mondes.

Lire ce que la presse européenne a pu écrire de notre petit royaume, qui vécut pendant plus de 550 jours sans gouvernement directement élu par les urnes mais continua de tourner assez remarquablement, est indicatif. Logiquement, cette situation originale eût dû amener les commentateurs à se poser des questions sur ce singulier pays, comme sur celui dont ils proviennent. Et cela, bien au-delà de la « question linguistique » qui faisait certes partie des problèmes véhiculés par une crise dont elle est une des clefs, mais pas la seule. Il en va de même du type de construction fédérale propre à la Belgique. Parler « question linguistique » désigne en même temps une réalité où l'appropriation des langues et des cultures ne s'est pas faite selon les schémas à travers lesquels l'Europe a cru se faire et a entendu faire le monde. La constitution belge de 1830 prévoyait d'ailleurs la liberté de langues. Mais, comme elle reposait sur le suffrage unitaire,



n'entraîna pas d'effets concrets positifs puisque les élites parlaient toutes français. En 1855, les concours littéraires voient toujours concourir plus d'œuvres en flamand et en wallon qu'en français.

Depuis des siècles, les mots pour désigner notre pays n'ont d'ailleurs cessé de varier et de cohabiter dans une douce anarchie. La guerre des langues (qui est récente, comme un peu partout en Europe) est donc liée, pour une bonne part, aux maléfices du concept d'État-Nation et à ce qu'il implique de récent dans la vision de soi, comme de la cohésion sociétale. Monsieur de Richelieu faisait la guerre à l'Espagne mais n'avait aucun mépris pour la langue espagnole. Le sultan Mehmet II, qui conquiert Istanbul, parlait aussi le grec.

L'histoire des noms propres – dont les albums de Tintin et Milou ne cessent de se gausser – l'histoire des termes identitaires dans mon pays vaut le détour. Elle explique sans doute une certaine propension carnavalesque autour des mythes identitaires, comme, à l'opposé, les crispations de certains autour de symboles dont l'Histoire a pourtant plus que démontré les périls. Ceux-là risquent de transformer l'Europe en confrérie désuète de hallebardiers, de licteurs et de zélotes du fanatisme.

Imaginons dès lors les hurlements des politiquement corrects de divers bords si j'avais le malheur d'affirmer que je suis un Flamand, au sens des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, comme les habitants d'Arras ou d'Utrecht d'ailleurs. Les langues latines ont pourtant conservé la mémoire de cet état de fait dans des mots qui désignent, aujourd'hui encore, les grands arts de ces siècles dans les Anciens Pays-Bas (Flamencos ou Fiaminghi). Je n'ai rien à voir en revanche avec le sens actuel de ce vocable qui désigne mes compatriotes de langue néerlandaise.

Ce pays, dont provenait Charles Quint, qui allait d'Arras à Luxembourg et à Gröningen, avait inventé la peinture du Nord, la polyphonie, la grande tapisserie et produit Érasme. Il constitue une de mes mémoires profondes comme il en fut pour Marguerite Yourcenar. La récupération de ce grand héritage commun par une clique politico-bureaucratique opérant dans le cadre de la régionalisation de la Belgique et centré sur le recyclage de vicelles ferronneries fascisantes est, en revanche, une manipulation inadmissible. Un faux, aussi périlleux à certains égards que les manipulations dont les ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles ont fourni maints exemples à propos des Histoires et de l'Histoire européenne en particulier.

Cet héritage, je l'ai reçu bien évidemment en français mais comme une poche qui coexistait avec la grande culture française, souvent présentée comme La Culture. Comment y inscrire en effet Breughel ou Érasme ? Les choses n'allaient pas vraiment mieux avec un passé plus récent. Un peintre, tel James Ensor, par ailleurs écrivain de langue française, se vit en effet approprié – pour ne pas dire récupéré – par la jeune



Communauté flamande de Belgique parce qu'il était natif d'Ostende. Or Ensor, comme Khnopff (Wallon, lui) font partie de mon héritage inaliénable. Ils appartiennent, qui plus est, à une époque où ils étaient Belges tout simplement, avec quelques nuances.

Se reconnaître aujourd'hui comme Belge francophone, germanophone ou néerlandophone serait bien plus simple que les contorsions micronationalistes auxquelles d'aucuns veulent nous contraindre alors qu'il suffit d'être capable de dire et de vivre le complexe.

Depuis la fédéralisation du royaume, j'appartiens ainsi à plusieurs entités fédérées. Celle de mon domicile, la Région de Bruxelles-Capitale, dont l'accouchement ne se fit pas sans mal, et qui est enfermée dans un « carcan » territorial, n'est pas celle de mes origines, le Hainaut occidental – soit l'extrême ouest de la Région wallonne – où je continue de me rendre fréquemment, et dont je me sens toujours partie prenante. J'appartiens en outre à une de ces entités culturelles liées à nos langues qu'a voulue le législateur, et auxquelles il a accolé le vocable de « Communautés ». Le nom choisi pour celle qui rassemble les citoyens de langue française de mon pays est à soi seul un roman, qui en dit long sur certains soubassements de l'identité à dominante française. Pour éviter le terme francophone, que ne pouvaient admettre ou concevoir ni les nostalgiques du fait colonial ni les adeptes plus ou moins avoués de rattachisme, on opta pour l'appellation paradoxale de Communauté française de Belgique. Ce qui amena le président François Mitterrand à demander à l'un de nos ministres-président le nombre d'adhérents de cette association. *Stricto sensu*. Communauté française de Belgique signifie en effet « les Français vivant en Belgique ».

Tout cela n'aide pas forcément les citoyens à se (re)trouver, mais cet art du brouillage des pistes paraît consubstantiel à nos comportements si l'on en croit quelques sagaces observateurs étrangers. Tout cela peut également dessiner un espoir de liberté grande et d'intelligence non mortifère. Éviter en outre que l'on s'identifie à des mots fétiches. Inquiétante sur le plan institutionnel, la notion de « communauté » a dévié, dans notre pays, la question du « personnalisable », notion qui devait être liée à la langue et à certains droits des individus y afférents. La prendre en compte, d'une façon qui reste à inventer, et pour chaque pays, mettrait en cause bien les logiques douteuses, dont celle du droit du sol. Elle touche aussi aux fantasmes issus des singularités de l'unification française : celle de l'existence d'une langue supérieure universelle. Ce leurre hante toujours, pour qui y regarde de près, ceux qui résistent par exemple au mot « francophone ».

Quel peut bien être l'espace imaginaire et l'habitus mental d'une langue où le terme « francophone » suscite, aujourd'hui encore, des réactions pathologiques alors qu'il désigne une réalité partagée par des



dizaines de millions de locuteurs ? Les non-Français, il est vrai. Ceux qui vivent en dehors de l'Hexagone, faudrait-il préciser, en quoi la question de l'appropriation des langues doit aussi interroger le fait du pluriel au sein d'une langue.

Hypothèque de l'aujourd'hui, le lien exclusif et univoque entre langue, identité et nation ne remonte pas à des millénaires. Il demeure hélas d'actualité aujourd'hui, et plus qu'il n'y paraît. Dans ses instructions à son fils Philippe, Charles Quint lui conseillait ainsi d'apprendre les langues, ce qui enrichit tout homme, estimait-il. Mais le futur roi d'Espagne, considéré par les Espagnols comme leur premier vrai souverain national, n'entra pas dans cette logique. Que l'Europe des Temps modernes ait progressivement abandonné la pluralité linguistique pour formater ses États est un fait. Un fait qui a contribué à l'existence et au développement de nos pays, comme à leurs guerres ou à leurs tensions intérieures. Il serait temps de cesser de le considérer comme Le Modèle et d'examiner les conséquences qu'il induit en terme d'épuration, de minorité, etc. La guerre des langues n'est-elle pas souvent le prodrome de la guerre civile ? Et le point de départ des blocages fascisants par rapport aux complexités identitaires ? Celles-ci se retrouvent à peu près partout. Il suffit de songer aux pays du Maghreb.

S'il est un pays où l'identité plurielle n'aurait pas dû poser problème, c'est bien le mien. L'on sait toutefois que tel n'est pas le cas, et que la notion d'identité plurielle paraît donc bien difficile à habiter aujourd'hui, même au sein des réalités historiques qui l'attestent depuis des siècles mais qui contredisent le sens univoque que nos Histoires officielles et nombre de pseudo-penseurs voulurent donner au terme « identité ». Du combat des opprimés pour le respect de leur droit à une « identité », qu'il s'agissait d'affirmer, au sein de constructions impériales, afin de refuser le déni de soi par l'Autrui dominant, on est passé de plus en plus au devoir de l'« identique ». Celui-ci ne se soucie ni de rencontre ni de mouvement.

La question de l'aujourd'hui, c'est donc bien celle d'un Soi pluriel, mais pas disloqué ; d'un Soi dialectique. Le mot « identité » en est, hélas, devenu presque l'opposé. Et cela, notamment du fait de l'histoire européenne des États-Nations, dont nous ne sommes pas vraiment sortis ; des impérialismes coloniaux ou postcoloniaux ; des noyaux durs de l'Un, quel qu'il soit. Le débat sur l'identité en France nous a par exemple rappelé récemment les menaces qui nous enserrant. Il n'est pas le seul indice de ces dangers. Ceux-ci revêtent aujourd'hui bien des formes, dont celles des fanatiques de l'islamisme ou du Tea Party aux USA.

La résurgence dans nos pays de micro-nationalismes est tout aussi significative. Elle va de pair avec un racisme ordinaire croissant comme avec les poussées constantes d'une extrême droite sur laquelle il n'y a



aucune illusion à se faire. D'où cela vient-il ? Sinon, dans un contexte économico-politique précis, de la résurgence de formatages identitaires et linguistiques, tout sauf poreux et complexes.

Francophonie(s), notre beau souci

Je suis francophone, je l'ai dit. Francophone, mais pas Français. Par certains de mes ascendants, j'appartiens toutefois, depuis des siècles, à une lignée de langue maternelle française. Comme Belge francophone, je m'inscris en outre dans une très longue tradition de la vie du français. Une tradition qui contribua à l'invention de la langue française tout autant que celles de nos cousins du Nord de la Loire, et de ses premières grammaires, non normatives, au XVI^e siècle.

Reste que nous nous trouvons également dans une situation curieuse du fait de ce qu'induisent l'usage, la guerre et l'utilisation des langues dans les processus identitaires. Si nous sommes en effet de langue maternelle française, nous sommes également des locuteurs d'une langue qui ne nous appartient plus vraiment durant quelques siècles. Situation assez fascinante, potentiellement porteuse d'intelligence, mais qui exige un long travail personnel d'appropriation. Elle ne révélera pas toutes ses richesses tant que le contexte francophone ne bougera pas.

D'aucuns ont même parlé d'insécurité linguistique en Belgique, ce que je n'ai jamais ressenti pour ma part. Y contribuaient entre autres, il est vrai, les campagnes du bon usage (Dites / Ne dites pas). L'on se faisait donc tancer ou culpabiliser si l'on dérogeait au français standard. Or, je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas « septante » ou « nonante », et rougirais d'« aubette », vieux mots de la langue. Pourquoi m'interdirais-je de parler d'« auditoire » au lieu d'« amphithéâtre », et « pension » en lieu et place de « retraite » ? L'historicité d'un peuple passe aussi par ces nuances.

Ces exemples laissent entrevoir certaines des hypothèques qui pèsent sur le déploiement de la langue française, hypothèques qu'il est possible et nécessaire de dépasser. Que, dans sa version canonique, le français se soit fait à partir du grand siècle français et de l'hégémonie française en Europe ; qu'il se soit ensuite codifié et formaté didactiquement dans la logique de l'expansion coloniale de la République n'a rien d'illogique ou de répréhensible. Fait historique, il n'est pas pour autant une donnée intrinsèquement immuable. Et d'autant moins que la pérennité d'un tel état de fait veut faire oublier que la langue française normée véhicule pour l'essentiel ce qu'est devenue l'Histoire de France. À l'heure des Francophonies, l'évolution est indispensable.



Question linguistique subtile, et d'un type nouveau, puisqu'elle se joue à l'intérieur même de sa propre langue. Question d'appropriation et de réappropriation essentielle, me semble-t-il. Cette question, nous la résoudrons ensemble en multipliant les contacts transversaux entre Francophones. Ces apprivoisements et connexions seront aussi ceux de cultures différentes. En un sens, cela a déjà commencé. Il suffit de songer aux pays du Maghreb.

J'en reviens ainsi aux substrats d'écrivains, et reprends donc le fil de mon propre parcours. De langue maternelle française, je suis né à l'extrême ouest de la Wallonie. Dans cette région du Sud de la Belgique s'est longtemps pratiquée une diglossie avec les parlers régionaux. À Tournai, c'est le picard qui est en lice. Le tapissier de mes parents, qui avait neuf ans en 1914, connut donc une scolarité perturbée. Il nous racontait l'histoire de la ville, si pas en dialecte pur et dur, en langue régionale du moins. Il n'était pas pour autant question que je parle picard à la maison ou en ville... Une part de mon imaginaire vient donc d'une sous-langue, qui eût pu être la langue qui se serait imposée au Nord de la France. Ses consonances ou ses histoires m'ont pétri. Et d'autant mieux que les récits du tapissier, par ailleurs auteur de théâtre, étaient passionnants. Qui mieux que lui connaissait l'envers des décors de la Ville ?

Ce n'est pas tout. Le néerlandais, l'autre grande langue du royaume, que l'on parle à moins de vingt kilomètres de Tournai, je l'ai apprise au collège – en ce compris ses littératures. En revanche, les Belges francophones que nous étions ne recevaient aucun enseignement de la littérature écrite dans leur langue et dans leur pays. Rien sur Verhaeren, Maeterlinck ou les surréalistes, par conséquent. Ce qui s'appelle rien. Par contre, et j'en suis ravi, j'ai suivi d'extraordinaires cours consacrés aux littératures flamande et hollandaise. Une partie de mon imaginaire et de ma culture, à côté de la culture gréco-latine et de la culture française de France, est donc venue de la lecture de ces livres écrits en néerlandais.

Pour corser encore un peu la sauce, il me faut ajouter que mon père est né en France, dont il revint, avec ses parents, à l'âge de quinze ans. Il a donc été élevé dans l'histoire de France, celle de l'immédiat après 14-18. Tout en voulant m'enraciner dans l'histoire de la Belgique, mon père se référait sans cesse à cette histoire de France. Inutile de dire que j'ai lu ses livres d'enfant, y compris ceux consacrés au maréchal Lyauté et au père Charles de Foucauld. De telles particularités, comme celles de mon patronyme en région wallonne, dessinent un composé qui supposa des appropriations successives et des cohabitations dialectiques. À travers la micro-situation qui est la mienne, j'ai été préparé à la complexité – seule réponse, je le répète, que nous ayons par rapport aux fascismes ordinaires, aux intégrismes et aux fondamentalismes



de tous bords et de tout poil qui sont en train de nous manger la vie.

Advenir à la conscience de l'intérêt de la complexité et au droit à cette complexité a quand même constitué un très long chemin. Un très long chemin même dans lequel les expériences francophone et européenne m'ont aidé. Car il y a – rien ne sert de s'en cacher – un obstacle intime à un tel saut dès lors que l'on appartient à un héritage aussi important, construit et cadencé, que celui du français. Un obstacle dont l'origine est historique, je le répète. Parfaitement explicitable, il peut donc être levé. Cela suppose d'aller au-delà de ce que la langue et la littérature françaises sont devenues à travers la construction nationale de la Nation française et de l'État français. Cela suppose de répondre positivement à l'aujourd'hui complexe de la langue et à la variété de ses littératures. De déchirer le voile à travers lequel on persiste fondamentalement à vouloir nous faire lire ce qui s'écrit et s'est écrit en français.

Je ne dirai jamais assez, à la fois quelle qualité d'éducation nous avons reçue, et quelle dénégation foncière de notre culture la tramait. Ce qui entraînait une minorisation ontologique de notre Histoire. Celle-ci ne pouvait être ni sérieuse, ni crédible, ni exaltante, ni même vraie. En Littérature comme en Histoire existait en effet une survalorisation absolue de ce qui venait de France. Et cela, même par rapport aux autres littératures européennes. La pratique ne peut plus être aussi massive aujourd'hui. La mutation foncière ne s'est toutefois pas produite.

L'histoire d'un problème et d'une situation est, on le sait, essentielle si l'on veut déboucher sur du plus complexe ; si l'on veut laisser advenir le complexe qui nous a faits. À mes yeux, aujourd'hui, l'advenue en tant que telle des littératures francophones est de celles qui nous aideront le plus à réaliser cette appropriation ; et à passer à ce que j'appelle la troisième phase de l'histoire de notre langue.

Par rapport au motif de cette section de travail, « L'Appropriation des langues et la transmission des imaginaires », la situation que je viens de décrire, situation qui est loin d'être unique, me semble constituer un type de cas de figure auquel on ne pense pas suffisamment. De la même façon que la critique universitaire résiste à un comparatisme qui s'intéresserait au problème au sein d'une même langue.

Je n'ai jamais éprouvé de sentiment d'insécurité dans ma langue (on me disait souvent en France « non vous ne pouvez pas être Belge, vous parlez trop bien »), mais je sais qu'une bonne part des schémas mentaux dans lesquels nous avons été produits sont fallacieux. Ils hypothèquent aujourd'hui bien des devenirs, en Belgique et ailleurs. Le grand modèle français (culturel, littéraire, historique, intellectuel) est, comme les



autres, un modèle d'interprétation lié à une époque et à une Histoire. Ce modèle, il s'agit de le faire évoluer, non de le détruire. Cela ne se fera ni seul ni en un jour. Cela passera par des circulations et des comparaisons intrafrancophones, d'une part ; franco-francophones, de l'autre, hors Centre édictant les Tables de la Loi.

Écrire en français à partir d'une autre Histoire

J'en arrive ainsi à ma troisième partie : qu'en estil de ces appropriations pour un écrivain, y compris pour un écrivain de langue maternelle française ?

Le long parcours qui fut le mien explique peut-être que je sois arrivé si tardivement au roman. L'imaginaire que j'ai à écrire n'a pas forcément à voir avec ce que les Français racontent ou pensent – pas seulement en tous les cas. Cela n'a rien de répréhensible ni d'incompréhensible, c'est un fait. Cela demande un lent travail sur soi et contre certains formatages. Travail qui est notamment celui d'une Histoire à trous, d'une Histoire étrangère à l'homogène. Vous qui avez été les contemporains ou qui êtes les héritiers de *Nedjma* de Kateb Yacine le savez mieux que quiconque. Ce n'est pas parce qu'on écrit en français que l'on doit entrer dans des codes narratifs français, et dans la vision du monde véhiculée par ceux-ci. Ces codes sont ceux d'une Histoire qui n'est pas la nôtre même si elle nous traverse. Cette appropriation là est essentielle. Elle est peut-être la plus dure.

Il faut donc commencer par accepter de dire que nous venons d'une autre Histoire. Ni plus ni moins intéressante ; différente tout simplement. Trouver ensuite, et cela vaut pour chacun, comment nous allons arriver à la dire en français, cette Histoire différente. À la laisser advenir. C'est ce que montre la trajectoire de grands écrivains francophones (de Charles De Coster à Patrick Chamoiseau, en passant par Kateb Yacine).

Une des questions qui se pose à chacun d'entre nous est donc de découvrir comment faire entrer dans une fiction, dans une narration ou dans d'autres types de textes, ces autres imaginaires et ces autres historicités que celles qui ont fait la France. Affaire d'autant moins simple que la centralisation éditoriale parisienne maintient la clef de voûte du monde littéraire ; et que ce monde éditorial et intellectuel travaille à partir de normes qui sont celles d'une Histoire. Dans la mesure où celle-ci s'est drapée dans les toges de l'Universel, l'évolution sera longue et difficile. Il nous faut donc tenir ; être capable de ruser. Tenir, c'est-à-dire refuser, et l'enlisement dans le terroir, et la déperdition dans le faux universel, et l'abjection du refus pur et simple.



Trouver en conséquence, et son lien, et ses frères et sœurs.

Une amie me disait « mais enfin, toi qui as tant voyagé, pourquoi gardes-tu la maison familiale à Tournai ? » Je lui ai répondu « mais justement, c'est mon point d'ancrage, de ressourcement, de *réhabitation* de mes fondements imaginaires les plus anciens. Tout s'y remet en place ». Ce tout, c'est aussi et avant tout ce qui vient des mondes que je n'ai cessé, et combien passionnément, de vouloir découvrir. Comme écrivain, ce parcours me vit passer de poèmes proches des haïkus à des proses puis au livre. Ces textes étaient ceux de création d'une langue française singulière qu'accompagnera tout un parcours critique. Restait à voir si et comment tout cela allait se mettre en place dans une première fiction, celle dont Amin Zaoui a parlé. C'est arrivé. Après la mort de ma mère. Et, chaque été, le fil reprenait.

Je me suis toutefois heurté, en France, pour ces *Grands Masques*, à des lecteurs qui trouvaient que la matière de mon roman était celle d'un roman familial, et/ou d'un roman historique. Ils me conseillaient donc de le réécrire en ce sens. Or, c'est précisément ce que je n'avais pas voulu faire. Et ce que je ne ferai pas.

Ce dont je rends compte, en effet, c'est d'une Histoire trouvée, et qui dépasse de loin la Belgique puisqu'elle concerne aussi l'Europe et plus. Plonger le lecteur dans ces trous et lacunes ne pouvait, pour moi, se faire sur le mode du récit plein, familial ou/et historique. L'histoire des *Grands Masques* est celle de deux personnes de mon âge qui sont amants. Ils se retrouvent à Bucarest à l'occasion d'une réunion internationale. Une conversation va y faire basculer leurs vies et les précipiter dans les histoires de leurs ascendants historiens, dont ils ne savent rien. Ces histoires recoupent, notamment à travers la guerre et l'après-guerre, les questions du nazisme, du communisme, du gaullisme, du vichysme, etc. Ces faits sont évoqués, sans plus. Car c'est cette quête et cette déstabilisation qui sont rendues par la Forme. Les trajets de mes personnages passent donc par des familles et par l'Histoire. Ils ne s'y réduisent pas. Cela eût donné un tout autre récit.

Dans *Les Grands Masques*, on circule en conséquence dans énormément d'espaces, et toujours brièvement. On le fait à travers des traces (traces écrites, dialogues, billets, etc.). Des traces, dont la reconstitution comme un tout se révèle impossible. On n'en passe pas moins, à travers ce récit, dans de grosses parts du XX^e siècle ; et dans pas mal de pays. On passe aussi, bien sûr, par la question majeure de la tragédie de l'Europe qu'est Auschwitz.

Ce qui m'a frappé toutefois, c'est comment et pourquoi l'on m'a demandé en France de faire autre chose ; quelque chose qui aurait ressemblé pour moi à du déjà-vu, à du déjà-fait ; à de l'identique. Or, ce dont il



s'agit, c'est d'habiter autrement cette langue sans y faire pour autant n'importe quoi. De se la réapproprier pour y mettre des imaginaires qui ne sont pas ceux du corpus franco-français dominant. Et cela, même si un Européen de l'Ouest partage avec les Français plus d'un point d'Histoire.

Par rapport au sujet qui nous rassemble, j'insiste donc sur le droit de faire quelque chose d'autre que ce que les deux ou trois derniers siècles ont fait de ma langue ; de notre langue. Ces deux ou trois siècles devenus tradition – ce qui n'est d'ailleurs pas propre au français, mais est particulièrement vrai du français – sont les fruits de la construction d'un État-Nation et de ces conceptions. Entre le règne de Louis XIV et l'apogée du règne de Louis XV, le mot « nation » a pris le sens que nous lui connaissons aujourd'hui (État, langue, territoire). Il en a trouvé ses marques, en parallèle à l'expansion coloniale. C'est cet au-delà qu'il s'agit aujourd'hui d'engendrer ou d'approcher.

L'espace de la langue et de sa norme française n'est plus vraiment celui des classiques, j'insiste là-dessus. La révolution et le XIX^e siècle sont passés par là. Il nous faut arriver à comprendre d'où provient la langue normée des deux derniers siècles, et comment fonctionnent dans la tête des Français de France, comme dans les nôtres, cet habitus et ces contraintes. Nous pourrions ainsi le partager et nous diriger vers une autre forme d'avenir, plus ou moins commun. Différente en tous les cas de celle à laquelle on accole trop souvent le nom de « francophone ». La trajectoire de mon père m'y a aidé. Mais ce que je propose va plus loin, je crois.

Entrer dans un réel plurilinguisme et un polyculturalisme me paraît constituer une des solutions pour faire évoluer, et les mentalités, et les imaginaires. Je serai toujours, pour ma part, dans un état de langue que je maîtrise, qui ne m'insécurise ni ne m'hypothèque, et où je connais du bonheur. Mais je suis convaincu qu'il faut aller au-delà.

Et pour l'avenir de cette langue. Et pour les civilisations dont le français est devenu un véhicule culturel et intellectuel, partiel mais important.



L'identité et la pratique culturelle, transfert des modèles identitaires





Hamid GRINE



Hamid GRINE

Hamid Grine est né le 20 juin 1954, Hamid Grine a connu le succès dès son premier ouvrage en 1986 : une biographie de Lakhdar Belloumi, la star du football algérien de l'époque. 20 000 exemplaires, chiffre astronomique pour l'édition algérienne, ont été écoulés en un mois.

Par la suite Hamid Grine investira différents domaines : de la chronique politique au roman en passant par l'essai philosophique.

Connu pour son style minimaliste, Hamid Grine fait partie du peloton de tête des écrivains algériens qui vendent le plus.

Il a reçu plusieurs distinctions : plume d'or du journalisme sportif ainsi que la récompense des éditeurs maghrébins à l'occasion du SILA 2008 pour son roman *Le café de Gide*.

Deux de ses romans (*la nuit du henné* et *le café de gide*) sont en cours d'adaptation au cinéma.

Hamid Grine a écrit 14 ouvrages dont: *Comme des ombres furtives*, casbah 2004, *Chronique d'une élection pas comme les autres*, Alpha éditions 2004, *La dernière prière*, Alpha éditions 2006, *La nuit du henné*, Alpha éditions 2007, *Le café de Gide*, Alpha éditions 2008, *Il ne fera pas long feu*, Alpha éditions 2008.



Dis-moi où tu vis, je ne dirai pas qui tu es

« Dis-moi où tu vis, je ne dirais pas qui tu es. » C'est en pensant à mon personnage de la Dernière prière, Hawas, que j'ai proposé ce thème. Hawas, par sa complexité, représente une grande frange de la population algérienne née à l'époque du colonialisme, à cheval entre deux cultures et parfois entre deux identités culturelles. Question qui coule de source : si on n'est pas le produit du milieu où l'on vit, ni son émanation, qui est-on alors ? Un être sans identité ou à double identité ? Faisons mieux connaissance avec notre personnage.

Au vrai, Hawas ressemble à des milliers d'Algériens. Né dans une famille conservatrice et très religieuse, il a ses deux parents illettrés, quoique sa mère fût une poétesse d'inspiration orale. La pression religieuse de son milieu est telle qu'on s'attendrait à ce qu'il emprunte naturellement le même chemin que ses frères et sœurs : prière, boulot et dodo. A 14 ans, il faisait la prière avec un zèle qui ravissait ses parents. bercé par sa grand'mère de contes sur les miracles et les prodiges des saints de sa région, il voulait devenir un saint. Ni plus, ni moins. Les filles, il ne les voyait pas. Elles étaient la tentation qui pourrait le dévier de son chemin. Alors, il ne levait les yeux sur aucune d'entre elles, car pour lui tout regard porté sur une femme est péché. Comme son aîné, il attendait sagement qu'on le marie à l'âge adulte. Mais voilà qu'il découvre le romantisme dans les poèmes de Victor Hugo et Lamartine enseignés au collège. Rien de bien érotique ou sulfureux, juste des orages et des promesses d'amour éternel. La femme n'est donc pas une diablesse puisque Hugo le clame, puisque Lamartine le déclame. Une claque. Il commence alors à rêver de toutes les filles diaphanes et éthérées copies des muses des poètes. Juste une rêverie langoureuse sans un brin de sensualité. Mais voilà que coup sur coup il lit *Le rouge et le noir* de Stendhal, *Mme Bovary* de Flaubert. Les deux parlent d'amour charnel, d'ivresse des corps, d'infidélité et de passion. Que faire ? Après l'amour éthéré, le pur esprit, voilà la femme avec un corps, avec de la chair, avec ses mille appâts. Il est appâté, épaté. Il passe des nuits à prier pour exorciser cette image de la femme qui lui brûle le corps. Mais la lecture des *Fleurs du mal* qu'un camarade lui a prêté, lui mettra le feu au sang, d'autant qu'un nu de femme orne la couverture. A partir de ce moment, il commence à s'intéresser aux filles. Il les regarde comme on regarderait des fruits qu'on a envie de croquer. Leurs jambes, leurs poitrines, et tout ce qui fait la femme le tourmente, le hante. Ayant fait son deuil de la sainteté, il se juge indigne de la prière. Arrêter ? Il n'en est pas question. Que vont penser ses parents qui vont mourir de chagrin au cas où...

C'est dit : il continuera à faire la prière sans conviction, juste pour tromper son monde. Ou pour faire comme



tout le monde. Stendhal et Bovary lui ont donné le goût d'autres lectures moins chastes : *L'amant de lady Chatterley* et même le marquis de Sade. Ses lectures qui sentent le soufre, plus d'autres comme celles de Voltaire et Rousseau le feront glisser progressivement du bigotisme à l'athéisme. Mais il continuera à simuler et dissimuler. Chez ses parents, c'est un parfait musulman qui respecte à la lettre les préceptes du Coran. Dès qu'il fait quelques pas dehors, il change de peau et goûte avec un plaisir décuplé à tous les interdits : la boisson qu'il fait même rentrer à la maison. Et voulant encore mieux profaner le sacré, il accueillera, à l'insu de ses parents, quelques voisines dans sa chambre.

A 18 ans, vu de l'intérieur, c'est un parfait musulman, cité même en exemple par sa famille. Certains lui prédisaient un grand avenir dans le clergé musulman. Au lycée, son prof américain était subjugué par son ouverture d'esprit et son modernisme : « Toi t'es un Américain en Algérie », lui disait-il. Qui est le vrai Hawas ? Quelle est sa véritable identité ? Grâce aux livres, à ses enseignants et sans doute à de profondes aspirations souterraines, la moitié de Hawas est étrangère, athée, perdue en Algérie. Mais il n'est pas le seul. Il a bien vu que beaucoup de jeunes Algériens de sa génération lui ressemblent. Avec toutefois cette nuance : eux ne font pas semblant d'être des dévots chez eux. Ils affichent ouvertement leur révolte contre le conservatisme et le rigorisme religieux de leurs parents. Ils veulent changer l'ordre établi contrairement à Hawas qui s'adapte en devenant double.

Il continuera à faire cohabiter en lui cet antagonisme sans que l'une ou l'autre identité ne prenne le dessus ou, mieux encore, qu'elle devienne complémentaire.

Mais au moment de choisir une épouse, il se heurtera à la tradition familiale. Plus moyen de ruser : va-t-il faire comme ses frères en laissant le soin à sa maman de lui trouver une femme ou choisira-t-il selon son cœur ? Ni l'un, ni l'autre, il optera pour une femme selon son cœur et son autre identité : Hawa est émancipée, intellectuelle et trotskiste, de surcroît ne croit ni en Dieu, ni au Diable. Ce premier acte qui l'engage suppose qu'une identité a pris le dessus sur l'autre. C'est mal connaître ses contradictions internes. Au lieu d'assumer son choix et son mode de vie, son milieu d'origine le rattrape : il voudrait que Hawa lui tienne tête moins souvent, qu'elle ne boive plus d'alcool, qu'elle soit une parfaite femme au foyer. En un mot, qu'elle ressemble à sa mère. Hawa ne s'est pas trompée. Elle lui lance cette phrase qui montre qu'elle a percé à jour l'identité de son époux : « *Sous des dehors modernes, tu es un homme d'hier. Tu finiras imam ou pochard... Peut-être même les deux en même temps.* »

Ne pouvant vivre avec le vilain mari qui a pris la place du fiancé prince charmant, c'est elle qui divorce, fragmentant encore plus la personnalité de son mari dont la conception traditionaliste du mariage veut que ce soit toujours le mari qui décide de la rupture.

Divorcé d'avec son épouse, il deviendra un libertin en terre d'islam. Plutôt un musulman libertin. Côté pile, il



fait la prière, il croit en Dieu, invoquant la figure du prophète, se comparant même à lui à l'occasion, côté face c'est un amateur de bonnes femmes et de bons vins. Aucune limite à ses désirs, pas même celles édictées par ses maîtres stoïciens qu'il cite à tout bout de champ pour ne pas les suivre. Pour ses amis européens, pour ses voisins étrangers, Hawas est un homme des Lumières, mais pour celui qui aurait pu pénétrer en lui, c'est un homme de la pénombre, du clair-obscur. Un homme qui ne sait pas d'où il vient, ni où il va. Arrivé à l'âge mur, sautant d'une femme à une autre, d'une prière à une autre, d'une récitation du Coran à une libation, Hawas ne sait toujours pas qui il est. S'il avait accepté la culture occidentale comme un enrichissement et non comme une sorte de péché délicieux qu'il commettait à l'insu de sa famille et de ses traditions, il n'aurait pas connu les clivages identitaires qui ont fait de lui non point un homme de synthèses, mais de contradictions. Aussi, n'est-il ni tout à fait à l'aise, ni dans une identité, ni dans l'autre. Il se cherche et ne se retrouve pas.

En cela, Hawas est à l'amont générationnel d'une jeunesse à la personnalité fragmentée qui, aujourd'hui, porte cet héritage aberrant, mais sans les armes salvatrices des deux cultures qui rivalisent chez Hawas sans jamais s'exclure. Hawas, comme son nom l'indique, se trouve dans la quête identitaire, mais il se conforte de cette quête et vit le processus comme une finalité, perdant souvent de vue l'objet de la quête. N'est-il pas d'ailleurs nommé « Hawas », c'est-à-dire celui qui cherche ? Et Malgré les contradictions qu'il porte, Hawas ne s'afflige pas de cela ; car sa conscience semble avoir su ménager des espaces respectifs pour l'une et l'autre des personnalités qu'il incarne.

Contrairement à Hawas, la génération d'aujourd'hui qui hérite de ces conflits intérieurs sans être dépositaire des cultures qu'ils portent, a reçu, elle, le très symbolique modèle révolutionnaire comme unique héritage, dont la noblesse qui ne se discute pas, n'en charrie pas moins le sang et le goût du martyre. Cette réalité référentielle qui a forcément inspiré *La dernière prière*, a presque donné de Hawas, à l'épreuve du miroir référentiel, l'image d'un personnage positif, d'un modèle social valable, car produit hybride d'une culture de la survie.

Hawas répond, de mon point de vue, à la problématique qu'exprime cette boutade : « Dis-moi où tu vis, je ne dirai pas qui tu es ». Il est, en cela, la parfaite illustration de la définition de Malraux « Un homme se définit par ce qu'il cache. » Mais il n'est pas question d'achever cette communication sur le ton de la prédication, car il importe de rappeler, sous une forme interrogative, la chose suivante : Hawas n'aurait-il pas été tenté d'être un au lieu d'être double s'il y avait une possibilité pour lui d'être lui-même sans subir l'exclusion de la société ? N'est-il pas vrai que c'est l'intolérance qui fait le lit de l'hypocrisie sociale ? En cela, Hawas est loin, très loin d'être un être de papier.





Abdenour Abdesselam



ALGÉRIE



Abdenmour Abdesselam

Né le 25 mai 1953 en Kabylie Abdenmour Abdesselam est écrivain journaliste auteur d'ouvrages du domaine berbère (didactiques et socioculturels). Il est également conférencier traitant de thématiques diverses se rapportant au même domaine. Militant de la cause berbère depuis son jeune âge. Membre de l'Union Internationale de la presse Francophone (UPF).



L'identité collective : cas de la revendication berbère

Imeddukal akken ma tellam, azul fellawen d izumal.

Cher amis je viens de vous saluer dans ma langue maternelle le berbère, une langue plusieurs fois millénaire mais hélas historiquement marginalisée. C'est à titre symbolique que j'ai tenu à m'adresser à vous dans cette langue car je sais que la symbolique compte.

Ceci dit, je vous propose une synthèse autour du cheminement de la revendication de l'identité berbère en Algérie qui est devenue aujourd'hui collective au niveau Nord Africain. Une identité qui a survécu à l'œuvre du temps grâce à la conservation de la langue. Mais puisque nous sommes ici réunis entre différentes nationalités je voudrai préciser que la question de l'identité berbère ne se pose pas en termes d'antagonisme ou de luttes ethniques entre algériens. Elle se pose plutôt entre ceux qui assument, qui revendiquent et qui célèbrent l'histoire du pays depuis la plus lointaine antiquité et ceux qui veulent la limiter et la contenir à la l'invasion arabe au 7 ième siècle.

Il est de nature que quand on interroge l'histoire sur des faits anciens ou récents celle-ci répond par des vérités. Parler du passé ne signifie pas pour autant vivre dans le passé. Parler du passé devrait aider à s'instruire de ce qui s'est passé. Accroché à notre présent, le passé détermine notre futur car il agit sur nous comme une pointe aimantée qui nous rattrape quelque soit notre vitesse de fuite ou même nos points de fuite. Il y a ceci d'exceptionnel en matière d'histoire: C'est l'impossibilité de domestiquer le passé et encore moins le manipuler, le conformer, le formater ou le soumettre à une volonté que ce soit à un niveau individuel, collectif ou encore à l'échelle d'un pays. Le passé en terme d'histoire reste ce qui s'est vraiment passé et le célèbre Hegel de déclarer que : « *ce que nous sommes, nous le sommes historiquement* ». Mais retenons que l'histoire non apprise, non comprise et surtout falsifiée finie toujours par recommencer.

Parmi les éléments qui fondent une identité, la langue est considérée comme étant l'organe le plus déterminant. La langue n'est pas un chuchotement. Elle n'est pas un vacarme. Elle ne se résume pas non plus à l'évocation du vocabulaire. C'est par elle que l'homme vit, pense et exprime les autres constituants de son identité. Aussi les peuples dominés se sont toujours réfugiés dans leurs langues comme rempart de la résistance et même comme dernier maquis face à l'effroyable machine de la personnalisation. Il n'est pas un hasard que la plus part des historiens et des spécialistes en la matière s'accordent à dire que de toutes les actions stratégiques qui garantissent les colonisations : la bataille linguistique, ou même le crime linguistique, a été leur première urgence. Roland Barthes, cité par Louis-Jean Calvet* dans son traité de glottophagie intitulé : **Linguistique**



et colonisation, déclare que « *Voler son langage à un homme au nom même du langage, tous les meurtres légaux passent par là* ».

Toutefois ces dernières années ont marqué l'amorce d'un virage important. La mentalité de répression linguistique semble s'effondrer. De grands événements politiques font leurs premiers pas vers la liberté des choix identitaires par la langue. Ils ont été initiatiques à leur résurgence. On citera entre autres la reconfiguration géographique de l'ancienne URSS et de l'ancienne Yougoslavie qui a vu l'émergence de nouveaux pays sur la nouvelle carte du monde. Les peuples indiens d'Amériques n'ont pas été en reste à l'exemple de ceux du Guatemala qui ont recouvré leur identité grâce aux actions menées par le prix Nobel de la paix Madame Rigoberta Mentchou. Afin d'anticiper et d'accompagner d'autres événements se rapportant à l'identité dans le monde, l'ONU a consacré en assemblée générale par deux fois, en 1995 et en 2005 et suivant les résolutions 48/163 du 21 décembre 1993 et 59/174 du 21 décembre 2003, la création de la décennie des populations autochtones chargé de la protection des langues avec la mise en place d'un haut commissariat des nations unies aux droits de l'homme en vue de trouver des solutions aux problèmes identitaires auxquels les populations autochtones dans le monde se trouvent confrontées. Aujourd'hui encore et avec l'avènement récent de la chute des dictatures en Afrique du Nord, en Tunisie, au Maroc et en Lybie, longtemps après l'Algérie, la revendication de l'identité berbère s'est enfin exprimée publiquement. Ainsi disais-je, la revendication identitaire berbère est donc devenue collective.

Ces quelques exemples dénotent si besoin est que les identités, même victimes de l'ostracisme, même longtemps étouffées ou refoulées finissent toujours par rejaillir. L'identité reste le socle pérenne de la continuité qui ranime l'essentiel de l'homme après qu'il ait cru avoir tout perdue.

A partir de 1890, dans l'Algérie colonisée, de jeunes instituteurs à leur tête Boulifa, entament de travailler à la consolidation de l'identité berbère par la prise en charge de la langue en lui consacrant des ouvrages didactiques, d'étude et d'analyse. Mais c'est à la fin de la première guerre mondiale, vers 1922 selon l'historien Amar Ouerdane*, que la revendication de l'identité berbère s'est exprimée publiquement alors que se forgeait la nouvelle formulation de la conscientisation nationale. C'est dans l'émigration algérienne établie en France que va naître la première organisation syndicale le 7 décembre 1922 à Paris après un regroupement de plus de 100.000 ouvriers algériens sous le nom du **Comité des Ouvriers Nord Africains** dirigé par le syndicaliste Amar Imache originaire de Beni Douala à Ait Mesbah. Même à consonance syndicaliste, les contours d'une revendication politique ont commencé par poser la question identitaire reposant sur la reconnaissance des langues berbère et arabe algérien. L'évolution dans l'expression politique



de cette nouvelle organisation aboutira à la création, entre 1926/1927, de l'Etoile Nord Africaine (ENA) avec la nomination pour les besoins d'unification nationale de son président Messali Hadj.

Depuis, l'ENA deviendra, pour des raisons d'oppression coloniales, trop longues à exposer ici, tour à tour le PPA (le Parti du Peuple Algérien) et ensuite le MTLD (le Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques). Au fil de ces transformations, des dirigeants algériens partisans de l'arabité de l'Algérie comme seul élément identitaire du futur Etat indépendant s'opposent à la dimension berbère. Sous le poids du soutien financier et l'influence politique du leader du mouvement pan arabe de l'époque : le libanais Chekib Arslan, les défenseurs de l'identité berbère s'affaiblissent.

Malgré cela, Imache Amar tentera d'introduire le débat linguistique en tant que rapport de force dans l'action anticoloniale des mouvements africains lors du congrès panafricain qui s'est tenu en 1945 à Manchester. Les révolutionnaires africains à l'image de Nkrumah ou encore Jomo Kenyatta n'ont pas cru bon d'introduire dans leur démarche de lutte pour la décolonisation de l'Afrique la question vitale et cruciale des langues.

Nous savons le reproche appuyé qui sera fait plus tard par le mouvement des étudiants africains né au Sénégal à cette autocensure pour n'avoir pas traité des langues africaines considérées par eux, et à juste titre, comme élément libérateur de l'identité. Léopold Sédar Senghor regrettera, écrira-t-il dans ses mémoires, de n'avoir pas aperçu cet entrebâillement par lequel le soleil africain aurait certainement mieux éclairé la maison Afrique. Voilà un début de réponse qui explique qu'en Afrique le militantisme des langues n'a presque jamais été celui des dirigeants mais plutôt celui de la société civile.

En 1949 éclatera alors une crise sans précédent entre les défenseurs de l'identité plurielle du pays (berbérisme et arabité) et ceux qui la confinait à l'élément exclusif de l'arabité. L'absence de démocratie sur le sujet et dans le fonctionnement de la direction du parti, dira l'historien Mohammed Harbi*, installera pour longtemps des divergences profondes au sein du mouvement national qui accusera un terrible retard dans son évolution politique. Ce n'est qu'en 1954 qu'éclatera la guerre d'Algérie initiée et engagée par une nouvelle organisation du nom de FLN dirigée par une nouvelle élite. Tous les points de conflits et de divergence sont alors mis dans les tiroirs et reportés jusqu'à l'indépendance.

A l'indépendance les pesanteurs et l'hostilité héritées à l'égard de la dimension identitaire berbère ne disparaissent pas pour autant. Elles seront plutôt reconduites par le régime du parti unique à travers des dispositions juridiques constitutionnelles qui visaient la suppression de la diversité linguistique empêchant alors l'identité berbère de s'affirmer. Le FLN transformé en parti unique a cherché à bâtir un pays unilingue dont



seuls les référents d'arabité et d'islamité sont retenus. Depuis, la notion d'identité a toujours été le domaine réservé du pouvoir qui en donne une définition constitutionnelle officielle et exclusive.

Cette situation ne rend certes pas aisée une approche sereine sur la question. L'identité berbère est donc à nouveau refoulée ce qui conduira à des révoltes depuis 1963 jusqu'à l'historique soulèvement du printemps berbère de 1980 qui a ébranlé l'état totalitaire lequel riposte avec toutes les violentes formes de répression que nous connaissons. Une organisation clandestine naîtra sous le nom de Mouvement Culturel Berbère.

En 1995 le MCB organise le boycott de l'école algérienne par toute une région tant que la langue berbère n'est pas expressément reconnue. Suite à ces événements l'état, alors fragilisé, procède à la mise en place du haut commissariat à l'amazighité -berbérité- le (H.C.A) première institution chargée de la réhabilitation de la berbérité du pays. Le terme même de réhabilitation retenu dans le décret qui consacre la création de cette nouvelle institution est à lui seul révélateur de la reconnaissance de fait de toute l'injustice et du renoncement volontaire faits à l'endroit de l'identité berbère.

Depuis, l'enseignement de la langue berbère est devenu officiel mais cloîtré dans les seules régions restées berbérophones du pays. Une avancée non négligeable mais encore insuffisante.

Il eu fallu attendre le deuxième printemps berbère de 2001 au cours duquel 126 jeunes manifestants kabyles ont été lâchement assassinés par les forces de l'ordre et plus de 1 500 autres blessés dont beaucoup d'entre eux mutilés et estropiés pour voire la langue berbère accéder enfin à son statut de langue nationale dans la constitution en attendant son officialité qui lèverait définitivement toute ambiguïté juridique pendante. Sur ce point précis, je ne veux citer comme exemple à l'appui que deux cas de cette ambiguïté:

- 1) La continuité de l'interdiction encore en vigueur de nommer un enfant d'un nom à consonance berbère.
- 2) la non titularisation des enseignants de langue berbère à ce jour en situation très précaire de contractuels.

Autant dire que la fin de l'hostilité à l'égard de l'identité berbère ne signifie pas encore totalement la fin du problème. Mais l'espoir d'un règlement définitif de la question reste possible.

En conclusion :

Sur un plan plus général, les statistiques communiquées annuellement par l'UNESCO* en matière de



disparition des langues donnent le vertige. Chaque langue, chaque culture et donc chaque identité qui s'éteint ou qui disparaît ampute le monde de ses richesses et amoindrie une possibilité de vie. La riposte à ces exclusions semble être dans l'aventure de la notion de citoyenneté du monde voilà pourquoi ce qui devrait nous animer ce n'est pas de chercher en quoi nos identités diffèrent mais plutôt où peuvent-elles se rejoindre. C'est ensemble et avec nos particularités qu'on est universels et même on est universels parce qu'on est particulier et Amine Malouf* de noter dans son ouvrage intitulé « Les identités meurtrières » que « *chacun devrait pouvoir inclure dans ce qu'il estime être son identité, une composante nouvelle, appelée à prendre de plus en plus d'importance au cours du nouveau siècle, du nouveau millénaire : le sentiment d'appartenir aussi à l'aventure humaine.* »

Cette aventure humaine dispose d'opportunités et de prédispositions qui ne la rendent pas seulement possible mais réalisable assez rapidement au vu des nouveaux moyens de communication et d'intercommunication largement à notre disposition. N'est-il pas vrai que la petite lettre qui faisait un long voyage pour porter des nouvelles arrive aujourd'hui en temps réel grâce à l'internet un de ces moyens?

Oui que rien n'est étrange ni étranger encore moins impossible et nous nous inscrivons pleinement dans la pensée profonde d'un de nos écrivains penseurs berbère d'expression latine Terence qui disait très justement:
«*Nous sommes hommes et rien de ce qui est humain ne nous est étranger*»
«*kra n wayen d-yettnulfun, ay akken yebyu yella bab-is, nettarra-yas irebbi.*»

Tanemmirt, Cukkren, thank you, je vous remercie.

Bibliographie :

*Louis-Jean Calvet : « Linguistique et colonisation » Payot, Paris, 1974.

*Amar Ouerdane : « La question berbère dans le mouvement nationale 1922 à avril 1980 » Préface de Kateb Yacine Thèse universitaire Canada.

*Amine Malouf : « Les identités meurtrières ».

* Le courrier de l'UNESCO octobre 2010.

* Mohamed Harbi : FLN mirage et réalité.



L'appartenance unique à l'ère de la mondialisation





Eleni Torossi



GRÈCE

Eleni Torossi

Née à Athènes où elle a vécu jusqu'en 1968, Eleni Torossi a quitté son pays d'origine pour se réfugier en Allemagne, fuyant la dictature.

Après des études en sciences politiques à l'université de Munich, elle débute sa carrière professionnelle en 1971 à la Radio Bavaroise d'abord pour la Section Grecque, puis les programmes en allemands. Elle a réalisé plusieurs reportages de société et culture. Elle a également écrit des programmes pour enfants. Elle est auteur de pièces de théâtre radiophoniques.

De 2000-2002, elle enseigne à la Maison de la Littérature à Munich (Département littérature Grecque).

1998 – 2008 Membre du jury international du Prix Européen « CIVIS » pour Médias multiculturelles.

Elle compte à son actif plusieurs publications dans les langues grecque et allemande.



Aucune langue n'est supérieure à une autre

J'avais 19 ans quand je suis arrivée en Allemagne, je fuyais la dictature militaire de mon pays. Après avoir obtenu mon diplôme d'allemand à l'université de Munich, j'ai commencé mes études en sciences politiques. En même temps j'ai débuté comme assistante à la rédaction étrangère de la „Radio Bavaroise“ et j'ai commencé à écrire des contes en allemand et en grec pour le programme de la radio pour enfants. Quelques années plus tard, lorsque ces contes ont été publiés, j'ai été régulièrement invitée à des lectures et des conférences littéraires. Lors de celles-ci, on ne cessait de me demander pourquoi j'écrivais en allemand et aussi si je me sentais plutôt grecque ou allemande, si je rêve en allemand ou en grec, en quelle langue je compte.

D'après moi, la décision d'un auteur d'avoir une activité littéraire dans une langue étrangère est le produit d'une motivation très complexe, très personnelle, et quelquefois inconsciente. Il ne s'agit pas seulement du fait que l'on vit dans le pays où l'on veut être lu.

En 1991, j'ai eu la chance d'interviewer Georges-Arthur Goldschmidt, un auteur allemand qui écrit principalement en français. A l'âge de 10 ans, alors qu'il fuyait les nazis, Goldschmidt se cacha dans un internat français. Après la guerre, il resta en France où il y vit encore. Ce qu'il me racontait autrefois à propos de la langue me fascinait, et ce fut pour moi l'occasion d'engager des réflexions sur mon écriture, sur la langue allemande, et de mener des parallèles avec le grec.

« La langue maternelle est l'écho des formes que l'enfant découvre. La langue maternelle c'est une respiration spécifique du corps, c'est la perception des éléments de l'espace », disait Georges-Arthur Goldschmidt, ce qu'il formula d'ailleurs dans son essai « Une chaise avec deux dossiers ». Cette phrase fut pour moi une expérience clé. Comment ai-je pu, enfant, interpréter les formes à travers d'une langue maternelle déformée, qu'elle était ma perception de l'espace, qu'elle était la respiration spécifique du corps? Je n'oserais ici un rapprochement psychanalytique ormis peut-être la mémoire du sentiment de manquer d'air. Il existe entre la langue et moi, une sorte de vide, une relation très instable voire ambivalente.

Afin que vous compreniez mieux mes paroles je voudrais lire un court passage d'un récit intitulé « formules magiques ».

Formules magiques

Enfant, j'avais toujours sur moi des petits bouts de papier blanc, sur lesquels j'essayais, avant même de savoir parler, de griffonner quelques mots. J'appris à parler assez tard, on me croyait paresseuse. Mais ce n'était pas de la paresse, bien au contraire. Ma mère était sourde et j'étais déçue, car elle ne réagissait pas à mon charabia. Les pleurs et les cris n'y firent rien.



Chaque fois que j'avais besoin de quelque chose, j'allais vers elle et la poussais. Nos voisins se rendirent compte que, peu de temps après avoir commencé à parler, je me renfermai sur moi-même. Je n'ouvrais pratiquement plus la bouche. Ils tentèrent de me faire parler, afin que je puisse m'exercer. Ma mère n'avait pas l'air de se faire trop de souci à mon sujet et, lorsqu'on lui faisait une remarque, elle disait: « C'est pas grave, elle finira bien par parler, tout le monde parle. C'est qu'en ce moment elle ne veut pas, laissez la tranquille! » A cette époque, je ne saisisais rien de cela, mais je sentais bien qu'elle avait confiance en moi.

Quant à l'écriture, c'était autre chose. Lorsque ma mère avait du mal à lire un mot sur les lèvres, on le lui notait sur un bout de papier. Les lettres de l'alphabet se transformèrent ainsi en formules magiques; je n'avais pas la moindre idée qu'il fallait apprendre à se servir de ces petits signes étranges. C'est alors que je commençai à accumuler des petits bouts de papier dans mes poches que je gardais sur moi. Lorsqu'elle ne me comprenait pas, je gribouillais de minuscules traits, des cercles, des fleurs ou des petites maisons sur un des bouts de papier. Elle le fixait, souriait, puis approuvait en hochant de la tête, tout comme si elle avait compris. Puis, pour me changer les idées, elle m'offrait un bout de chocolat ou un verre de lait. La plupart du temps, son stratagème fonctionnait: j'étais ravie. Elle me prenait sur ses genoux, me câlinait et c'est alors que je me sentais comprise et rassurée.

La relation ambivalente que j'avais avec ma langue maternelle se concrétisa plus particulièrement lors de ma venue en Allemagne et de ma confrontation avec l'allemand. J'avais vraiment envie de conquérir cette langue. Elle devenait l'incarnation d'une patrie et le symbole d'une libération personnelle. Même le fait de faire des fautes me réjouissait. Beaucoup de mes amis furent étonnés que j'eusse acquis aussi rapidement l'accent allemand. Je sentais que la langue allemande s'intégrait aussi corporellement. Les langues, on ne les apprend pas parfaitement tant qu'on ne les assimile pas avec son corps. La respiration en grec n'est pas la même qu'en allemand. Expirer et inspirer en allemand était pour moi plus relaxant. En grec je voulais faire vite et je n'inspirais pas assez d'air, au point de bégayer. Le rythme aussi est différent. Le grec passe complètement différemment à travers la voie respiratoire. Ainsi au début, la sensation de mon corps était agréable voire même plus profonde quand je parlais ou écrivais en allemand. J'avais l'impression d'être créative. En grec j'étais instable, pressée et anxieuse.

Georges-Arthur Goldschmidt disait: «le français et l'allemand représentent des espaces et des moments différents dans la même journée ; comme si l'allemand était la langue de l'orient, de l'aube et du soleil levant, une langue continentale en tout cas, ample et pourtant limitée ; tandis que le français est plutôt une langue du soir, une langue que l'on dirait éclairée par la lumière longue et mélancolique du soleil



couchant, une langue étrangement maritime, bien que la mer ne joue qu'un rôle secondaire dans la littérature française. »

Je me demandais ce que le grec évoquait en moi. Cette langue me paraissait comme une vieille femme courbée, accablée par le poids des siècles mais dont le visage est resté jeune et qui possède la clarté de l'eau.

Les nuances de couleurs de la langue grecque se situent entre le blanc, le bleu ciel et le jaune, et je m'imagine l'allemand en vert foncé et violet.

Un exemple concret de différence entre les deux langues : le mot « Spaziergang », promenade en allemand, ne correspond pas du tout à la légèreté du mot « peripatos ». Dans « peripatos » le soleil et la lumière sont compris, tandis que « Spaziergang » contient en lui quelque chose de retenu, de calme. Le mot « la mère » en allemand « das Meer » est pour moi prononcé en allemand de façon trop brève, il s'étend seulement sur le double « ee » et disparaît immédiatement. « Das Meer ». Il ne dégage aucune énigme. Le mot grec « Thalassa » s'étend, lui, sur trois syllabes, transcrit mieux l'étendue de la mer. « Thalassa » m'invite à résoudre des mystères et des énigmes.

Par rapport aux autres langues indo-européennes, l'allemand donne l'impression, au moins de l'extérieur, d'être plutôt monosyllabique. Il contient un tas de mots comme Tisch, Stuhl, Bank, Wand, Baum, Frost, Haus, Schnee, Wut, Wein, Bier, Holz, Mist, Schluss. C'est justement cette brièveté qui rend à la langue son rythme particulier, sa fermeté entrecoupée. Quand j'essaie de dire la même chose en grec, il me semble chaque fois que tous les mots sont fortuits, qu'aucun mot grec ne peut dire aussi fermement „Schluss!“, bien que le mot grec Telos est aussi rigoureux et pas exactement polysyllabe.

Par contre, quand on écrit en allemand, on commence rarement par décrire un état corporel ; on reste plutôt attaché à l'expérience de l'espace proche.

Ce confirme mon expérience quand je suis assise à la terrasse d'un café de Kymi, le village de mes ancêtres, et que je prends des notes sur ce qu'il se passe autour de moi. Quand j'écris en grec, je commence par décrire la sensation insupportable due à la canicule. En allemand je commence différemment. Je décris en détail l'espace autour de moi, la grande église, les mûriers sur la place circulaire. Je ne sais pas pourquoi, mais cela se produit ! On a des images précises dans une langue et des différentes dans une autre. En allemand je commence par une description précise de l'espace.



En ce qui concerne les récits dans une langue ou dans une autre, ils ne m'ont jamais fait défaut. «J'ai eu la chance de toujours pouvoir coucher sur le papier les images que je rencontrais au cours de ma vie. » On a beaucoup écrit à propos de l'urgence (Dringlichkeit) de l'auteur de transcrire quelque chose sur le papier. Franco Biondi et Rafik Schami deux écrivains immigrés écrivent dans leur article « Littérature de l'affection » que la vie dans un pays étranger a obligé beaucoup de personnes à transcrire leur affection sur le papier.

Pour moi en tout cas, l'allemand a été dès le début un outil, c'était le filtre, le recul dont mes récits avaient besoin. «Est-ce que l'initiative de l'écriture est le jugement d'une défaillance?» me demanda quelqu'un lors d'une lecture. Je pense que la défaillance se produit lorsque l'on n'écrit pas. Ainsi l'écriture est le moyen de surmonter l'incapacité d'écrire, voudrais-je dire.

Goldschmidt dit : «Il existe un espace intermédiaire entre ce qui est et ce que l'on écrit. L'espace intermédiaire sont les mots eux-mêmes. Ce que je veux dire se termine toujours en chose dite. »

Dès que l'homme est attiré pas le jeu créatif qu'il entretient avec une langue, il peut difficilement s'en échapper. Quant j'écris en grec la structure des expressions me paraît plus libre et plus sauvage. L'allemand exige de son utilisateur une logique, pour ne pas dire une discipline ; ainsi je dois, dès la première phrase, penser à la grammaire – Contrairement au grec.

Ces dernières années j'ai essayé de traduire quelques de mes récits en grec. Impossible ! Aucune des deux langues ne peut exprimer exactement ce que l'autre pense, aucune ne parle à la place de l'autre et pourtant toutes les deux disent la même chose. Le plus souvent je ne sais pas exactement pourquoi j'écris une histoire dans telle ou telle langue. Je pense que j'écirai plus volontiers des sujets autobiographiques, comme mon enfance, Athènes, des images sur la relation avec ma mère, en grec. En allemand je peux plus facilement raconter des histoires fictives ou alors des histoires sur la ville de Munich. Mais jamais je n'écirai une histoire sur Athènes en allemand. L'allemand et le grec ont pour moi une action réciproque l'une sur l'autre. Mais quelle est cette action réciproque, je ne peux pas le dire. Dans mes histoires grecques apparaissent des germanismes dans la construction des phrases, parfois même dans la création de mots. Parfois je les laisse, parce que je les trouve beaux. Peut être les langues sont elles là pour que l'on puisse aller de l'une à l'autre. Mais comment ça fonctionne, je ne peux pas le dire exactement. Ça arrive simplement.





Karima BERGER



Karima BERGER

Karima Berger est écrivain, elle est née et a grandi en Algérie. **L'enfant des deux mondes** (L'aube, 1998), constitue la matrice de ses autres livres, le face à face des cultures arabe et française de son enfance, la découverte de l'Autre toujours renouvelée, la confrontation vive des langues, des corps et des croyances sont l'essentiel de sa quête et de son expression. Ses romans **La chair et le rôdeur** (L'aube, 2002), **Filiations dangereuses** (Chèvrefeuille Etoilée, 2008. Prix Alain Fournier) sont aussi habités par la question de l'identité et plus particulièrement de l'être féminin dans une société marquée par la séparation des sexes et les interdits. **Eclats d'islam, Chroniques d'un itinéraire spirituel** (Albin Michel, 2009) est un journal où aux « bruits » extérieurs sur l'islam vont faire écho, loin des réflexes identitaires, une intériorité enrichie, fécondée par l'étrangeté de soi et de l'autre (*« Ces sources qui m'animent et m'inventent chaque jour..., c'est dans les méandres de leurs flux que je surprends parfois mon reflet, mes reflets »*). En 2010, **Rouge Sang Vierge**, un recueil de nouvelles, est publié aux Editions El Manar. En 2012, un ouvrage en collaboration avec Christine RAY : **Ma soeur étrangère, Méditations pour une altérité** sera publié aux éditions DDB.



Exil, mon pays d'origine

De l'exil au pays d'origine, je voudrais vous faire partager cette trajectoire, paradoxale en apparence seulement.

La légende de la conquête arabe raconte que le conquérant Tarek ibn Ziyad, débarquant du Maghreb sur la terre d'Espagne, décide de mettre le feu à ses bateaux.

Exilée, j'aime cette idée d'un non-retour et plus que tout, celle de brûler les bateaux qui nous lestent et nous entravent. Les brûler ou conserver en nous leur forme mentale ; car une fois que nous avons franchi le seuil, ces embarcations doivent lentement glisser pour nous faire découvrir la *terra incognita*. D'apparence fragiles, elles vont en réalité se révéler très puissantes et par maints détours elles vont nous faire retrouver, contre toute attente, le goût de la terre d'origine.

Si l'exil est une chose qui peut nous faire périr ou mourir, il peut aussi nous faire naître ou même renaître...

L'histoire commence ainsi.

C'est ma grand-mère, ce monument qui détenait à elle seule tout le savoir du monde qui me dit un jour «Seuls les musulmans iront au paradis». A son insu elle déposa en moi un petit joyau de curiosité qui m'habite encore et m'a donné le goût de l'étranger. Avec cette condamnation, elle ne sut jamais la tempête qu'elle venait de semer dans mon esprit et la cruauté de ma religion chaque jour écorchait mon cœur : à l'école, je regardais mes camarades, rutilantes dans leurs blouses neuves et leurs rubans avec une secrète pitié, je les observais comme des êtres brûlant leur vie sur place : pas de promesse, pas de paradis. Cette éviction, irrévocable, provoqua chez moi la naissance d'une curiosité toujours vive, pour ceux auxquels le paradis était interdit, tous ces impurs au funeste destin. Cette initiation fut sans doute, déterminante pour mon éducation spirituelle, toujours délibérément ouverte sur la foi de l'autre dont je pressentais qu'elle était mienne aussi mais se livrait dans un langage différent. Premier exil donc.

L'exil, je l'ai donc connu ici, déjà, en Algérie, dans mon propre pays, colonisé et confrontée à cet autre peuple dont la différence a instillé en moi le virus de l'étrangeté, de l'altérité.

Car en fait, en écrivant, on comprend vite que l'étrangeté, se situe d'abord en soi, que nous sommes le premier étranger de nous-mêmes.

Appartenir au monde c'est être un humain appartenant au « Tout Monde » comme l'appelle Édouard Glissant, tout en étant enracinée dans cette géographie de l'enfance. Mon enfance, dessinée par la carte de mes sentiments, mes émotions, une culture, une langue, un creuset où je vais pouvoir entendre quelque



chose de familier, de maternel presque, un lieu natal qui va me porter. D'accord. Mais un pays natal ne suffit pas, il faut que celui-ci devienne *vital* et pour que ce pays natal soit vital, il faut le réinventer, lui donner sa forme propre.

Que serait l'Algérie sans ceux qui l'ont écrite, je ne parle pas des descriptions géographiques ou politiques ou sociologiques des manuels d'histoire ou les encyclopédies, je parle de ceux qui l'ont *écrite*, qui l'ont inventée et qui ont labouré sa chair de toutes parts, avec leurs mots, ils lui ont donné ainsi une amplitude plus grande encore, vaste, ouverte, une âme plus forte encore. Mohammed Dib qui n'a pas encore été cité durant cette rencontre, nous dit que « nous sommes ses écrivains publics ».

Ce n'est donc pas le pays **décrit** mais le pays **écrit**, qui devient le seul vrai pays, le lieu natal de mon origine, lui ne fonctionnant maintenant comme un arrière-pays.

Écoutons Isabelle Eberhardt cette voyageuse du monde. Au retour d'une de ses haltes dans la zaouïa d'El Hamel dans le grand sud algérien, elle écrit :

« Tout voyage même dans les contrées les plus connues sont une exploration. Jamais deux êtres n'ont vu le même paysage, de la même façon, sous le même jour, sous la même couleur. L'univers se reflète dans le miroir mobile de nos âmes et avec elles, son image change indéfiniment... ».

Écrire c'est donc inventer sa demeure intime, son lieu intérieur qui n'appartient qu'à vous.

Le geste de partir est un geste d'ouverture mais aussi un saut dans l'inconnu qui peut être angoissant, tout repère est effacé. J'ai écouté récemment à la radio un paléontologue qui s'interroge sur les raisons qui ont mené l'homme de Néeranthal, situé en Europe, à aller jusqu'en Australie et donc à traverser la mer. Son hypothèse : l'homme, même celui de Néeranthal, a besoin de visions, d'aller de l'avant, d'aller voir... Bien sûr, pour ceux qui se sont exilés, il y a l'impératif économique ou politique et pourtant une petite voix en moi me dit que ce n'est pas la seule raison, que s'exiler est profondément humain, aller voir ailleurs, se dépasser... Naître, *autrement*.

Mohammed Dib, l'Algérien du monde, nous a laissé un testament. Prends garde nous dit-il, « L'origine est vénéneuse... Elle est certes ce qui est habitable. C'est de même ce qui inhabitable. Elle est ce dont on a besoin pour la quitter : l'air y est si mortellement rare... ». Cette parole, je la mâche comme une bénédiction. C'est pourquoi je regrette le sens tragique et souvent empli de pathos associé aujourd'hui au mot Exil. Maladie de notre temps, paradoxale à l'heure de la mondialisation alors que les populations se déplacent comme jamais cela fut le cas dans l'Histoire. L'exil est devenu ce mot-valise, manipulé, politisé. Vivre loin des siens n'est pas sans douleur mais l'exil n'est-il pas plus que cela, Adam (exilé du paradis), Ismaël, Abraham, le prophète Mohammed, Ulysse, Sindbad..., tous sont exilés ou s'exilent. Refus de se soumettre aux idoles, à la misère, à la violence... mais l'exil est aussi quête : naître, autrement, ailleurs.



Abû Tammam nous exhorte à cette quête : « Exile-toi afin de te renouveler ».

Je suis heureuse de retrouver dans le beau livre de Julia Kristeva **Etrangers à nous-mêmes** cette confirmation de la nécessité de s'affirmer comme exilée. Ayant décidé de vivre en France, elle l'étrangère bulgare qui dit s'exaspérer de cette question « Et vos origines ? parlez-nous-en... ». Elle écrit ceci : « Cette origine – famille, sang, sol-, l'exilé il l'a fuie et, même si elle ne cesse de le tirailler, de l'enrichir, de l'entraver, de l'exalter ou de l'endolorir, et souvent tout à la fois, l'étranger en est le traître, courageux et mélancolique. Certes elle le hante... mais c'est bien ailleurs qu'il a mis ses espoirs, que se placent ses combats, que se tient aujourd'hui sa vie »...

Sinon, le danger est grand, plus grave encore que la solitude, plus douloureux que la séparation, un danger qui peut mettre à mort mon exil, celui de pas accomplir l'aventure de l'exil dans laquelle je m'étais engagée, à deux doigts de renoncer, non pas en retournant dans mon pays parce que je n'aurais pas brûlé mes bateaux mais tout en restant là bas, à l'étranger ; le danger était de démentir et annuler sa puissance créatrice. *Accomplir son exil comme on accomplit son destin*. J'ai longtemps ressenti le poids d'une menace, le risque était de cesser de grandir, littéralement de devenir *naine* et restée fixée à jamais à la taille que je mesurais le jour de mon départ. Cesser de grandir serait le gage offert à ma communauté pour que toujours mes frères puissent me reconnaître. « Comme tu as changé ! », cette simple formule, porteuse de vie est une catastrophe pour celui qui est parti, il entend *Tu n'es plus des nôtres !* Moi, j'avais vingt ans et redoutant cette atrophie psychique je ne sais encore comment j'ai trouvé la force de résister et de tenir ma promesse de fonder, là bas, loin de mon pays natal, le pays de moi-même.

Le problème c'est que celui qui ne brûle pas derrière lui son bateau mais qui reste les yeux rivés sur le pays perdu, risque de brûler ce qui est *devant* lui. Plutôt que de gagner le large de sa nouvelle terre et aller voir ce qui l'attend, il ne cesse de revendiquer son origine par une série de signes surmoïques qui émergent comme des épaves à la surface d'une mer maintenant gelée. *Je suis des vôtres* ne cesse-t-il de clamer, au fond, je ne suis pas parti et mon identité ne sera pas altérée, elle restera pure. Privé de la chair quotidienne de sa culture, de ses couleurs, de sa langue, de ses paysages, de sa musique, il ne lui reste plus qu'à la fantasmer, à la reproduire de façon mimétique au point de la désincarner, sa représentation va être ossifiée devenir « naine » ; il observera à la lettre les rituels physiques censés le définir comme sujet ; la part du corps ici est essentielle, celui-ci a pris sa revanche sur l'esprit, il permet de *faire voir*, aux siens son appartenance éternelle, aux hôtes, son étrangeté.

Un exemple. Une émission de télévision en Grande Bretagne a fait grand bruit, son nom : *Make me a muslim*. Les candidats sont invités pendant trois semaines à vivre le quotidien d'un musulman pratiquant. J'ignore ce que les candidats au cours de ce reality-show ont vécu, coachés par quatre musulmans dont



un imam et une anglaise convertie, ils ont suivi des enseignements sur la vie du prophète, discuté à foison sur l'alcool, le voile, le sexe, appris à poser le voile sur la tête et à porter la *kamiss*, ils ont appris la gymnastique de la prière et goûté à des sermons sur la morale et le comportement qui plait à Dieu et à son prophète.

Le projet en soi est noble, vivre quelque temps dans une famille musulmane peut être l'occasion d'approcher quelque chose de la religion de l'autre et de satisfaire un vrai désir porté par une aspiration spirituelle «Devenir frère à l'intérieur» disait l'Émir Abdelkader et se rejoindre au-delà du langage religieux par quoi culturellement nous sommes déterminés. Mais comment montrer une religion à la télévision? Cette nouvelle scène non pas tragique mais pathétique où l'on s'exerce à adopter une foi comme on adopterait le temps d'un jeu télévisé un dress-code, en l'occurrence un Islamic-Code qu'il faut pratiquer et donc caractériser (caricaturer) par une série de signes simples : s'habiller, se déguiser, vider les bouteilles de champagne dans l'évier, accomplir les cinq prières quotidiennes... Toute cette culture de « marques », cette sous-culture vulgarisée aujourd'hui se situe pour moi, à l'opposé d'une culture comme devoir, comme tâche d'une nation et non pas comme marque de fabrique de l'origine.

Un jour je m'entends dire de l'Algérie, le pays où je suis née et où j'ai grandi, *Mon pays d'origine*. S'il n'est plus que celui de l'origine - et donc du passé - alors c'est qu'il y a désormais un pays du présent. Pour un exilé, ce moment quand il survient, est empli de gravité, il consomme la séparation. Pays d'origine, la poésie de ce nouveau nom *double* le pays réel, il y a l'Algérie mais c'est quelque chose de plus que cela, de plus riche, c'est un pays d'origine comme on parlerait d'une pièce d'origine. Et c'est précisément dans celui-ci que je pénétrais en même temps que je venais vivre en France, mon exil m'ouvrait la route vers des contrées obscures et étranges. Et depuis je ne cesse d'y découvrir des trésors - invisibles à l'œil nu -, si nombreux que j'écris à présent Pays d'origines, au pluriel, un « s » que je rajoute au nom de mon pays pour l'augmenter de ma marque personnelle, subjective. L'exil m'ouvre la porte de l'Histoire et de mon histoire, je peux écrire le roman de mes origines mais aussi l'origine de mon roman, pour reprendre la belle formule de Marthe Robert. Une appartenance unique mais au pluriel, c'est le S de origines qui le signifie.

« *Je est un autre* » nous a dit Rimbaud. Étrangement, c'est l'étranger qui me permet de dire mon pays bien plus que le plus « pur » de mes compatriotes. Comme dans le procédé de la photographie, je plonge dans l'obscurité tiède et douce du bain communautaire l'élément alloène, ce sera cet étranger-là qui va me révéler à moi-même.

Mais attention ! Figure du danger suprême, l'étranger est figure de l'impur. Pour une femme, l'étranger est



donc à la fois révélation et altération, opération doublement subversive. C'est une transgression que de s'en approcher, il est plus grave encore de l'aimer. L'amour de l'étranger n'est pas soluble dans le groupe.

C'est ainsi donc que je me suis fabriquée mon Algérie, avec ce magnifique Al qui précède le « *gérie* » qui fait me penser du point de vue de la sonorité à... analgésique... Plus sérieusement, le AL de Algérie, je l'entends d'emblée comme le AL de *Altra*, l'altérité de l'Algérie, alors qu'il vient de l'arabe qui ne signifie pas l'autre mais l'article Le, ce n'est pas du tout le même sens, mais peu importe, quand Algérie est écrit en français, j'entends ce beau Al. Et pour terminer, je vous confie un rêve très secret, que mon pays retrouve son nom Les Îles-El Djezaïr. Quel dommage que mon pays dans sa dénomination française (occidentale) ait perdu, son premier nom ! je rêve que son nom reprendrait la traduction littérale de El-Djezaïr et non pas sa traduction phonétique française ! Car dans les Îles, j'entends Exil. Mon pays est un archipel aux filiations multiples, souterraines, clandestines, aux identités plurielles qui creusent la matière de son histoire. C'est avec ce pluriel que je veux clôturer cette rencontre par cette méditation de Rilke : « Nous naissons pour ainsi dire provisoirement quelque part. C'est peu à peu que nous composons en nous le lieu de notre origine, pour y naître après-coup et chaque jour plus définitivement ».





Outoudert Arous



Outoudert Abrous

Diplômé en sciences politiques de l'Université d'Alger, **Outoudert Abrous** a commencé sa carrière professionnelle comme journaliste au quotidien *El Moudjahid*. En 1982-1984, il a occupé le poste de directeur de la *Société Nationale d'édition*, il rejoint après le Ministère de la Culture, où il occupera le poste de sousdirecteur de la coopération. De 1987 à 1995, il occupera le poste de directeur de la coopération au Ministère de l'information et de la culture. Il rejoindra le monde de la presse en 1995 et assurera la direction de la publication du quotidien *Liberté* jusqu'en 2003, année à laquelle, il va se consacrer à sa société de communication *Dôme communication services*. En 2008, il réintègre le journal *Liberté* et occupe, à ce jour, le poste de Directeur de publication.

Outoudert Abrous compte à son actif plusieurs activités dans le domaine culturel et journalistique, il a été notamment:

- Membre fondateur de l'hebdomadaire *Liberté Economie* et directeur de la publication, Directeur gérant des *Nouvelles Messageries Algériennes* (NMA)
- Enseignant à *Top Ecole* « Les techniques journalistiques », Animateur des ateliers du CIDDEF (association s'occupant des droits des femmes et des enfants) sur le thème « Comment médiatiser les actions des associations »,
- Auteur de plusieurs travaux demandés par des institutions et opérateurs économiques sur la communication,
- Membre de la Commission de lecture « Alger, Capitale de la culture arabe 2007 »,
- Membre de la commission de lecture de l'ENTV,
- Membre du FDATIC (Fond d'Aide à la Création Cinématographique) Ministère de la Culture,
- Membre du jury du « Panorama du Cinéma ».



Les identités plurielles

D'abord, permettez moi de remercier Madame Laora BAEZA, ambassadeur, chef de la délégation de l'Union européenne en Algérie de m'avoir proposé d'être le modérateur de cette 2^e journée. Je connais son intérêt pour le livre. Je ne suis pas écrivain, à part un recueil de poésie publié quand j'avais vingt ans, le plus bel âge à mon époque. Ce qui n'est pas vrai aujourd'hui.

Mais je peux dire que j'ai une longueur d'avance sur les écrivains et les sociologues en tant que journalistes, ce rapporteur de faits, cet historien du présent qui essaie au quotidien de prendre le pouls de la société. Le diagnostic est loin d'être celui d'un spécialiste mais il essaie de prévenir un mal endémique comme le cancer, maladie d'apparence bénigne.

Hier soir, après avoir écouté les différents intervenants et l'allocution d'ouverture, je me suis dit que je devrais revoir mon texte. Mais en rentrant chez moi, je zappe sur la télé et tombe pile sur le match du classico : Barcelone- Réal. Il y avait un argentin, un portugais, un franco-algérien. On était en Espagne mais il y avait ces identités plurielles et j'ai regardé le match.

Ce matin ,en me réveillant comme se réveille Salim Bachi, j'ai pris mon café en feuilletant la presse et suis tombé sur la chronique d'Amine Zaoui qu'il publie dans Liberté chaque jeudi. Il nous confiait la première lettre qu'il écrivait à un de ses arrières grand père ,poète.

Je vous fais lecture : « Je me réveille, cinquante ans après l'indépendance, et comme chaque matin je revois les mêmes scènes du même cauchemar, ainsi le cheikh Muhand ou M'hand, me demande :Comment se comporte la poésie tamazigh ?Je touche à ma langue. Et je dis au maitre :Je suis ton arrière petit fils, mais je ne te comprends pas. Ils m'ont coupé la langue du lait maternel. La langue dans laquelle tu as fait vibrer tes mots et tes vers célébrant :l'amour, les femmes, le hachich, les voyages et le vagabondage, l'éloge à Dieu et à son Prophète ,cette langue n'a même pas d'alphabet unifié et convenu. Elle marche pieds nus. Les uns cherchent à l'écrire de droite à gauche, les autres de gauche à droite, les autres du haut vers le bas. Et d'autres la négligent, la violent. Penser, repenser ou revendiquer ta langue, cher Cheikh si Muhand u Mhand ,Amokran Achouara : « On n'est pas en face d'un problème racial mais plutôt d'un problème culturel et politique et la revendication linguistique doit être liée à la revendication démocratique. »

Amine Zaoui in Liberté du 26 janvier 2012



Cette introduction pour vous dire que les deux thèmes qui seront débattus aujourd'hui sont d'un grand intérêt pour nous algériens

La première porte sur l'identité et la pratique culturelle ,cette lettre qui interroge le passé.

Le second sur l'appartenance à l'ère de la mondialisation ;ce match de foot Ball où des millions de personnes de tous lieux, espaces, religions de couleur se sont rivos au même moment sur un écran pour vivre quelques moments ensemble.

Importants car aussi bien l'un que l'autre, ces sujets nous interpellent au quotidien sans que l'on ne rende compte, sans que notre élite ne sorte de son vase clos et ouvre un vrai débat sur l'identité nationale galvaudée par tout le monde mais dédaignée par ceux qui peuvent apporter une réflexion.

D'abord quelle pratique culturelle cultivons-nous quand la société semble se complaire dans cette transition BLOQUEE ?

Ensuite si nous sommes intégrés, malgré nous, dans l'ère de la mondialisation, ce village planétaire ou global, jouons nous un rôle où sommes nous de simples objets d'étude et de curiosité ?

Pour introduire cette problématique, je vous fais lecture d'un court extrait d'une communication du sociologue Djamel GUERID, enseignant à l'université d'Oran ,donnée lors du colloque tenu à Timimoune en mars 2002 et portant sur « Elites et sociétés »(les actes du colloque ont parus chez Casbah Editions en 2007 ; « La division la plus profonde et la plus lourde de conséquence reste, cependant, celle qui ordonne les algériens en deux ensembles culturellement homogènes :le premier s'inscrit dans la culture arabo-islamique et récusé toute autre alternative ;le second fonctionne à l'intérieur du système occidental de normes et valeurs et, en dehors de lui, il n' imagine aucune autre vie individuelle ou collective. Faiblement perçue par la grande majorité des citoyens, cette dualité se précise et devient consciente d'elle-même au sein de l'élite. »(Dualité de la société et dualité de l'élite)

Mais ne pouvons pas dire que la dualité est une richesse tant que la diversité offre autant de facettes, éléments d'un ensemble harmonieux. Malheureusement ce n'est pas le cas. Nous sommes les témoins vivants d'une confrontation entre deux sociétés qui campent chacune dans ses positions, sans que les deux parties fassent l'effort d'une compréhension collective et d'un rapprochement. Dans l'étude citée, l'auteur oppose Ferhat Abbas à Abdelhamid Ben Badis. De même que Boudiaf rentrant de son long exil a été surpris que l'école algérienne ait formé deux personnes du même âge que tout oppose .Vous les connaissez :Said Sadi et Ali Belhadj !

A ce stade de divorce, que peut faire la littérature pour servir de passerelle entre les deux cultures ou trois si on inclut et il faut le faire la culture amazigh, longtemps marginalisée jusqu'à atteindre la sclérose. Ces



identités nationales sont en phase de devenir des « identités meurtrières » pour reprendre cette expression d'Amin Malouf que nous irons interroger.

J'avoue que je n'ai connu et apprécié l'œuvre de Benhadouga que grâce à Marcel Bois qui l'a traduite en français. Je ne l'ai pas lu dans la langue originale qui doit être plus finie, plus ciselée mais les messages envoyés n'ont rien à envier à ceux d'un Mouloud Feraoun ou de Tahar Djaout. Ce handicap qui aurait pu être une richesse ou une arme de défense supplémentaire, n'est pas compris comme tel.

Chacun en fait un rejet viscéral. Aussi l'idée de traduire les auteurs algériens dans l'une ou l'autre des trois langues ne pourra que favoriser la compréhension et la proximité que nous n'avons pas même si on est des voisins de palier.

L'école qui a accompagné et armé cette guerre fratricide devrait être reformée avec comme repères fondamentaux l'identité algérienne avec une ouverture vers tous les horizons et non seulement vers l'Ouest ou le Moyen Orient, pour un accomplissement parfait.

Pour conclure cette idée, je vous propose la dernière phrase de l'étude de ce sociologue Djamel Guerid : « Mais la question qui se pose véritablement et avec insistance reste celle-ci : y a-t-il place aujourd'hui pour un compromis historique en mesure de garantir à la société algérienne son unité organique et son harmonie ? »

Chacun a son idée ce sera bien qu'on les mette ensemble dans un débat contradictoire sans animosité et sans rancune.

Mais le problème de l'identité n'est seulement algérien, loin s'en faut. On le retrouve au Rwanda où les Hutus comme les Tutsis sont catholiques et ils parlent la même langue, cela les a-t-il empêchés de se massacrer ? Tchèques et Slovaques sont également catholiques, cela a-t-il favorisé la vie commune. » Ce bout de paragraphe est tiré du livre d'Amin Malouf « les identités meurtrières », livre longuement cité par Madame Laora Baeza, hier et l'auteur ajoute en page 23 : Les appartenances qui comptent dans la vie de chacun ne sont d'ailleurs pas toujours celles, réputées majeures, qui relèvent de la langue, de la peau, de la nationalité, de la classe ou de la religion. »

Ce n'est donc ni la couleur de la peau, ni la langue, ni la classe sociale mais comment se font ces appartenances antinomiques, à la limite contre nature ? D'abord le milieu où on a évolué (famille, école) ensuite l'environnement du moment dans cet espace temps. En Algérie, elles (ces appartenances) sont prises en otages par la fatalité « prescriptible à tous et portée par une certaine idée de la fatalité laquelle



en terre d'islam, prend sens d'une détermination religieuse transcendant la volonté de l'homme. »(l'identité au Maghreb de Nouredine Touvalbi éditions Casbah.)

En d'autres termes ce que nous croyons voir dans la diversité une richesse est devenue une faiblesse puisque la vision des unes et des autres va dans plusieurs directions, antagonistes comme ces facettes de ce que nous croyons être une richesse. Quoi de plus facile pour les cultures dominantes de faire main basse sur ce potentiel humain non préparé à le faire entrer dans leur giron qui n'est rien d'autre que leur idéologie. Dans cette bataille des titans, d'un autre monde, quelle est notre place et notre rôle ?

« En d'autres termes, comment se libérer de cette visière limitative à laquelle une appartenance unique nous mène ? »pour reprendre Laora Baeza que je rejoins d'autant plus qu'on a consulté le même livre, l'essai d'Amine Malouf « Les identités meurtrières » qu'on voulait qu'elles soient plurielles.







Délégation de l'Union
Européenne en Algérie



Délégation de l'Union
Européenne en Algérie